

A. KAMMERER

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

ESSAI SUR L'HISTOIRE ANTIQUE D'ABYSSINIE

LE ROYAUME D'AKSUM

ET SES VOISINS D'ARABIE ET DE MEROE

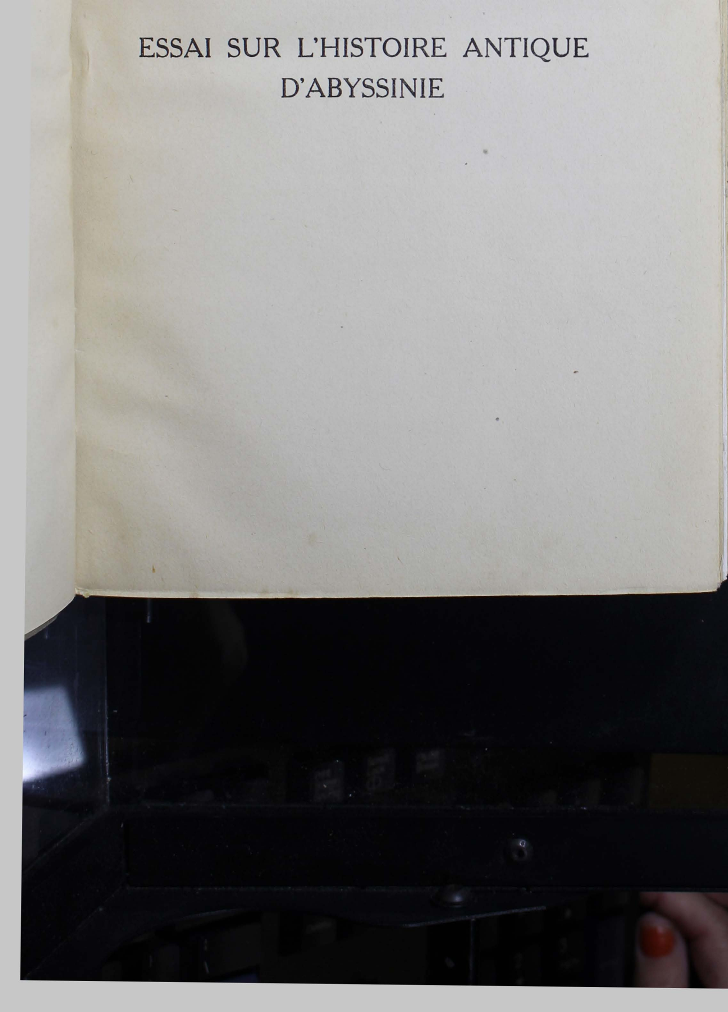
avec 45 planches hors texte et 4 cartes

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, Rue Jacob, 13

MCMXXVI



ESSAI SUR L'HISTOIRE ANTIQUE D'ABYSSINIE



Extrait de SALT
Voyage en Abyssinie
Paris 1816

LA STÈLE-OBÉLISQUE ET L'ÉGLISE D'AKSUM EN 1805

A. KAMMERER
MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

ESSAI SUR L'HISTOIRE ANTIQUE D'ABYSSINIE

LE ROYAUME D'AKSUM ET SES VOISINS D'ARABIE ET DE MEROE

avec 45 planches hors texte et 4 cartes

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, Rue Jacob, 13

MCMXXVI

AVANT-PROPOS

L'histoire ancienne de l'Abyssinie n'est pas sans avoir attiré, depuis un siècle, les érudits et les historiens. Ce pays eut, au temps de l'antiquité, une civilisation et une organisation relativement avancées, qui le rendent digne de figurer parmi les peuples dont la culture fait partie du patrimoine de l'esprit humain.

Malheureusement son degré de développement ne lui permit pas d'avoir, comme Athènes et Rome ou comme d'autres pays méditerranéens, des annalistes ou des chroniqueurs, de qui les écrits nous eussent renseignés sur son passé. Du moins, s'il en eut, leurs productions sont perdues et nous sommes réduits à quelques bribes glanées dans les inscriptions lapidaires et dans les auteurs classiques. C'est donc par les sciences annexes de l'histoire, par l'archéologie principalement, que les événements chronologiques ont pu être restitués dans leurs grandes lignes. Les récits des voyageurs, les travaux des épigraphistes, des linguistes, des archéologues, des numismates ont réussi à les exhumer de l'oubli et à les enchaîner pour en dégager la philosophie.

Mais les fruits du labeur de ces spécialistes sont épars dans de nombreuses publications scientifiques, dans des revues et périodiques auxquels le public n'a pas facilement accès. Aucun ouvrage n'expose dans son ensemble les grands traits de l'histoire abyssine. Chaque auteur se place à son point de vue spécial. Le botaniste et le naturaliste ne négligent pas complètement l'histoire, mais la connaissent mal. L'archéologue se perd dans la minutie des descriptions de l'art monumental. Et si l'on peut trouver tous les éléments utiles, par exemple, dans le magnifique ouvrage fruit de la mission allemande d'Aksum, ce livre, en allemand, n'en est pas moins coûteux, rare et volumineux, et très spécialement archéologique. Il a traité à fond ce qui concerne l'Abyssinie proprement dite : il est entré dans le détail des rapports si intenses de ce pays avec l'Arabie. Il n'a pu que faire quelques suppositions quant à ses rapports avec le Nil. D'autres ouvrages, au contraire, se sont plus attachés encore à la communauté d'origines des Abyssins avec les Arabes méridionaux, mais ne se sont pas préoccupés de ce qui se passait à l'occident vers le Nil, c'est-à-dire des conflits entre la civilisation Aksumite et celle de Méroé. C'est que l'histoire de ce royaume légendaire de l'Ethiopie antique sort à peine de ses limbes et n'est connue que depuis les fouilles

toutes récentes, faites à Napata et Méroé par Garstang, Sayce et Reisner à partir de 1909, et publiées sous une forme accessible, par ce dernier, seulement en 1918-1919. Une synthèse au courant des découvertes modernes était donc nécessaire.

Ajoutons que les ouvrages spéciaux à consulter sont le plus souvent écrits en allemand, en anglais, en italien, voire même en portugais. Toutes ces difficultés constituent une barrière de plus pour le lecteur curieux d'un pareil sujet traité seulement d'une manière fragmentaire.

Cependant l'Abyssinie entre peu à peu dans le cercle des Puissances en voie de modernisation ; ses efforts méritent d'être encouragés. Le Régent éclairé qui la gouverne aujourd'hui manifeste le désir de connaître les pays étrangers et de leur faire comprendre le sien propre. Aussi la visite du ras Taffari en Europe, au cours de 1924, a-t-elle éveillé la curiosité de l'occident vers son empire africain, ouvert à tous aujourd'hui, quoique toujours d'accès difficile.

Nous avons pensé combler une lacune en présentant au lecteur cultivé mais non spécialisé, sous une forme que nous voudrions avoir rendue aussi claire que possible, et dégagée d'un attirail par trop technique de références, quelques chapitres où sont exposés les résultats des recherches des savants, où sont groupés les textes sur lesquels il pourra asseoir son opinion. La plupart des grandes inscriptions d'Aksum sont ici traduites pour la première fois en français. On n'écrit guère en ce moment que des histoires générales ; nous présentons cependant une histoire particulière, que nous essayons de lier à celle des pays voisins. Elle jette un peu de jour sur les problèmes peu connus de la mer Rouge, sur son rôle considérable à travers les âges comme lien entre les populations riveraines et comme moyen de contact avec des mondes plus éloignés. Nous cherchons à faire revivre les rapports des pays arabiques plus anciennement civilisés avec les côtes africaines qui leur font face, ainsi que ceux que l'Abyssinie eut avec les populations un peu égyptianisées des hautes régions du Nil.

La civilisation étudiée ici recouvre sept à huit siècles, entre le IIe ou plutôt le Ier avant et le VIIe après Jésus-Christ. Elle est curieuse et fut politiquement puissante, quoique très inférieure à celle des Grecs et des Romains. Elle voulut s'inspirer de la culture des premiers, et employa, dans une certaine mesure, leur langue comme véhicule de la pensée.

Nous ne pouvons retracer les origines de l'histoire abyssine au delà de cette période, bien qu'elle soit de trois bons millénaires moins ancienne que l'aube historique de l'Egypte et de la Chaldée. Cependant, une pareille civilisation n'a pu jaillir spontanément et ne se conçoit à Aksum que comme prenant la suite des âges antérieurs, ceux du bronze et de la pierre.

Eh bien ! si reculé que soit à son tour ce stade primordial, il ne pouvait pas ne pas avoir laissé en Abyssinie sa trace comme partout ailleurs ! Il ne s'agissait que de la retrouver. Tel est l'événement, archéologiquement considérable, qui est à l'actif du R. P. Azaïs, capucin français. Ce missionnaire, au cours de ses voyages des deux dernières années, a



Base d'un temple abyssin déblayé par Paribeni, à Adulès (Zulla).
(Extr. de PARIBENI, Ricerche sul luogo dell'antica Adulès).

retrouvé dans le Harrar, c'est-à-dire à plusieurs centaines de kilomètres au sud d'Aksum et beaucoup plus loin encore jusque dans la région des lacs Zouaï et Margherita, c'est-à-dire au pays Sidamo, des monuments qui témoignent que le centre de gravité de l'Abyssinie n'a pas toujours été l'Empire aksumite et a pu se trouver, soit avant, soit après la période glorieuse de ce dernier, bien plus au sud dans des pays non effleurés par les races sémitiques venues de l'Arabie.

Ces monuments se rattachent à divers ordres. Les plus anciens dolmens et menhirs sont mégalithiques. En tous points pareils à ceux de la France, ils démontrent la communauté évidente des tendances des civilisations primitives de l'Europe et de l'Afrique du Nord. D'autres monuments pourraient se rattacher à l'âge du bronze, telles ces pierres sculptées et gravées, grossièrement taillées en forme humaine, avec la représentation de glaive ou d'épée, comme on en trouve, paraît-il, d'analogues en Europe ; d'autres, enfin, sont des monolithes phalliques d'une catégorie inconnue jusqu'ici et sur l'antiquité desquels les conjonctures les plus larges sont possibles.

Le résultat de ces découvertes toutes récentes et non encore exploitées scientifiquement, car les dernières sont du printemps 1925, est consigné sommairement à l'annexe V, grâce à l'obligeance de M. Pottier, membre de l'Institut, conservateur au musée du Louvre, qui a bien voulu nous communiquer les documents essentiels. Ainsi le lecteur pourra se faire une idée de tous les problèmes soulevés par l'histoire et même par la préhistoire de l'Abyssinie jusqu'à l'hégire.

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES DE L'HISTOIRE D'ABYSSINIE

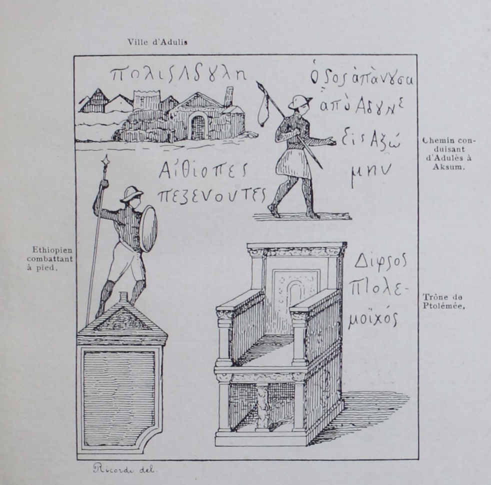
Il existe dans les principaux sanctuaires d'Abyssinie des copies manuscrites d'un *Livre de la Majesté des Rois*, sorte de rituel et de recueil des légendes, complété, selon les exemplaires, par des chapitres variables sur l'hagiographie, le martyrologe et les rites du couronnement des rois dans la cité sainte d'Aksum, ainsi que par des fragments de traditions historiques. Plusieurs monastères y ajoutent des listes de chronologie des rois ayant régné, soit sur le pays entier, soit sur ses divers royaumes.

Les documents proprement abyssins, matériellement à peine âgés de quelques centaines d'années en général (aucun écrit n'est antérieur à la renaissance littéraire du XIIIe siècle) reposent sur un ensemble de croyances profondément ancrées dans la conscience des prêtres, seuls conservateurs de la tradition. Ces croyances, concrétisées pour la plupart au XIVe siècle seulement, et par des moines coptes, dont le but manifeste était de renforcer l'autorité de la religion et la légitimité de la dynastie dite salomonienne alors récente, ont fait appel largement aux sources arabes, assez pauvres sur l'Abyssinie. Elles sont loin de nous rapprocher autant de la vérité historique que les autres sources dont nous disposons pour établir ce qu'il est possible de préciser aujourd'hui quant à l'histoire d'Abyssinie.

Ce second ordre de sources comporte quelques rares et courts extraits des auteurs grecs, par exemple quelques lignes du *Périple de la mer Erythrée*, écrit d'un auteur inconnu du Ier siècle de notre ère, une ou deux pages du voyageur grec Cosmas Indicopleuste (VIe siècle) et de courts récits d'ambassades connus par des fragments qu'en ont cités les chroniqueurs byzantins. Heureusement les voyageurs et les archéologues se sont mis à la tâche. Ils ont retrouvé au XIXe siècle, tant à Aksum que dans le reste de

l'Abyssinie et sur les frontières du royaume méroïtique, une douzaine de grandes inscriptions et une cinquantaine d'autres moins importantes en grec, en sabéen et en vieil abyssin, desquelles ils ont pu tirer tout un champ de conjectures vraisemblables ou même prouvées. Elles sont confirmées par l'épigraphie sabéenne de l'Arabie méridionale. La numismatique de son côté, commentant une poignée de monnaies aksumites, en or et en bronze, à devises grecques ou abyssines, a pu faire progresser la chronologie des rois et ajouter ses déductions à celles des archéologues et des historiens.

Du XVe au XVIIe siècle, de nombreux voyageurs, principalement des missionnaires italiens et portugais ayant séjourné dans le pays, en ont rapporté des informations exactes. Ils ont fait connaître en Europe, assez longuement mais sans grand esprit critique, les légendes abyssines. Leurs travaux, en général enfouis dans les archives latines de leurs missions, surtout dans celles des Jésuites, sont difficilement accessibles et d'ailleurs peu scientifiques. Telles quelles, ces sources sont cependant mises en œuvre consciencieusement par le savant allemand Ludolf vers 1680 sous la forme d'une première histoire d'Abyssinie, où la partie moderne est encore digne d'être prise en considération aujourd'hui. Ces travaux ont, à leur tour, incité des voyageurs à venir sur place. La pénétration en Abyssinie était alors entourée de grands risques, et le Français du Roule ne put s'y rendre. Arrêté à Sennaar il y fut assassiné en 1707. Les plus connus des voyageurs anglais furent Pearce, Bruce et Salt. Le premier vint en Abyssinie en 1698-1700, le second y résida, un peu malgré lui, de 1769 à 1772, et le troisième y fit deux voyages, l'un en 1805, l'autre en 1809. Les deux derniers ont laissé de volumineux récits avec cartes, illustrations et essais sur l'histoire et la chronologie, ainsi que de larges développements sur la faune et la flore. L'Allemand Rüppel les suivit entre 1832 et 1834. Son ouvrage est considérable. Une grande mission scientifique française, dirigée par le lieutenant de vaisseau Th. Lefebvre, séjourna en Abyssinie de 1839 à 1843 et y rassembla une importante documentation, faible cependant au point de vue historique et archéologique. Les risques avaient beaucoup diminué et les enquêtes furent poussées plus loin. C'est par l'ensemble de ces quelque quinze gros volumes de voyages que nous sommes renseignés sur l'état de l'Abyssinie au XVIIIe et au début du XIXe siècle. A une période plus récente l'attention des



LES DESSINS DE COSMAS INDICOPLEUSTE
d après la reproduction de MAC CRINDLE dans *The Christian Topography of Cosmas.*

l'Europe fut appelée sur elle par la dure campagne de Magdala qu'y fit Lord Napier contre le Négus Théodoros en 1868. Mais ceci est de l'histoire moderne (1).

La science de l'abyssinologie, jusque-là réduite à des livres de voyages, fut complètement renovée dans la seconde moitié du siècle dernier par l'orientaliste allemand Dillmann. Dès 1853 il publiait une édition critique des manuscrits abyssins d'Oxford sur lesquels avait travaillé Bruce à son retour d'Afrique et une première étude sur l'histoire antique de l'Abyssinie (2). Nous lui devons deux ouvrages magistraux comportant la mise en ordre de toutes les informations existant sur l'Abyssinie vers 1880. Vingt-cinq ans après, l'orientaliste Eno Littmann dirigea (1906) l'expédition allemande envoyée dans l'antique capitale de l'empire abyssin, la ville sainte, à la fois Rome, Jérusalem et Reims, des hauts plateaux éthiopiens. Les résultats des fouilles poursuivies par cette mission sont consignés dans un splendide ouvrage où l'on trouve exposées minutieusement à la manière germanique les dernières découvertes accomplies dans ce domaine jusqu'en 1913. La science italienne a contribué à ces études par les travaux très savants de Conti-Rossini, qui a beaucoup écrit sur l'Abyssinie et l'a parcourue dans tous les sens. Ajoutons-y quelques études de numismatique notamment d'Ad. de Longpérier, Drouin, Prideaux et Schlumberger, et nous aurons pour ainsi

---

(1) Le siècle d'histoire abyssine se terminant vers 1850 est celui d'une terrible anarchie. C'est alors que surnagea lentement de ce chaos la curieuse figure de Théodoros, né en 1818 et vaguement apparenté à l'ancienne dynastie. Le Tigré, l'Amhara, le Choa étaient totalement indépendants. Théodoros utilisa sa puissance naissante contre les Egyptiens du Soudan ; déjà son oncle avait battu en 1839 les troupes de Mohamed Ali. Lui-même fut moins heureux mais cela n'empêcha pas l'essor de sa domination S'étant emparé de Gondar, il rétablit peu à peu l'unité du royaume, signa un traité de commerce avec l'Angleterre en 1848 et se fit couronner Roi des Rois en 1855. Il prit dès lors des conseillers étrangers (Bell, Metcalf, Plowden). Mais dans son désir de rénovation du pays, il voulut aller trop vite et suscita des soulèvements. Peu à peu cet homme éclairé se transforma en cruel tyran Il fit en 1863 arrêter tous les étrangers et refusa malgré les injonctions de l'Angleterre de les libérer. C'est alors que Lord Napier fut, en 1867, chargé de le mettre à la raison à l'aide d'un corps indien débarqué à Zulla (baie de Massouah). Les troupes de Theodoros s'étant retranchées dans la forteresse de Magdala furent totalement défaites, la place détruite et les bagages capturés avec la couronne royale qui figura au British Museum jusqu'à la récente visite du ras Taffari en Europe. Théodoros s'enfuit presque seul, mais se fit sauter la cervelle (avril 1868).

(2) *Zur Geschischte des Abyssinischen Reiches* dans le *Journal de La Société Orientale Allemande*, 1853, t. VII, p. 338-364.

dire épuisé la bibliographie fondamentale de cette branche de l'histoire africaine (1).

---

(1) Les ouvrages de base auxquels nous aurons à renvoyer souvent le lecteur sont les suivants par ordre chronologique :

LUDOLF : *A new history of Ethiopia*. Londres, 1682.

BRUCE : *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie*, trad. fr. Paris, 1790. 5 volumes.

SALT : *Voyage en Abyssinie*, trad. Henry. Paris, 1816. 2 vol. et un atlas.

Rév. MICHEL RUSSEL : *Nubia et Abyssinia*, Edimbourg, 1833.

RÜPPEL : *Reise in Abyssinien*, 2 vol. et un atlas. Frankfurt, 1838.

SAPETO : *Ambasciata francese à Negussié*.

TH. LEFEBVRE : *Voyage en Abyssinie de* 1839-43, 3 vol. et un album archéol. Paris, sans date.

A. DE LONGPÉRIER : *Revue Numismatique : Abyssinie*, 1868, p. 28.

J. HALEVY : *Mélange d'épigraphie et d'archéologie sémitique*. Paris 1874 (p. 131).

DILLMANN : *Ueber die Anfaenge des Aksumitischen Reiches*. Berlin, 1879; et *Zur Geschischte des Aksumitischen Reiches vom* 4ten *bis* 6ten *Jahrh* Berlin, 1880.

BASSET : *Etude sur l'histoire d'Ethiopie*. Paris, 1882.

DROUIN : *Les listes royales éthiopiennes et leur autorité historique*, dans *Revue d'Archéologie*, 1882, août, sept., octobre.

PRIDEAUX : *The coins of the aksumite dynasty*, dans *Numismatic Chronicle*, 1884, p. 205.

SCHLUMBERGER : *Revue Numismatique*, III, 4, 1886, pp. 356-71.

BEZOLD : *Kebra Nagast*, Munich, 1905, p. 356-71. C'est une sorte de roman éthiopien du moyen-âge contenant beaucoup de légendes royales.)

CONTI-ROSSINI : *Les listes des Rois d'Axum*, dans *Journal Asiatique*, sept., oct., 1909, p. 262, cité sous la forme « *Rois d'Aksum* » ; *Liber Axumae*. Paris, 1910, traduction en français avec une préface latine du Livre des Rois et de certaines traditions religieuses ou politiques; *Expéditions et possessions des Habasat en Arabie*, dans *Journal Asiatique*, juill., sept. 1921, p. 5, cité sous la forme « *Expéditions* ». *Le lingue e litterature semitiche d'Etiopia* dans : *Oriente Moderno, rivista moderne d'informazioni e di studi*, Ier vol. 1921-22, p. 38 ; *Aethiopica* dans *Riv. degli studi orientali*, 1922-23. Vol. 9 fasc. 3, p. 365, et 4, p. 448 ; *Comenti a notizie di geographi classici sovra il Sudan egiziano e l'Etiopia* dans *Aegyptus, Riv. ital. di egittologia*, 6e année, n° 1, avril 1925, p. 5-26.

DEUTSCHE AKSUM EXPEDITION, publié par la Generalverwaltung der Kön. Museen de Berlin, 1913, 5 vol. (La partie de beaucoup la plus intéressante au point de vue historique est le remarquable exposé de Eno Littmann au Ier vol.), cité sous la forme *D. A. E.*

HILL dans *Numismatic Chronicle*, 1917, p 28, et 1922, III et IV (acquisitions du British Museum).

Ajoutons qu'il y a en ce moment un renouveau d'études abyssines, auquel contribue pour une large part Conti-Rossini. Depuis 1922 une revue périodique *Aethiops*, publiée chez Geuthner à Paris, étudie les problèmes de la linguistique et de l'histoire de ce pays.

CHAPITRE II

LA PÉRIODE LÉGENDAIRE

Quoique les récits d'où sont tirées les légendes abyssines soient d'au moins sept à huit cents ans postérieurs aux documents rares mais authentiques que nous aurons à commenter, il convient de les résumer sommairement : d'abord pour en débarrasser le terrain de nos recherches ; ensuite parce qu'il y a toujours quelque chose de vrai dans le sentiment obscur qu'un peuple garde de ses origines. Nous devons donc nous attendre à rencontrer dans la fable quelques faits ou quelques idées que la science historique elle-même peut admettre. Souvent dans les simples récits des Abyssins un peu moins incultes, les savants occidentaux ont pu récolter quelques bribes d'histoire, des noms nouveaux de souverains ignorés, des légendes africaines qu'ils arrivent à coordonner avec d'autres légendes sémitiques, arabes ou jacobites, etc., etc.

Pour les Abyssins, Cham est le père du Kouschite et le Kouschite a produit Aethiops, ancêtre général des Ethiopiens, c'est-à-dire des Abyssins. Car de tous temps ces derniers se sont appelés eux-mêmes des Ethiopiens et ont considéré leur pays comme s'étendant de la mer Rouge au Nil.

Rappelons cependant dès le début de cette étude, que, pour les anciens, l'Ethiopie c'était non pas l'Abyssinie, mais la Nubie, tout le pays s'étendant au sud de l'Egypte au delà de la première cataracte, c'est-à-dire ce que les Pharaons appelaient le royaume de Kousch, nom que prit officiellement la dynastie nubienne qui régna sur l'Egypte entre 750 et 660 avant Jésus-Christ, et dont la souveraineté se continua en Nubie proprement dite jusque vers 275 avant Jésus-Christ. L'Ethiopie antique comprend donc, à partir de Syène (Assouan) jusqu'à l'extrême sud, toute la Nubie, tout le Soudan et, si l'on veut, toute l'Abyssinie, quoique personne alors n'eût une vraie notion de son existence autonome.

L'Ethiopie n'est en dernière analyse rien moins que l'Afrique entière, jusqu'à l'océan Atlantique, y compris le Sahara et les pays inconnus plus au sud. Seuls l'Egypte, la Cyrénaïque et l'Afrique du Nord en sont exclus.

La chronique des rois d'Abyssinie, un des compléments du *Livre de la majesté des Rois*, connue sous le nom de *Tarik Negushti*, assigne à l'époque mythique plusieurs rois ou génies ayant régné des centaines d'années sur l'Abyssinie.

Arwé, le serpent ou le dragon, aurait régné quatre cents ans imposant au pays des tributs analogues à ceux du Minotaure jusqu'à ce qu'une coalition eut réussi à le mettre à mort. C'est un legs du panthéon arabique (1).

Za Bisi Angaba, le chef de cette coalition lui aurait succédé. Za est une particule de relation, sans valeur ici. Bisi veut dire : de la race de... l'homme de..., le chef de...(?). Angaba est sans doute un nom de tribu ; les Angabènes figurent dans l'inscription d'Adulès (voir plus loin p. 56). C'est peut-être un souvenir d'une dynastie angabène.

Puis vint Za-Guedur, Zagdur, auquel la légende assigne cent ans de règne. Ce nom figure dans des inscriptions arabiques étudiées par Glaser, détaillant la victoire de ce roi des Habasat sur les tribus de l'angle sud-ouest de l'Arabie.

On cite encore Za-Zeba Besedo, dont le règne fut de cinquante ans, puis Za-Kawasya, et enfin Za-Makéda une femme dont le règne fut de soixante-quinze ans.

Et nous voici arrivés à la légende capitale de l'histoire d'Abyssinie, celle de la reine de Saba, à laquelle remonte toute tradition aksumite, celle même qu'a tirée du *Livre de la majesté des Rois* Hughes Le Roux (2).

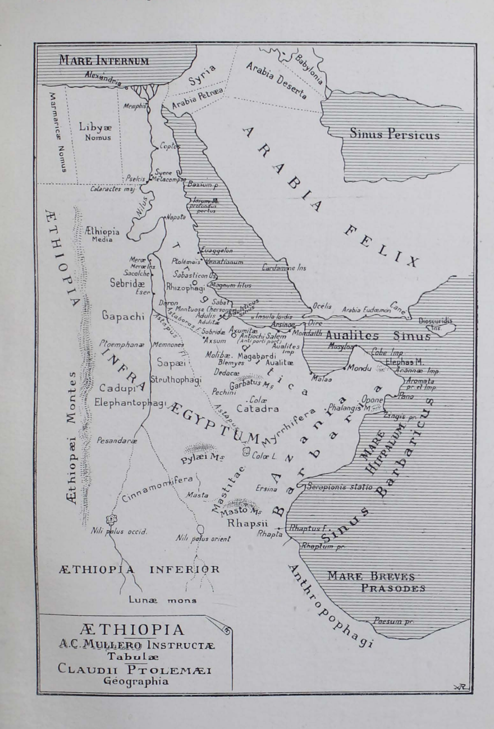
La reine de Saba, c'est la reine du Midi (Saba, Azab, Azaba = le Midi) (3), c'est-à-dire toute la côte sud de l'Abyssinie depuis

---

(1) Voir : *La leggenda etiopica di Re Arwé*, dans *l'Archivio per le tradizioni popolari*, XX. Palermo, 1902.

(2) H. LE ROUX : *Chez la Reine de Saba*, Paris, Leroux, 1914, et : *Makeda, Reine de Saba*, chronique éthiopienne, Paris, Leroux, 1914.

(3) Le *Pseudo-Callisthène* (édit. C. Müller Paris, 1846, p. 126), compilateur alexandrin du IV siècle de notre ère, la fait régner à Méroe et Aksum et paraît la confondre avec la reine Candace, de même qu'il confond l'Ethiopie antique et l'Abyssinie. Les documents abyssins appellent Candace Khendakè, d'où peut-être est venu Makéda.


Mare Internum
Alexandria
Memphis
Marmaricæ Nomus
Libyæ
Nomus
Syria
Arabia Petræa
Arabia Deserta
Babylonia
Sinus Persicus
Coptos
Syene
Pselcis
Colaractes maj
Bazium p
Nilus
Napata
Æthiopia
Media
ARABIA FELIX
Meroe
Sacolche
Ptolemais
Sabasticon Os
Sebridæ
Eser
Rhizophagi
Magnum litus
Cardamine Ins
Ocelis
Arabia Eudæmon
Cane
Dioscuridis Ins.
Gapachi
Daron
Adulis
Adulitæ
Insula Isidis
Arsinoe
Dire
Mondaith
Astaboras
Sobridæ
Axumitæ
Axsum
Antiochi Salem
Aualites Sinus
Mosylon
Cobe Imp
Elephas M.
Aualites
Ptoemphanæ
Memnones
Molibæ
Magabardi
Blemyes
Aualitæ
Mondu
Sapæi
Dedacæ
Malao
Aromata
ÆTHIOPIA
Struthophagi
Garbatus Ms
Cadupi
Pechini
Colæ
Catadra
Opone
Phalangis M.
Elephantophagi
INFRA ÆGYPTUM
Myrrhifera
Zingis pr.
Æthiopæi Montes
Pesandaræ
Pylæi Ms
Colœ L.
MARE HIPPALUM
Barbaria
Sinus Barbaricus
Cinnamomifera
Masta
Ersina
Serapionis statio
Masto Ms
Rhapsii
Nili palus occid.
Nili palus orient
Rhapta
Rhaptus f.
Rhaptum pr.
ÆTHIOPIA INFERIOR
Lunæ mons
Anthropophagi
MARE BREVES PRASODES
Paesum pr.
ÆTHIOPIA
A.C. MULLERO INSTRUCTÆ
Tabulæ
CLAUDII PTOLEMÆI
Géographia

Massaouah jusqu'au détroit du Babel-Mandeb, et probablement aussi la côte orientale arabique de la mer Rouge, c'est-à-dire l'Arabie Heureuse, l'Yémen. Car il y a deux Saba, celui d'Abyssinie principalement visé ici, et celui d'Arabie, le vrai, le plus ancien, dont les limites sont d'ailleurs imprécises, patrie des populations sabéennes venues, on le verra, par migration en Abyssinie avant l'histoire. Cette association des deux Saba est une réminiscence chez les prêtres, de l'unité d'origine des populations des deux côtes de la mer Rouge (1).

Le roi Salomon avait dépêché des messagers dans tous les pays de la terre pour y rassembler des matériaux précieux en vue de la construction du Temple. Cette nouvelle vint à la connaissance de Tamrin, marchand abyssin. Il se rendit à Jérusalem et ayant appris des choses glorieuses sur la monarchie de Salomon, il les rapporta à Makéda, la reine d'Ethiopie. Elle régnait déjà depuis cinquante ans. Cela ne l'empêcha pas de se transporter en pompe à Jérusalem où elle reçut un accueil flatteur et accepta la foi du vrai dieu, du Dieu d'Israël. S'étant donnée à Salomon elle en eut un fils au cours de son voyage de retour et ce fils fut Ménélik Ebna Hakim, le *fils du sage*, dont la minorité se prolongea vingt-cinq ans. Il fit à son tour le voyage de la ville sainte. Là il se fit reconnaître par son père grâce à un anneau que sa mère avait reçu en gage. Le puissant roi de Jérusalem s'empressa de sacrer son fils roi des pays du Midi et de le renvoyer pour y régner, muni d'une copie des livres sacrés des Juifs et accompagné de représentants de la culture juive pris parmi les douze tribus. Ces Israélites firent, comme avaient fait leurs pères en quittant la terre de servitude ils emportèrent secrètement les objets les plus précieux, parmi lesquels l'arche sainte elle-même, qu'ils transportèrent à Aksum. Salomon se mit aussitôt à la poursuite de son fils et de ses anciens sujets, mais

---

Drouin (*loc. cit.*, p. 102), préfère dériver Makéda de Makédôn, Macédonien, ce qui permettrait de lui donner des origines grecques et de la faire régner à l'époque d'Alexandre le Grand. Ces comparaisons ne sont pas convaincantes. Sur la valeur du nom Candace, voir plus loin, p. 75.

(1) Elle se traduit par la répétition fréquente dans les noms de localités africaines de celui de Saba, et nous la retrouvons jusque dans les noms ptolémaïques grecs de la région tels que Σαβαϊτικον Στόμα, λιμὴν Σαβά, Σαβαὶ πολίς εύμεγεθες de Strabon Σαβὰτ, Σάββατα, Σαβαστικον στὸμα de Ptolémée. Un certain nombre d'autres noms arabiques se retrouvent aussi en Abyssinie. CONTI-ROSSINI : *Expéditions*, p. 6.

ne put les rejoindre. Il dut se contenter de faire faire pour le temple une copie bien imitée de l'arche sainte, copie que les Juifs, non instruits du vol, prirent depuis pour l'original.

Cette légende a pour but d'établir que l'arche sainte véritable fut dès lors en Abyssinie et non à Jérusalem.

Les Hébreux venus avec Ebna Hakim avaient à leur tête Azarias, fils du grand prêtre, et Zadok, gardien des livres saints.

Ménélik transmit à ses descendants la couronne de David (d'Abyssinie) et fut l'ancêtre de la Monarchie Salomonienne. Zadok donna naissance à la tribu sacerdotale des Nebrits — à comparer aux lévites — ou prêtres de la future église d'Aksum. Toute la population, amenée au Judaïsme, se serait soumise aux rites hébraïques : c'est un fait, tout au moins, que la circoncision notamment, introduite à une époque très ancienne, mais impossible à déterminer, s'est maintenue jusqu'à nos jours.

C'est la reine de Saba elle-même qui aurait gouverné le pays pendant la minorité de Ménélik et réglé la succession royale par ordre de primogéniture à l'exclusion des femmes.

La tradition populaire fait remonter à elle une loi rigoureuse destinée à éviter les compétitions au trône et observée pendant des siècles, mais sans atteindre au but espéré, ordonnant d'interner dès leur naissance dans les montagnes inaccessibles de Gesen-Amba, à l'exception de l'héritier présomptif, tous les princes de la famille royale ainsi tenus à l'écart de ce qui concerne le royaume, jusqu'à ce que se présentât le cas d'un souverain mourant sans héritier direct. Alors son plus proche parent jusque-là relégué, devait être tiré de sa captivité et appelé au trône.

La chronique abyssine n'offre aucun autre élément vraisemblable que d'assigner à la mort de la reine de Saba une date possible, 986 avant Jésus-Christ, époque où régnait encore le roi Salomon (1).

---

(1) E.-A. WALLIS RUDGE : *The queen of Sheba and her only son Menelyk, a complete translation of the Kebra Nagast with introduction*, par la *Soc. Medici*, Londres, Liverpool, Boston, 1922 ; et la récension de cet ouvrage par CONTI-ROSSINI, Riv. studi orientali, IX, fasc. 4, p. 606, 1923.

CHAPITRE III

LA CHRONOLOGIE DES ROIS

Les premières listes des rois ont été apportées en Europe par les Portugais et déjà utilisées par Ludolf. Depuis, il n'est guère de voyageurs qui n'en aient fait connaître de nouvelles. Celles de Bruce et Salt seront données plus loin (1). Ces listes se sont multipliées à tel point que Conti-Rossini a pu en dépouiller jusqu'à 86 relevées dans les récits des voyageurs, dans les manuscrits coptes des couvents abyssins et dans les manuscrits abyssins des grandes bibliothèques d'Europe. Chaque fois qu'on interroge des prêtres, ils livrent de nouvelles chronologies où les mêmes noms sont souvent reproduits à plusieurs reprises, quelquefois sous des formes différentes. Il est impossible de savoir si ces listes sont éliminatoires ou concomitantes, s'il s'agit de souverains ayant régné sur l'ensemble du pays ou sur des provinces seulement, si ce sont des Négus, des Ras ou de grands feudataires. Il est tout aussi difficile de dire si certains rois ne figurent pas à la fois sous un nom de règne, sous un prénom et sous un nom de famille. Leur filiation est incertaine. Les noms livrés par les monnaies ne correspondent pas à ceux livrés par les inscriptions et ces deux catégories de noms ne correspondent pas davantage, ou très rarement, aux listes chronologiques. Si bien qu'au milieu de ces noms propres couvrant souvent des noms de tribus, de ces sobriquets impossibles à identifier, il faut renoncer à garantir une chronologie quelconque ; la tradition orale joue un rôle trop considérable.

On a vu que la période légendaire comprend déjà quelques

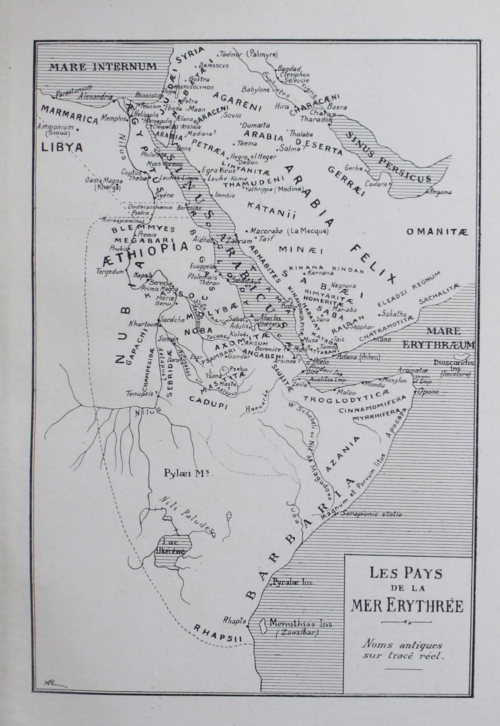
---

(1) Rüppel, *loc. cit*, II, p. 336, donne la liste des chroniques qu'il a pu consulter, parmi lesquelles la plus importante est la grande chronique du monastère de Lit Aksum, près de Gondar.

noms de rois, désignant plutôt des cycles. Après Ménélik, les mêmes noms se retrouvent dans la plupart des listes dans des ordres variables, accompagnés de particules inutiles comme Za, indice d'un complément, ou Ella. Conti-Rossini s'est livré au travail ingrat de reproduire cinquante pages de noms de rois figurant sur les différentes listes, avec leurs orthographes divergentes. Très peu de précision utile résulte de son labeur considérable (1) dont le résultat principal est de montrer l'impossibilité d'arriver à des conclusions scientifiques. Au point de vue purement linguistique, les noms eux-mêmes ne sont pas tous abyssins. Certains sont tirés de la pure mythologie sud-arabique, du panthéon du Kataba (l'angle en bordure du Bab-el-Mandeb qu'on trouvera en se reportant à la carte n° III, dans l'Arabie méridionale), d'autres sont éthiopiens ; quelques-uns viennent de la langue religieuse d'Alexandrie, quoique ces listes n'aient rien de commun ni avec la liste des patriarches ni avec le synaxaire jacobite. Il en est enfin plusieurs qui sont des noms grecs ou romains ayant passé, largement transformés, dans les idiomes locaux.

Dans ce capharnaüm de noms, comment nous décider, comment établir des listes vraisemblables. La concordance elle-même de plusieurs chroniques dont aucune ne remonte plus haut que le moyen-âge, n'est pas une preuve d'origine pour des lignées de mille ou quinze cents ans antérieures. Il eût été légitime de tout éliminer et de nous en tenir aux données historiques, heureusement nombreuses sur lesquelles est basée la présente étude. Mais nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de mettre sous les yeux du lecteur certaines de ces listes. Sans correspondre à la réalité historique, elles ont au moins le mérite de fixer la manière dont les indigènes se représentent l'ordre successoral et chronologique de leur monarchie. Nous avons choisi, pour les reproduire, les listes de Salt, auteur sérieux, et celles de Bruce, largement divergentes entre elles. Celles de Rüppel, sous réserve d'une orthographe tout à fait différente, sont, au moins pour les périodes les plus anciennes, en harmonie avec les listes de Salt dont il conteste certains arrange-

(1) *Rois d'Axum*, p. 266 et suiv.



LES PAYS
DE LA
MER ERYTHRÉE

Noms antiques sur tracé réel.

ments chronologiques peut-être arbitraires, sans prouver — et pour cause — l'exactitude des siens (1). Pour la période postérieure à notre ère, nous avons reporté dans une colonne les dates proposées par le géographe C. Müller, dont plusieurs sont assez approchées et peuvent servir de cadre aux événements. Quelques annotations supplémentaires ont essayé d'introduire ici les rares précisions que permettent les découvertes archéologiques modernes.

La première liste nous mène d'un lointain passé dont le souvenir même est brumeux, jusqu'aux environs de la naissance du Christ.

LISTE DES ROIS

Noms d'après Bruce	Durée du règne en années	*Noms d'après Salt*	Durée du règne en années
Ménélik ou David Ier...	4 ans.	Ménélik ou Ibn Hékim	29 ans.
Za Hendeyda ou Zagdur (2)	1 —	Za Hendedyou ..	1 —
Awida.................	11 —	Awda	11 —
Ausyi	3 —	Za Awzyou	3 —
Sawé..................	31 —	Za Tsawé	3 ans 10 mois.
Gesaya	15 —	Za Gesyou......	une demi-journée.
Katar	15 —		
Mouta	20 —	Za Maute	8 ans 4 mois.
Bahas	9 —	Za Bahsé	9 —
Kawida	2 —	Kawouda	2 —
Kanaza................	10 —	Kanazi	10 —
Katzina	9 —	Hadouna	9 —
Wazeha	1 —	Za Wasih.......	1 —
Hazer	2 —	Zah Dir........	2 —
Kalas	6 —		
Solaya................	10 —		
Falaya	26 —		
Aglebu	3 —		
Asisena...............	1 —	Za Awzena	1 an.
Brus	29 —	Za Berwas......	29 —
Mohesa................	1 —	Za Mahasi......	1 —
Bazen	16 —	Zabaesi Bazen...	16 —

(1) Les listes de Salt sont aussi en harmonie relative avec la liste C de CONTI-ROSSINI (*Rois d'Aksum*, p. 283 et suiv.). Les orthographes sont, par contre, radicalement différentes.

(2) Zagdur pourrait être le même que Gadarat, roi des Habasat, voir plus loin p. 42 et 43, note 1.

Bazen serait contemporain de l'empereur Auguste et c'est en l'an 8 de son règne que la chronique abyssine place la naissance du Christ.

Nous voici arrivés à une période un peu moins légendaire. Certains historiens des plus sérieux, notamment C. Müller, ont cru pouvoir attribuer aux noms suivants des dates précises (1). Il faut faire des réserves sur ces dates. Elles ne sont tirées que de la chronique abyssine. Déduites uniquement du nombre des années des règnes successifs comptées à partir du milieu du règne de Bazen, rien dans les sources épigraphiques ne les confirme. Elles donnent tout de même la physionomie générale de la lignée royale.

ROIS DES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

CHRONIQUE RÉARRANGÉE PAR SALT		DATES D'APRÈS C. MÜLLER	LISTE DE BRUCE (sans date) d'après une liste du monastère de Débra-Damo.
Noms des rois	Nombre des années de règne	—	—
—	—		
Za Basen	16 ans.	8 ans avant Jésus-Christ — 8 ans après Jésus-Christ	Bazen.
Za Zenatu	26 —	9 — 34	Tzenof Segued.
Za Les	10 —	35 — 44	
Za Maseuh	6 —	45 — 50	
Za Sutuwa	9 —	51 — 59	
Za Adgada	10 —	60 — 70	
Za Agda	—	70	
Za Malis	6 —	71 — 76	Garima Asferi.
Za Hakalé (2)	13 —	77 — 89	Saraada.
Za Demahé	10 —	90 — 99	Tzion.
Za Awtet	2 —	100 — 101	Sargai.
Za Elawda	30 —	102 — 131	Bagamai.
Za Zigen et Rema	40 —	132 — 171	Jan Segued.
Za Gafale	1 —	172	Tzion Héges.
Za Baesizerk	4 —	173 — 176	Moal Genka.
Za Elasguaga	76 —	187 — 252	Saïf Araad.
El Herka	21 —	253 — 273	Agedar.
Za Baesi Tsawesa	1 —	274	
Za Wakena	2 jours.	274	
Za Hadus	4 mois.	274	
El Zegel	2 ans.	275 — 276	

(1) C. Müller : *Geographi Graeci Minores*, I, prol. XCVII.

(2) C'est probablement le Zôskalès du *Périple de la mer Erythrée*.

El Asfeh	14 —	277 — 290	
El Tsegaba	23 —	291 — 313	
El Semera (1)	3 —	314 — 316	
El Abreha et El Atzbeha ou Aizana et Saizana (2)	26 —	317 — 342	Abreha et Atzbeza (360 ap. J.-C.)
El Aiba	16 —	343 — 358	
El Iskandi	36 —	359 — 395	
El Tshemos	9	396 — 404	
El San	13 —	405 — 417	
El Aiga	18 —	418 — 435	
El Ameda	40 —	436 — 475	
El Ahiawya	3 —	476 — 478	
Asfah	3 —	479 — 481	Asfeha.
Arfad			Araao.
Amosi			Aspad et Amzi.
Seladoba	32 —	482 — 511	Saladoba.
Ameda ou Anda			Abamida.
Tazena			Tezhana.
Ellesbaas ou Kaleb (3).		règne en 522.	
Guebra Mascal			

D'après une chronique, le temps écoulé entre la huitième année de Bazen et la treizième d'Abreha est de trois cent trente ans.

A Guebra Mascal succèdent, d'après Salt, les rois suivants dont la chronique ne dit pas le nombre des années de règne.

Constantinos.	Degna Michael.	Zoor.
Woussen Segued.	Bakr Akla.	Didum.
Fré Sennai.	Gouma.	Woudm-Asfar.
Adiarae.	Asqungoum.	Armah.
Akoul Woudem.	Let-Um.	Degna Jan.
Grim Sofer.	Thala-Tum.	Ambasa Woudim.
Zer Gaz.	Woddo-Gush.	Dilnaad.

(1) El Semera pourrait être le même que Sembrouthes ou que Ella Amida, père d'Ezana, voir p. 56 et p. 86.

(2) Il semble que deux frères jumeaux aient régné ou tout au moins gouverné en même temps ; toutefois l'un des deux seul portait la couronne. C'est Ezana ou Aizana. Le nom de son frère est cité dans l'une de ses inscriptions (voir plus loin p. 88). Rüppel assimile Ezana à La San de ses propres listes. Il place en 333 l'introduction du christianisme en Abyssinie : la date admise oscille en effet aux environs de 330, c'est-à-dire peu d'années avant la mort d'Ezana. Dans la liste C de CONTI-ROSSINI (*Rois d'Akṣum*, p. 292), ces deux souverains sont portés pour avoir régné vingt-sept ans six mois. Atzbeha aurait, après Abreha, encore régné seul douze ans : ils portent en outre le nom de Fils du Lion.

(3) Ellesbaas ou Kaleb est connu sous une douzaine de noms ; il se confond probablement avec Ameda placé deux rangs avant lui ; voir plus loin p. 109.

Salt pensait que la dénomination par Za désignait des rois pasteurs ou d'origine éthiopienne, et que la désignation par El, après Elasguaga, indiquait la fin de la dynastie précédente. Pour lui comme pour Philostorgios, cette révolution aurait pu être effectuée par une colonie de Syriens qu'Alexandre aurait placée au sud du pays des Aksumites. Mais il n'y a aucune preuve de cette migration tout à fait improbable. On a vu que Za n'est qu'un pronom relatif. El ou Ella est peut-être le nom d'un dieu arabique ou même de la Divinité sans qualificatif. Certains auteurs n'ont pas hésité à conclure de là que, dans une mesure plus ou moins large, les rois abyssins furent divinisés un peu comme les Ptolémées ou tout au moins comme les empereurs romains. Nous ne savons rien de précis sur les changements de dynastie et s'il s'en est produit comme c'est certain, ils ont été la conséquence soit de révolutions intérieures, soit de migrations de tribus arabiques venues de l'autre côté du détroit.

MÉRIDIONALE



CHAPITRE IV

LES POPULATIONS PRIMITIVES

L'Abyssinie eut pour premiers habitants, outre un fond de populations nègres, des tribus kouschites, c'est-à-dire nubiennes, membres de la famille chamitique, apparentées aux Egyptiens, à peau assez teintée sans être noire, à cheveux non crépus ; et aussi des tribus sémitiques, peut-être apparentées aux tribus kouschites. Il est incontestable qu'un fond de judaïsme est venu s'implanter dans le pays à une époque assez largement antérieure à l'introduction du christianisme, et que ce substratum hébraïque a laissé des traces profondes. Mais ce mouvement est cependant postérieur aux invasions arabiques et peut fort bien n'être qu'une des formes de la Diaspora juive (1).

A l'aube des temps historiques se produisirent en Abyssinie des migrations arabiques. Il y vint notamment des Sabéens, populations du sud de l'Arabie Heureuse, rapidement prépondérantes dans leur nouvel habitat. Elles s'y jetèrent par bandes nombreuses venues de cet angle sud de la terre asiatique au delà du Bab-el-Mandeb dénommé quelquefois Sahart, où le détroit, grâce à son étroitesse, n'est plus un obstacle infranchissable même pour des populations non maritimes. La plus importante de ces tribus sabéennes paraît avoir été celle des Habasat, nom dérivé de Habesch, dont le radical se retrouve dans le nom générique Abyssinie. La migration des Habasat est de plusieurs siècles antérieure à l'ère chrétienne. On peut supposer que, venus par la seule route de pénétration pratique, celle qui, de la baie de Massouah, escalade les pentes abruptes du plateau abyssin pour

---

(1) Sur l'origine des tribus Falacha de la province de Sémèn, juives encore aujourd'hui, voir : C. RATHJENS : *Die Juden in Abyssinien, Hambourg* 1921, et surtout la critique de CONTI-ROSSINI, dans *Oriente Moderno*, I, 1921-22, p. 52.

redescendre vers le sud en passant par Aksum et le Taccazzé, ils occupèrent d'abord le nord du pays et soumirent ensuite les Kouschites et les Nègres. Plus tard se produisirent de nouveaux afflux ethniques parmi lesquels figurent les Géez (Agazi,Agaziyan), également arabiques : ils ont fourni la principale des langues abyssines, le dialecte Géez ; leur habitat primitif était aussi, comme l'a prouvé Conti-Rossini, la côte arabique du Bab-el-Mandeb et de l'Yémen, entre Sana et Aden (1). On retrouve leurs inscriptions également en Arabie et en Abyssinie. Un petit nombre de ces inscriptions a échappé à la destruction dans ce dernier pays, notamment à Abba Pantaléon, près d'Aksum, à Yéha, à Kaskasé, à Toconda (2). Les Géez étaient, d'après les indices archéologiques, trop bien installés déjà pour être venus simplement comme commerçants. Peut-être (probablement même), gouvernaient-ils le pays et lui fournissaient-ils ses rois.

Au début de notre ère, il y a identité dans la conception des indigènes entre les Habasat et les Ethiopiens. De même au temps de Cosmas, il y a identité entre les Géez et les Aksumites. La mentalité du pays était alors formée. Une évolution s'était poursuivie dans la langue. Le sabéen s'était transformé ; peu à peu, s'était constitué l'abyssin dans lequel le dialecte géez continue à dominer jusqu'à nos jours. Bien que, pendant une courte période, les inscriptions nous révèlent l'emploi officiel de la langue grecque, témoignant du rayonnement de la culture hellénistique entre les IIIe et VIe siècles, on peut dire que la civilisation locale n'a plus besoin d'un véhicule étranger de la pensée. Une évolution analogue s'était poursuivie sur le terrain politique, si bien que la puissance abyssine, lentement constituée, dès le Ier siècle avant Jésus-Christ, n'était plus en enfance. Il existe alors un empire d'Aksum dont la renommée, mais la renommée seulement, commence à traverser les espaces considérables qui le séparent du monde méditerranéen. A cette époque précoce, ce n'est pas l'Abyssinie elle-même qui entre en contact avec les pays déjà civilisés, mais sa côte érythrée sur laquelle son pouvoir était sans doute mal établi ou périodique. Cette

---

(1) CONTI-ROSSINI : *Sugli Habasat :* Comptes rendus de l'Ac. Roy. dei Lincei. Rome, 1906.

(2) D A. E., I, p. 41.

côte, en effet, a une existence propre antérieure à l'empire aksumite, puisque nous pouvons la retracer jusque vers le IIIe siècle avant Jésus-Christ. Il s'y trouvait, en effet, des escales grecques, comme on va le voir. Des documents épigraphiques y ont été récoltés par lesquels nous sommes renseignés sommairement sur la nature des relations entre l'Abyssinie et le monde extérieur. Ces documents montrent que les rois d'Aksum étendirent leur territoire jusqu'au Nil, ce qui veut dire jusqu'à l'Ethiopie-Nubie, mais non pas jusqu'à l'Egypte. L'histoire ne nous fournit aucune preuve de contacts très anciens entre l'Abyssinie et l'Egypte pharaonique, au moins par la voie de terre, mais l'on peut admettre sans exagération que l'élément sud-arabique ou même arabe apporté par les migrations en Abyssinie dépassa ce dernier pays et poussa des racines bien plus loin encore en Afrique, au delà du Nil (1). La tradition, jusqu'ici incontrôlable, de certaines populations du Soudan, sur les confins du Darfour et du Kordofan, les fait se désigner elles-mêmes comme des Arabes restés païens (non musulmans), tandis que tous les peuples nègres ou négroïdes qui les entourent sont des sectateurs farouches de Mahomet. Toutefois, si même cette tradition retient un fond de vérité, il n'est pas facile de savoir si ces anciens Arabes sont venus par l'Abyssinie ou s'ils ne proviennent pas plutôt d'infiltrations arabiques par le nord à travers le désert oriental égyptien où les Bédouins, aujourd'hui encore, ressemblent bien plus à des Arabes de race qu'à des indigènes nilotiques.

Quoi qu'il en soit, aux périodes historiques, les rois d'Aksum, poussés par l'atavisme, s'intéressèrent beaucoup plus vite à l'Arabie qu'au Nil et nos sources prouvent qu'ils n'hésitèrent pas à traverser la mer Rouge pour reconquérir les lieux d'origine de leurs ancêtres. Ainsi est démontrée l'existence de rapports fréquents mais non toujours pacifiques entre les deux côtes de la mer Rouge : on a même quelque idée des luttes qui, au cours de six siècles, mirent à plusieurs reprises en antagonisme ces souches arabes aux origines communes dont les rois étaient probablement parents par le sang. Ces conflits armés montrent que les rela-

---

(1) Conti-Rossini : *Egitto ed Etiopia nei tempi antichi e nel eta di mezzo*, dans *Aegyptus, Rivista italiana di egittologia, di papirologia*, 3e année, 1922, n° 1.

tions commencées par un afflux de populations arabiques en Abyssinie, n'ont pas cessé et que, toujours, des rapports entre les deux rameaux Habasat ont été maintenus : politiques, commerciaux, maritimes et surtout militaires.

La géographie antique ne nous livre que peu d'informations sur ces rapports, mais on se tromperait en croyant qu'elle n'en fournit pas. Nos cartes comparatives n°s 1 et 2 montrent l'état des connaissances du monde méditerranéen à l'époque de Claude Ptolémée par rapport à l'Abyssinie, à l'Arabie et aux pays plus éloignés encore. On verra qu'il est possible de localiser plus de cinquante noms, avec des identifications approximatives, dans ces régions si mal connues alors (1).

---

(1) L'une des cartes, dessinée d'après le géographe C. MÜLLER (*Tabulae in Claudii Ptolemaei geographiam* ; édit., Firmin Didot, Paris, 1901), représente le tracé des côtes et des fleuves tel qu'il résulterait des relèvements astronomiques de Ptolémée. L'autre situe sur un tracé réel non seulement les noms de la géographie Ptolémaïque, mais encore la plupart des autres localités ou accidents géographiques cités par les auteurs anciens lorsque leur localisation a présenté une probabilité suffisante.



Monnaies des rois d'Aksum, (d'après PRIDEAUX, Num. Chron. 1884).

CHAPITRE V

ADULÈS ET LES INSCRIPTIONS DE COSMAS INDICOPLEUSTE

1.

La marche de la civilisation est toute différente à l'intérieur des terres et le long des côtes Le massif montagneux d'Abyssinie, peuplé sans doute par des tribus nègres primitives, ne pouvait se développer que par la colonisation, c'est-à-dire par les apports successifs de populations arabes terriennes venues à une période relativement tardive du haut plateau de l Arabie méridionale. Sur mer les choses se passèrent autrement ; les côtes de l'Erythrée, dont l'Abyssinie fut plus tard l'hinterland, menaient alors une vie indépendante. Au plus tard à la période du moyen empire égyptien, c'est-à-dire au milieu du second millénaire avant notre ère, elles reçurent des visites rapides et peut-être fréquentes des marins pharaoniques venus du nord lointain et imprégnés des cultures méditerranéennes.

L'égyptologie et les inscriptions hiéroglyphiques nous apprennent que les Pharaons entreprirent des voyages sur la « grande verte », la mer Erythrée, pour la conquête de l'encens au « pays de Pount et de Tonoutri », c'est-à-dire aux côtes que les Grecs appelaient la Troglodytique, depuis la ligne des tropiques jusqu'au cap des Aromates (Guardafui). Ils faisaient donc de temps en temps des relâches rapides sur ces rivages où existaient des centres fort anciens mais primitifs (1). Sous les Ptolémées, la navigation de la mer Rouge prit

---

(1) Voir notre article : *La mer Rouge à travers les âges*, dans la *Revue de Paris* du 1er mars 1925.

subitement un grand essor. Les Grecs d'Egypte y fondèrent des ports (1). On relève sur la côte africaine, depuis le fond du golfe arabique (Suez) les noms de Heroopolis, Cléopatris-Arsinoë, Philotera, Myos-Hormos, Leukos-Limèn, Néchésia, Bérénice. Plus au sud encore existaient de nombreuses escales, des points d'atterrissage où leurs navires allaient récolter les produits locaux, l'or, l'ivoire, les essences aromatiques, le bois d'ébène, ou bien chasser les bêtes sauvages, notamment les éléphants. Tel était le rôle de Ptolémaïs-Thérôn, au nord de Massaouah. Tel fut aussi celui d'Adulès ou Adulis, laquelle se développa alors sérieusement (2), grâce à une position favorable au fond d'une anse protégée de la large baie de Massaouah, en face de l'île de Dahlac (l'île Orine des anciens). Ces établissements remontent à une époque difficile à préciser, probablement à Ptolémée Philadelphe (IIIe siècle avant notre ère). On exportait alors d'Adulès de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des peaux d'hippopotames et de léopards, des singes, des animaux pour les cirques et des esclaves africains. Pline en connaissait l'existence au milieu du Ier siècle de notre ère.

Adulès correspondait d'autre part avec les escales du Bab-el-Mandeb, Océlis sur la côte arabique, l'île de Diodore (Périm), Diré sur la côte africaine et Aualis dans la baie de Djibouti.

Le site antique d'Adulès, un point de la côte aujourd'hui presque désert non loin de la bourgade maritime de Zulla, dépend de la colonie italienne d'Erythrée. Le gouvernement italien y fit entreprendre en 1906, par l'archéologue Paribéni, des fouilles qui firent apparaître quelques ruines (3). La plus intéressante est le soubassement d'un temple dont les murs sont à degrés, d'un style sans rapport avec l'architecture grecque ou hellénistique, mais nettement apparenté à certaines ruines d'Aksum (fig. II). Ce temple était voué à un dieu dont le nom grec est Arès, Mars, correspondant en Abyssinie à Mahrem, dieu personnel de la dynastie d'Aksum comme Jéhovah était celui des

---

(1) Voir J. COUYAT : *Les Ports gréco-romains de la mer Rouge*. Mem. Ac. Inscr., 1910, p. 525.

(2) Voir *Periplus maris Erythræ*, 4 dans C. MÜLLER : *Geographi Graeci Minores*. PLINE, VI, 172. PTOLÉMÉE, IV, 7, VIII, 16. ERATOSTHÈNE, 23. JOSEPH : *Hist. des Juifs*, II, 5. PROCOPE : *De Bello Persico*, I, 19.

(3) PARIBÉNI : *Ricerche sul luogo dell' antica Adulès*. Rome, 1908.

Juifs, Baal celui des Phéniciens et Dusarès celui des Nabatéens.

Depuis un siècle, les savants désiraient retrouver le site d'Adulès. Et l'idée d'y faire des fouilles avait pour origine la curiosité éveillée chez les hellénistes, du fait que le marchand et navigateur alexandrin Cosmas Indicopleuste, plus tard moine dans un couvent du Sinaï, y avait copié au VIe siècle de notre ère, sur un trône de marbre et sur une stèle, tous deux aujourd'hui disparus, deux longues inscriptions où se trouvaient confondues d'une manière pittoresque et la gloire d'un Ptolémée, et celle d'un roi abyssin, célébrant l'un et l'autre leurs conquêtes, effectuées cependant à cinq cents ans de distance. Cosmas reproduisit ces deux inscriptions dans un ouvrage curieux : *Topographie chrétienne*, une sorte de traité de cosmographie fort bizarre qui prétend déduire uniquement de l'ancien testament toute la théorie de l'univers (1). On possède de son livre deux exemplaires anciens, l'un à Florence, l'autre au Vatican, et ce dernier texte, une copie en fines onciales du VIIIe ou IXe siècle, présente l'attrait exceptionnel de nous conserver les dessins de Cosmas qui y ont été incorporés, peut-être les plus anciens dessins laissés par l'antiquité, même si ce manuscrit ne fait que reproduire le manuscrit original alexandrin de Cosmas, aujourd'hui perdu. Le texte grec, traduit en latin par Montfaucon en 1706, excita la critique et appela d'autant plus l'attention sur la civilisation abyssine que, depuis deux cents ans, les Portugais étaient entrés en contact avec ce pays hermétique et que les Jésuites cherchaient alors à le ramener au catholicisme. Les savants doutèrent de la réalité des récits du voyageur grec, jusqu'à ce qu'une inscription ressemblant étrangement à la plus récente des inscriptions de Cosmas eût été découverte par Salt, en 1805, à Aksum même. A la différence des inscriptions d'Adulès, qu'aucune recherche n'a pu faire retrouver, l'inscription d'Aksum existe toujours. Cette dernière est de deux siècles postérieure, et porte le nom du souverain indigène Aizanas, Ezana (2).

(1) *The Christian Topography of Cosmas, an egyptian monk* : traduction anglaise du texte grec par MAC CRINDLE. Londres, 1897, édition de la *Hakluyt Society*. L'inscription d'Adulès a été discutée dès le XVIIIe siècle, notamment par NIEBUHR : *Museum der Alterthums-Wissenschaft*, II, 105. Voir aussi : DITTENBERGER : *Orientis Graeci inscriptiones selectae*, 1903, 1, p. 285.

(2) Voir plus loin, p. 87.

2.

Cosmas nous raconte son voyage à Adulès et la découverte des inscriptions. Laissons-le parler :

« Sur la côte d'Ethiopie, à deux milles du rivage, se trouve une ville nommée Adulès, servant de port aux Aksumites et qui est très fréquentée par les commerçants venant d'Alexandrie ou du golfe Elanitique (Akaba). On peut y voir une chaire de marbre juste en entrant en ville du côté ouest par la route menant à Aksum. Cette chaire a appartenu à l'un des Ptolémées qui avait soumis cette région à son autorité. Elle est faite d'un marbre blanc précieux tel que nous en employons pour nos tables de marbre, mais non pas de la sorte provenant de Proconnesus (l'île de Marmara). Sa base est quadrangulaire et elle repose aux quatre angles sur quatre piliers fort élégants, avec un pilier au milieu, d'une plus grande circonférence et cannelé en forme de spirale. Les piliers supportent le siège de la chaire ainsi que son dossier, et elle a aussi des flancs à droite et à gauche. Toute la chaire, avec ses cinq piliers, son siège, son dos et ses côtés, a été tirée d'un bloc unique. Elle mesure environ deux coudées et demie en hauteur et elle a la forme des chaires que nous appelons trône d'évêque (καθέδρα). Derrière la chaire se trouve un autre marbre de pierre de basalte, mesurant trois coudées en hauteur et de forme quadrangulaire comme une tablette (stèle). Au milieu de sa partie supérieure elle monte en pointe aiguë, pour redescendre des deux côtés doucement dans la forme de la lettre λ, mais le corps principal de la stèle est rectangulaire. Cette stèle est maintenant tombée derrière la chaire et la partie inférieure en a été brisée et détruite. Tant le marbre que la chaire elle-même, sont couverts de caractères grecs. Pendant que je me trouvais dans cette partie du pays, il y a quelques vingt-cinq ans, plus ou moins, au début du règne de l'empereur romain Justinien, Ellesbaas qui était alors le roi des Aksumites et se préparait à partir pour une expédition contre les Homérites de l'autre côté du Golfe (1), enjoignit par écrit au gouverneur

(1) Justin Ier, empereur d'Occident, règne de 517 à 527. Justinien Ier le Grand lui succède et règne jusqu'à 565. L'expédition d'Ellesbaas en Arabie avait pour but de venger Saint Aretas, mis à mort en 522, c'est-à-dire la cinquième année de



DESSIN MÉROÏTIQUE AU TRAIT SUR UN ROCHER DU DJEBEL DJEILI
(PROVINCE DE KASSALA)

(*Old sites in the Butana* (Ile de Meroë)
par J.-W. CROWFOOT, dans *Sudan Notes and Records*, Cairo, 1920, III, n° 2, p. 89).

d'Adulès de prendre des copies des inscriptions de la chaire de Ptolémée et de la stèle et de les lui envoyer. C'est alors que le gouverneur, nommé Abbas, s'adressa à moi et à un autre marchand appelé Ménas, qui plus tard se fit moine à Raithou (1) et mourut il n'y a pas longtemps. A sa demande, nous allâmes copier les inscriptions. Un exemplaire en fut fait pour le gouverneur, mais nous en gardâmes aussi une copie pour nous-mêmes qui est incorporée au présent ouvrage, leur contenu étant de nature à contribuer à nos connaissances sur le pays, sur les habitants et les distances entre les différentes places. Nous trouvâmes aussi, sculptées sur le dos de la chaire, des images d'Hercule et de Mercure, et mon compagnon Ménas, d'heureuse mémoire, en en parlant, prétendait qu'Hercule est le symbole de la force, tandis que Mercure est celui de la richesse................................ »

Ce texte est accompagné de dessins que nous reproduisons ici (fig. III), montrant à la fois la chaire et la stèle, avec un coureur indigène se rendant dans l'intérieur. Sur le fond se profile l'aspect sommaire de la ville, ainsi qu'une muraille à gradins. Cette dernière peut fort bien avoir appartenu au temple d'Arès retrouvé par Paribéni. Son appareillage, c'est-à-dire les étages en faible retrait les uns par rapport aux autres, se retrouve sur tous les soubassements des monuments antiques élevés en Abyssinie du Ier au VIe siècle de notre ère, comme aussi en certains lieux de l'Arabie méridionale. Il est même typique que les vieilles citernes d'Aden, dont la haute antiquité est reconnue, soient exactement construites de cette façon. Cette forme de murs se retrouve également à Méroé. L'édifice à portail paraît une église. Toutefois le dessin de la stèle et celui de la chaire, manifestement hellénistico-byzantins ne correspondent pas tout à fait, comme on le verra (p. 133), aux monuments analogues trouvés en grand nombre à Aksum, où la tradition paraît avoir imposé aux rois d'élever

Justin Ier (voir plus loin p. 112). On doit en conclure que Cosmas visita Adulès vers 528 ou 529, l'expédition contre les Homérites étant d'environ 530.

(1) C'est Tor, petit port de la presqu'île du Sinaï, peuplé alors de moines et d'anachorètes au moment même où l'élan des chrétiens vers le Sinaï aboutissait à la fondation par Justinien Ier du fameux monastère de Sainte-Catherine (vers 560), au centre de ce massif montagneux.

de ces trônes aux dieux toutes les fois qu'ils les glorifiaient ou leur rendaient grâces de leurs propres victoires.

Quant aux fameuses inscriptions, Cosmas les considérait, avec le manque d'esprit critique des anciens, comme se faisant suite l'une à l'autre ; c'est cependant une erreur évidente. L'une d'elles, gravée sur une stèle dont manquait un petit fragment, était datée de Ptolémée III Philadelphe et relatait des campagnes en Asie Mineure, que fit ce souverain vers 240 avant notre ère. Quoiqu'elle concerne surtout l'histoire des Lagides, elle intéresse aussi celle de la mer Rouge et de la côte abyssine, en ce sens qu'elle mentionne les stations de chasse créées par les Ptolémées sur la mer Erythrée (1), desquelles partaient leurs envoyés pour la capture des éléphants de guerre destinés à remplacer les éléphants des Indes, dont le prix de revient était trop élevé (2).

---

(1) Voici le texte de l'inscription ptolémaïque d'Adulès :

« Le grand roi Ptolémée, fils du roi Ptolémée et de la reine Arsinoé, Dieux adelphes (il s'agit du troisième Ptolémée, Evergète : l'Arsinoe citée ici est Arsinoé II, seconde femme de Philadelphe, qui, étant sa sœur, a droit au titre divin. En réalité, Evergète est fils d'Arsinoé I, laquelle était fille de Lysimaque et non de sang divin : chassée par Philadelphe, ses enfants furent peut-être adoptés par Arsinoé II. Cette inscription montre que le nom d'Arsinoé II supplantait dans les inscriptions celui de sa rivale), nés eux-mêmes des deux souverains, le roi Ptolémée et la reine Bérénice, dieux sauveurs, etc..., ayant reçu de son père les royaumes d'Egypte, de Libye, de Syrie, de Phénicie et de Chypre, et la Lycie et la Carie, et les Iles Cyclades, a fait une expédition en Asie avec des forces d'infanterie et de cavalerie et une flotte et des éléphants du pays des Troglodytes et de l'Ethiopie, animaux que son père et lui-même ont été les premiers à capturer à la chasse dans ces contrées et qu'ils ont emmenés en Egypte où ils les ont dressés aux services de guerre. Et quand il se fut rendu maître de tous les pays en deçà de l'Euphrate, et de la Cilicie, et de la Pamphylie et de l'Ionie et de l'Hellespont et de la Thrace, et de toutes les forces de ces provinces, et de leurs éléphants de l'Inde (pris sans doute à Seleucus Nicator qui les avait reçus de Sandracottus, roi de Palibotra, Patna, aux Indes), et qu'il eut aussi soumis à son autorité tous les monarques de ces régions, il traversa l'Euphrate et lorsqu'il eut soumis la Mésopotamie et la Babylonie et la Suziane et la Perse, et la Médie et le reste de ces pays jusqu'aussi loin que la Bactriane, et qu'il eut rassemblé toutes les dépouilles des temples qui avaient été enlevées d'Egypte par les Perses, il les rapporta dans ce pays en même temps que les autres trésors et il renvoya ses troupes par des canaux (fleuves) qui avaient été creusés (on ne sait s'il s'agit des canaux de la Mésopotamie, où il y en eut beaucoup, ou plutôt des canaux égyptiens entre Alexandrie et le Nil ou le Nil et la mer Rouge)................................. »

(2) A comparer avec le texte du *Périple* anonyme de la mer Erythrée, C. 3, écrit par un grec d'Alexandrie dans la seconde moitié du premier siècle de notre ère.

« Au sud des Moscophages, près de la mer, se trouve un petit emporium à environ quatre mille stades de Bérénice, et appelé Ptolémaïs Thérôn, d'où, au temps des Ptolémées, leurs chasseurs partaient pour pénétrer dans l'intérieur et capturer les éléphants. Ce lieu était approprié à ce but, car il se trouvait sur les confins de la grande forêt nubienne où abondent les éléphants. Avant d'en faire un dépôt pour les éléphants, les rois égyptiens devaient importer d'Asie ces animaux, mais comme cette source était précaire et le prix de cette importation très élevé, Philadelphe

Cette stèle a pu faire partie d'une série de dédicaces érigées par les chasseurs d'éléphants des Ptolémées ; les noms de quelques-uns d'entre eux sont connus, tels Charimortos, Alexandre et Apoasis (1). Peut-être fut-elle respectée et utilisée comme élément constitutif de sa chaire triomphale par quelque souverain abyssin désireux de faire figure de successeur des Lagides sur une côte où leur action ne fut jamais que passagère.

L'autre inscription, gravée sur une chaire de marbre blanc monolithe, était l'hymne de victoire d'un roi abyssin dont le nom n'est pas donné. Elle peut appartenir à la deuxième moitié du IIIe siècle de notre ère (2). Elle sera examinée à sa date au chapitre VIII.

3.

En dehors de ces deux inscriptions transmises par Cosmas, les restes de civilisations anciennes découverts par Paribéni sur le site de l'antique Adulès, seuls, peuvent nous fixer sur le lointain passé de la ville. Cet archéologue estime que quatre époques y sont reconnaissables : la plus ancienne est celle d'une population sans grandes relations avec le monde classique, probablement apparentée aux Libyens ou plutôt aux Nubiens. A la fin de cette époque, sans doute, fut fondée l'escale grecque d'Adulès, fréquentée du temps des Ptolémées. Le temple dont les soubassements ont été retrouvés en 1906 ne devrait pas être antérieur à l'ère grecque. Les murs à degrés dont nous avons parlé, plus proches de l'architecture aztèque que de celle de la Grèce, sont d'inspiration indigène. D'après quelques auteurs l'éthymologie du nom d'Adulès rappellerait sa fondation par des esclaves échappés d'Egypte (Ἀ Δοῦλος).

---

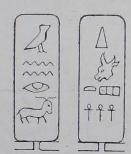
fit des offres très avantageuses aux chasseurs d'éléphants d'Ethiopie pour les amener à renoncer à manger ces animaux, ou au moins pour qu'ils en réservassent un certain nombre aux écuries royales. Mais ils rejetèrent toutes ces offres, déclarant que, fût-ce en échange de l'Egypte elle-même, ils ne renonceraient pas à leur passion favorite. »

(1) Bouché-Leclercq : *Histoire des Lagides*, I, p. 260-62. Cet auteur a analysé avec soin l'inscription ptolémaïque d'Adulès et en a tiré toutes les conclusions au point de vue de l'histoire égyptienne et de celle de la dynastie grecque d'Alexandrie.

(2) On en trouvera le texte plus loin, p. 56.

La seconde période est celle des navigateurs grecs. C'est après le Périple de Néarque, lorsque la mer Rouge fut plus connue, que s'intensifièrent les relations du monde ancien avec les Indes. La place dut avoir alors une grande importance comme centre d'exportation de l'or, car d'après Pline (qui reproduit le roi et naturaliste Juba), le port d'Adulès se confondait avec celui de Bérénice-Panchrusos. On l'appelait aussi Maximum Emporium Troglodytarum. Cela n'implique pas qu'à l'époque ptolémaïque la côte tout entière ait appartenu proprement à l'Egypte comme un territoire ou même comme une colonie. Les Grecs d'Alexandrie y faisaient simplement relâche. La sujétion de la côte érythrée au delà de Bérénice d'Egypte ne dut jamais être ni complète ni durable. Le souvenir en avait disparu lorsque les Romains succédèrent aux Ptolémées. Pas plus que leurs devanciers, les empereurs ne considérèrent l'Erythrée comme une dépendance de l'Egypte, devenue province de l'empire au même titre que cette dernière. Ils se bornèrent à envoyer par mer des collecteurs fiscaux, chargés de prélever dans les escales des taxes payées par les rois indigènes, espèce de tribut moyennant le versement duquel ces tyranneaux s'estimaient en paix avec l'empire romain.

L'extension du royaume aksumite marque la troisième période d'Adulès, se confondant avec celle de la deuxième inscription et de la chaire de Cosmas. La côte devint ce qu'elle n'était guère, une annexe de la puissance territoriale abyssine. Cette époque n'est pas antérieure à l'ère chrétienne et se prolonge jusqu'à la conquête arabe. C'est la période proprement abyssine d'Adulès, celle où les rois d'Aksum y rassemblaient leurs armées pour la conquête de l'Arabie, et y élevaient des monuments commémoratifs de victoire. Cela ne veut pas dire qu'ils en eussent été toujours les maîtres sans discontinuité, sans révolte et sans compétition. Cette époque vit au IVe siècle l'introduction du christianisme. Elle vit aussi la lente décadence de la ville brusquement ruinée par l'arrivée des Arabes. Les nombreuses églises chrétiennes (on en voit une sur le dessin de Cosmas) furent brûlées. Les substructures des monuments ne nous renseignent qu'imparfaitement sur ces événements. Mais la numismatique les éclaire quelque peu. Les monnaies trouvées à Adulès au nombre de quelques centaines, mises en comparaison avec celles qu'on



(a) m-n-r- (ba) -nem (?) -peh (?)
(Amon-ra)
Natif du Lac de la Pluie

CARTOUCHE D'UN DES ROIS NÈGRES DE MÉROÉ

Reproduit par SAYCE dans *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, London 1909, pl. XXVII, p. 200.

connaissait déjà, ont confirmé que les premiers rois indigènes étaient païens, puis que leurs successeurs se convertirent au christianisme (fig. IV). Les trouvailles s'arrêtent avec quelques pièces sassanides du début de l'Islam. Sur la quatrième période musulmane, nous ne savons pour ainsi dire rien, si ce n'est que la ville fut rebâtie pour disparaître à nouveau, probablement dans un lent crépuscule. Les sables reconquirent le site. Il ne se confond pas entièrement avec Zulla. Salt, le premier, comprit que cette localité misérable devait avoir succédé à Adulès et d'ailleurs, au point de vue onomastique, la ressemblance est grande entre les deux noms. Salt ne put pousser son investigation en raison de l'hostilité des indigènes. Rüppel ne visita pas les lieux. Par contre, la mission française de Th. Lefebvre reconnut Zulla et Adulès en 1840 et en dressa un plan sommaire. Elle y vit la première les traces des temples déblayés par Paribéni, mais sans prouver l'identité des deux villes (1). Russel, un officier de marine français, chargé de mission en Abyssinie en 1859, exposa des vues saines sur l'emplacement probable d'Adulès dont il indique sans justification qu'elle fut détruite en 591 (2). Jusqu'à Paribéni, aucune fouille ne fut pratiquée à Zulla, et par suite le doute subsista.

L'arrière-pays que desservait Adulès à sa troisième période n'était autre que le royaume d'Aksum. Du trône de marbre tel qu'il a été dessiné par Cosmas, il ressort que les éléments supérieurs de la population ou du moins la cour et le gouvernement, étaient quelque peu hellénisés et au courant des styles hellénistiques ; c'est ce que prouve aussi l'emploi du grec comme une des langues officielles des inscriptions ; le grec était sans doute utilisé en tant que véhicule intellectuel, mais la rareté des inscriptions en cette langue, non moins que le récit de Cosmas, démontrent que la population n'écrivait pas le grec et le parlait encore moins. Il fallut, en effet, s'adresser pour copier les inscriptions à des étrangers de passage. Nous devons à cet heureux hasard les seuls renseignements certains de source grecque parvenus jusqu'à nous sur cette période de l'histoire abyssine.

---

(1) Th. Lefebvre : *loc. cit.*, III, p. 437, et album arch., pl. XI.

(2) Cte Russel : *Une Mission en Abyssinie et dans la Mer Rouge.* Paris, 1884.

L'examen des caractères grecs figurant sur les monnaies abyssines antiques récoltées et publiées démontre d'ailleurs, comme l'avait déjà fait Letronne, le degré de corruption de cette langue chez les peuples plus ou moins hellénisés. Cette conclusion est largement confirmée par l'examen des monnaies du Cabinet des médailles que nous publions à l'annexe IV (1).

(1) LETRONNE : *L'usage de la Langue grecque en Nubie et Abyssinie.* Mém. Acad. Inscr., 1831, t. IX, p. 128.

CHAPITRE VI

LE ROYAUME D'AKSUM ET LES PREMIÈRES CAMPAGNES EN ARABIE

Lorsque les Habasat se furent confondus avec les Géez ainsi qu'avec les tribus aborigènes abyssines pour former une population suffisamment homogène ; lorsque la race royale se vit reconnue par les grands feudataires et princes locaux, le royaume d'Aksum fut en mesure d'entreprendre une politique extérieure en conformité avec ses origines. Il en résulta aussitôt des expéditions contre l'Arabie.

La plus ancienne que les inscriptions sabéennes nous permettent de reconstituer remonte peut-être au début du Ier siècle avant Jésus-Christ. En effet, d'un fragment d'inscription en sabéen et de quelques mots grecs gravés à Abba Pantaléon, près d'Aksum, mis en concordance avec des inscriptions sabéennes de l'Yémen, Conti-Rossini (1) a pu conclure qu'une première expédition avait été conduite en Arabie au Ier siècle avant Jésus-Christ par les Habasat d'Abyssinie qui étaient restés ou devenus maîtres, on ne sait comment, de certains districts de l'angle sud-ouest arabique du Bab-el-Mandeb, notamment du Sahart et du Hawasen (soixante kilomètres environ au nord-est de Hodeidah). Ces opérations eurent une importante répercussion sur l'état politique de cette partie de l'Arabie dont nous devons, pour orienter un peu le lecteur, retracer les origines et établir

---

(1) Voir CONTI-ROSSINI : *Expédition*, p. 7 et 8. D'après lui, la courte inscription fragmentaire de Abba Pantaléon ainsi libellée : « .... Ils s'emparèrent du D. M. T. oriental...... et Dat Badan et Abi T................ » s'applique à des localités de l'Arabie et prouve une première campagne au delà du Bab-el-Mandeb, car cette inscription rappelle celle de Kharibat Saüd discutée par MORDTMANN : *Die Himyariche Insch. Von Keribat Seud. Zeitsch. d. D. Morgenl. Ges.*, 1898, p. 353. Voir aussi ce que dit de l'inscription d'Abba Pantaléon, D. A. E., IV, p. 1.

la distribution géographique. On suivra plus facilement ces explications en se reportant à la carte toute nouvelle que nous avons établie à cet effet (carte n° III) (1).

Selon les auteurs arabes, les premiers habitants du pays auraient été les Ad, populations légendaires. Leur héros éponyme Ad, aurait été le premier roi des Arabes dans cette partie montagneuse où se développèrent des royaumes prospères à cause de la clémence relative du climat, due à l'altitude, bien avant qu'il y eut des Rois, des Tobbas ou des Etats dans le nord de l'Arabie.

De cette période on ne sait rien de certain, mais on admet qu'au cours du premier millénaire avant notre ère, deux grands groupes de peuples se disputèrent la presqu'île ou tout au moins s'y succédèrent, depuis Maan au nord jusqu'à Aden au sud. Ce sont les Maîn ou Minéens et les Sabéens. Leur origine étant obscure, on a pensé d'abord qu'ils se partagèrent le territoire et vécurent côte à côte, naturellement en guerre perpétuelle. Depuis les voyages de Glaser en Arabie méridionale (1889), on admet au contraire que les Minéens, beaucoup plus anciens, eurent, vers l'an 1000, la haute main qu'ils gardèrent dans certaines régions jusque vers l'an 400 avant Jésus-Christ, époque où les Sabéens ne forment encore qu'un royaume très limité et local. Mais les Minéens s'affaiblirent et se retirèrent vers le nord (le Hedjaz de Médine). Ils s'y fixèrent et se fractionnèrent en sous-groupes, parmi lesquels les Lihyanites auxquels succédèrent les Tamoudéens. Les inscriptions de ces dernières peuplades se retrouvent à la limite de la domination nabatéenne, à El Heger (Higr, Higra), mais se rapportent pour la plupart au IIe siècle

---

(1) La géographie arabique ancienne sort à peine de ses limbes. Nous ne possédons de ce pays que deux descriptions antiques, celle de Strabon, fort sommaire, et celle de Pline fantaisiste, contenant des noms de villes qu'on n'a pu identifier. Une partie du texte de Pline figure en note à la p. 48. En matière cartographique, les noms donnés par le géographe Ptolémée ont fait l'objet d'un bel atlas de C. MÜLLER, cité plus haut, *Tabulae*, p. 17). On se reportera avec fruit à la carte 27. Ce document, assez complet pour l'Egypte et le Nil, ne s'étend pas à l'Arabie et ne tient pas compte des connaissances récentes concernant l'Abyssinie. Nous présentons donc une nouvelle carte au lecteur, sur laquelle nous avons porté outre les noms ptolémaïques utiles (quand ils paraissent correspondre à la réalité) les noms des peuples et des villes d'Arabie et d'Abyssinie tels qu'ils ressortent des inscriptions et des comparaisons. Ces noms se rapportent souvent à des époques éloignées les unes des autres. Marqués sur la carte III sans discrimination de dates, ils n'ont pour but que de permettre au lecteur de suivre nos explications. On verra plus loin pourquoi cette carte comprend aussi les pays du Nil et l'antique royaume de Méroé.

INSCRIPTIONS MÉROÏTIQUES DE MESSAWWARAT EN NAGA

(Extrait de SAYCE, *The meroïtic hieroglyphic inscriptions*, dans *Proceedings of Society of Biblical Archæology*. vol. XXXI, 1909, pl. XXVI, p. 194.

avant Jésus-Christ, à une époque antérieure à l'expansion du royaume de Pétra vers le sud (fin du Ier siècle avant Jésus-Christ). Les Minéens eux-mêmes n'ont pas laissé de monnaies et leurs inscriptions peu nombreuses remontent toujours à une haute antiquité. Leur souvenir subsista comme se rapportant à un peuple puissant, car Strabon, à l'époque de qui ils avaient disparu, les cite comme une des quatre nations de l'Arabie avec capitale à Carnana (1). Leurs dieux étaient principalement Ilmakah, Attar, Sams (le soleil), Wadd.

On admet souvent que le sud arabique vit l'installation des Mukarabs ou Moukarribes, ou rois des Sabéens à partir d'environ 400 ans avant Jésus-Christ. Mais l'événement est certainement antérieur, car Sargon († 705) les mentionne dans ses inscriptions vers la fin du VIIIe siècle, tout en semblant ignorer leurs prédécesseurs minéens. C'est seulement du Ve ou peut-être du VIe siècle que datent leurs plus anciennes monnaies. Remontant probablement à l'an 1000, ils appartiennent à l'histoire authentique entre 150 avant Jésus-Christ et 300 après Jésus-Christ sous le nom de Saba et Dhu-Raidan. Ils adorent Ashtar (Astar) que nous trouverons en Abyssinie (voir plus loin p. 124), et Haubaswa-Almâgou-hou, nom dont la première partie a probablement fourni le nom de Habasat (2). Toutefois on doit se représenter les tribus sabéennes un peu comme les tribus juives, séparées les unes des autres tout en ayant le sentiment de leurs origines communes.

Au moment où commence cette histoire, le sud du pays sabéen était fractionné en régions se considérant comme indépendantes : Mariaba (Salhin ou Salhen, Marib, la région à l'est de la ville de Sana actuelle) formait le centre du groupement proprement sabéen : il yavait à l'ouest une branche autonome, les Banu-Hamdan ou Hamdanites, peut-être fixés à Sana ; au sud les

---

(1) STRABON, XVI, 4. Carnana se placerait au sud de la Mecque (Macoraba), à mi-chemin entre cette ville et Nagrana, Nagran.

(2) Voir GLASER : *Skizze der Gesch. Arabiens bis Mohammed*, 1890, et R.P. LAGRANGE : *La Controverse Minéo-Sabéenne* dans *Revue Biblique*, 1902, p. 257..

On trouvera de nombreuses et magnifiques reproductions de monnaies de l'Arabie méridionale dans le beau *Catalogue of Greek coins of Arabia, Mesopotamia, Persia, etc.*, du British Museum, par C.-F. HILL (Arabia), 1922, Londres, p. XLIV à LXXXVI et pl. III à XI.

Homérites (Omérites) et les Himyarites (les deux noms finalement n'en font guère qu'un) dont le centre était le pays de Raydan avec Safar (Taphar) comme capitale. Par là aussi était le Kataba. Des mêmes régions, mais un peu plus au sud, étaient originaires les Géez ou Agazi et les Habasat, installés pour la plupart, mais non tous, en Abyssinie et ayant gardé un territoire, le Sahart, dans la région actuelle de Moka, sur le détroit ; plus au sud encore était la nation que Strabon appelle les Cattabani avec Tamna (Θοῦμα) comme capitale, ville non encore identifiée (1). Ce pays se confond à peu près avec celui qu'on désigne sous le nom de Kataba. Au nord du Sahart, également sur la mer Erythrée, étaient les Kinaïdokolpites. Ce peuple, cité par les auteurs grecs, n'est pas identifié avec sûreté (2). La grande région à l'est de tout ce groupe, bordant l'océan Indien, était celle des Hadramots, les Chatramotites de Pline, le Hadramaout actuel : leur capitale était Sabatha et leur port, d'une importance égale à celui d'Aden, était Kané, ville disparue, à mi-chemin entre Aden et le promontoire Syagrius (cap Fartak) d'où les navires s'élançaient pour traverser l'océan Indien vers les Indes en utilisant les vents réguliers des moussons.

Telle était, autant qu'on peut l'établir aujourd'hui, la distribution géographique de la moitié sud de la presqu'île arabique. Ajoutons que, sauf peut-être dans les districts montagneux bien arrosés du Yémen où des villes permanentes existaient, ces tribus n'étaient pas fixées mais toujours en mouvement, toujours en guerre et qu'en matière de territoires de pâture, de transhumance ou de nomadisme, le mot de frontière n'a pas de sens précis.

Vers la fin du Ier siècle avant Jésus-Christ, Saba, Raydan, Kataba et Hadramot étaient nettement séparés.

A un moment, les Banu Hamdan de Sana, jusque-là feudataires des rois de Saba, voulurent se substituer à leurs suzerains et devenir aussi les maîtres des Raydan (3). Ils s'étaient alliés au roi

---

(1) Halevy : *J. asiatique*, janv. 1872. Dans la description de Pline, les Cattabani sont devenus les Gébanites (région d'Océlis sur le détroit).

(2) Voir cependant plus loin, p. 58, note 3.

(3) Raydan est la forteresse royale d'où sont originaires les rois de Zafar, c'est la capitale des Himyarites, légèrement au sud-est de Saba.

Gadarat d'Abyssinie (probablement Za-Guedour des listes royales) qui leur envoya des troupes. Les Hamdanites connurent d'abord le succès, puis furent écrasés. La rivalité étant forte entre Saba et Aksum, les rois abyssins cherchèrent d'autres alliés et les trouvèrent chez les Himyarites et les Raydanites, habitant au sud et au sud-est de Saba. Himyar et Raydan c'est à peu près la même chose, de même que Saba, Salhin et Marib se confondent. Les Raydanites s'emparèrent de Saba et unifièrent le pouvoir sur les trois territoires. Dès qu'ils n'eurent plus besoin des Abyssins, ils se mirent à mépriser les Habasat qui avaient tiré pour eux les marrons du feu, car on les voit dans leurs inscriptions les traiter de Ahzab, « ces peuples du midi (1) ». Les Habazat conservèrent le Sahart mais nous ne savons rien de ce que put leur rapporter cette expédition. Son résultat matériel fut la concentration des territoires sud arabiques et la transformation de Saba en un royaume de Saba et Raydan avec transfert du pouvoir politique de Saba à Raydan. D'ailleurs, bien après cette époque, les mouvements incessants des tribus continuèrent en s'effectuant principalement du sud au nord (2).

---

(1) Il existe encore un Ahzab sur la côte abyssine, juste au Bab-el-Mandeb. Voir dans CONTI-ROSSINI : *Expédition*, les curieuses inscriptions dont il reproduit, à l'appui de ses déductions. p. 11 et 15, les textes tirés du Corpus Inscriptionum Semiticarum, n°s 350 et 314. On voit par son argumentation combien les événements sont incertains et encore plus l'époque à laquelle ils se seraient déroulés et qui paraît être le Ier siècle avant Jésus-Christ. Toutefois si Gadarat est bien le Zagdur des listes royales, la date devrait être reculée au début du IIe siècle ou plutôt à la fin du IIIe siècle avant Jésus-Christ. La seconde inscription est incontestablement une hymne de victoire et les Habasat y jouent un grand rôle. Voir aussi ENO LITTMANN dans D. A. E., IV, p. 1 et 2.

(2) Voir BLAU : *Die Wanderung der Sabaeischen Voelker im 2ten Jahrh.* dans *Zeitschr s. D, Morgenl. Ges.*, 1868, XXIII.

ΜΕΙΤΩΝΚΑΙΟΜΗΡΕΙΤΩ
ΑΡΕΩϹΑΝΤΙΔΙΚΗϹΑΝΤ
ΤΟΝΠΑΡΑΚΟ[illegible]ϹΑϹΑΠ.ΟΤΗϹ
ΕΙΛΙΟΙϹΚΑΙΕΞΕΠΕΡΘΗϹΑΤΑϹΥ
ΑΚΛΕΙΘΕΝΠΑΡΕΛΘΩΝΕΝΕ
ΓΕΝΝΑΤΑΙΕΤΕΡΟΝΔΕΚΑΡ
ϹΥΝΤΩΒΑϹΙΛΕΙΜΕΧΡΙΤΟ
ΠΑΓΙΑΕΙϹΤΑΕΝΤΗϹΕΙ
ΑΤΗΓΟΥϹΚΑΙΤΕΚΝΑ
ΗΛΘΟΝΑΥΤ
ϹΟΜΑΙϹΟΙΚΙ
ΕΠΙΦΟΡΟΙ
ΧΑΛΚΕΟΝ
ΩΝΚΑΙ

L'INSCRIPTION GRECQUE DE MEROE
LAISSÉE PAR UN ROI D'AKSUM

D'après la pl. XXIV des *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1909, p. 190

CHAPITRE VII

AELIUS GALLUS EN ARABIE

La guerre relatée ci-dessus eut pour mobile principal celui qui est habituel entre peuples voisins et de force inégale, un désir d'expansion, de conquête, de domination. Elle peut aussi avoir eu indirectement pour but la police de la mer, car à toutes époques la piraterie fut le grand obstacle du commerce maritime et l'on a vu le rôle joué précisément alors par l'escale d'Adulès.

Bientôt la mer Rouge et l'Arabie virent une autre expédition, plus connue, célèbre même, lancée contre les Arabes par l'Empereur Auguste, en 24 avant Jésus-Christ. Sous la conduite du fameux préfet d'Egypte Aelius Gallus, ses troupes traversant tout le Hedjaz actuel vinrent jusqu'à Mariaba, Marib, c'est-à-dire dans des lieux fort voisins de ceux qui furent le théâtre de la campagne abyssine, et peu d'années après la dite campagne. Cette expédition avait pour origine l'espoir des Romains de mettre la main sur le commerce des aromates et de trouver la route des Indes. La recherche de cette route avait amené déjà les navires des Pharaons sur ces côtes comme le prouvent les fameuses inscriptions du Deir el Bahari à Thèbes, où nous trouvons l'image même des vaisseaux chargés de ces explorations et des produits qu'ils rapportèrent (1). Elle y amena plus tard ceux des Ptolémées ; et la flotte des Romains les suivit. Ils y prirent un intérêt extraordinaire. Leur initiative et leur audace fut facilitée et favorisée par la découverte du phénomène des moussons, découverte que fit par hasard dans ces parages, Hippalus, un intendant romain chargé de prélever l'impôt sur les tributaires d'Arabie et qu'un vent favorable poussa d'une

---

(1) Maspero : *De quelques navigations des Egyptiens*, dans *Etudes de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, IV, 1900.

seule traite jusqu'à Taprobane (Ceylan) (1). Cette politique à longue portée paraît avoir été inspirée à l'Empereur Auguste par ce qu'il avait appris au cours de son séjour en Egypte du commerce de l'Inde et du rôle des ports grecs de la mer Rouge dans ce trafic.

Donc Auguste chargea Aelius Gallus d'explorer l'Arabie et même la Troglodytique, c'est-à-dire la côte de ce qu'il appelait l'Ethiopie, qui n'en paraissait pas éloignée à cause de l'étroitesse de la mer Rouge. Sa campagne nous est racontée en détail par Strabon, ami et contemporain du général romain. Ce curieux récit figure *in fine* (annexe I). Le célèbre géographe l'écrivit à un moment où la mémoire en était toute fraîche (2). Aelius Gallus subit de terribles revers. Il n'avait aucune idée du terrain nomadique sur lequel il devait opérer. Il commit la faute de prendre pour guide et consulter le Nabatéen Sylléos, grand vizir du roi Obodas III, directement intéressé à son échec, car son succès aurait ruiné le monopole commercial des gens de Pétra. Bien qu'il n'eut aucune chance de rencontrer l'ennemi sur mer, il s'embarrassa de vaisseaux de course allongés, difficiles à manœuvrer contre les vents du nord et qu'il dut faire construire au fond du golfe de Suez avec des pièces détachées venues à travers le désert. Des transports auraient mieux fait son affaire. Son point de débarquement fut Leuké Komé à la limite des territoires nabatéens

---

(1) Pline nous a conservé le récit de cette découverte et des premières relations entre l'Empire romain et Ceylan : *Hist. Nat.*, VI, XXIV, 4, trad. Littré, t. Ier, 1848. Voici ce texte :

« Jusqu'à présent nous avons parlé d'après les anciens, mais des renseignements plus exacts nous sont arrivés sous le règne de l'empereur Claude, et même des ambassadeurs sont venus de cette île à Rome. Voici comment cela s'est fait : Annius Plocanus avait affermé du trésor impérial le revenu de la mer Rouge ; un sien affranchi, doublant l'Arabie fut emporté par les aquilons au delà de la Carmanie ; il arriva le quinzième jour à Hippuros, un port de Taprobane (Ceylan) ; accueilli avec hospitalité par le roi du pays et ayant appris en six mois la langue des habitants, il put répondre à ce prince sur les Romains et l'Empereur. Ce prince, parmi les choses qui lui furent racontées, admira surtout la probité du Gouvernement romain parce qu'il remarqua dans l'argent pris avec le naufragé, que les deniers étaient égaux en poids, bien que les différentes figures qu'ils portaient montrassent qu'ils avaient été frappés par des souverains différents. Engagé par cela principalement à nouer une alliance, il envoya quatre ambassadeurs dont le chef était Rachias. On apprit d'eux que l'île renfermait cinq cents villes....................... »

(2) Strabon, XVI, parag. *VI*. Voir aussi Dion Cassius, LVIII, 15 et Pline, *loc. cit.*, VI, *XXXII*, 17.
Krueger : *Der Feldzug des Aelius Gallus*, 1862.
Sprenger : *The campaign of Aelius Gallus in Arabia* dans le *Journal of the Royal Asiatic Soc. New-Series*, VI, 1873.

où il dut hiverner à cause des maladies. Après un raid prolongé à travers d'affreux déserts, au cours duquel il détruisit quelques localités ou campements décorés pompeusement du nom de ville par Pline, il revint, trahi par Sylléos qui, dit Strabon, l'égara volontairement dans l'espoir d'acquérir à la Nabatène les territoires occupés par les Romains, une fois que leurs troupes auraient fondu par les épidémies et la soif. En effet, Aelius Gallus fut heureux de se rembarquer avec les survivants, à Négra, probablement une petite escale non loin de Leuké Komé, d'où il cingla avec les débris de sa flotte, presque anéantie sur les récifs corallifères, vers Myos Hormos sur la côte égyptienne. De là, il gagna le Nil à travers le désert oriental. Sylléos fut pris et décapité à Rome, mais l'expédition n'avait obtenu aucun résultat. Tel est du moins le récit de Strabon, d'ailleurs trop sommaire. En effet, ce n'est pas tout de suite après l'expédition malheureuse du général romain que périt Sylléos, mais quinze ans plus tard, à la suite d'intrigues d'une extraordinaire complication dont Joseph s'est fait l'écho (1). Sylléos voulait épouser la sœur d'Hérode le Grand, et jouissant auprès du roi des Juifs d'un grand crédit, avait fait prêter par ce dernier à son propre souverain Obodas, soixante talents, somme considérable pour l'époque. Mais ensuite Hérode, se brouillant avec Sylléos, lui refusa Hérodias, et le vizir ne pensa plus qu'à se venger. Tout puissant en Nabatène, il fit attaquer et ravager les territoires juifs par ses nomades, par des brigands. Hérode intenta devant les représentants romains, Saturninus et Volumnus, contre Obodas et Sylléos, un grand procès politique en restitution et réparation. Sylléos fut condamné, en appela et se rendit à Rome. Il réussit d'abord à se faire écouter. Mais entre temps, son maître étant mort, un certain prince Aeneas, fils d'Obodas, assuma la couronne de Nabatène sous le nom d'Arétas III, sans se faire introniser par les Romains comme cela était devenu l'usage. Sylléos paraît avoir visé la couronne de Nabatène. Il dénonça le nouveau roi et se livra aux pires intrigues en cour de Rome. Auguste fit menacer Arétas qui ne s'en tira que par de riches cadeaux. En même temps, Hérode acharné contre ses voisins de Transjordanie, sut faire reprendre

(1) *Hist. des Juifs*, XVI (IX), 1, 4, 9 ; (X), 8 et 9.

le fameux procès. Nicolas de Damas, chargé de sa défense, réussit à perdre définitivement Sylléos, dont il dévoila les intrigues et « les infamies ». C'était en l'an 8 av. Jésus-Christ. On exhuma alors la vieille histoire de l'expédition d'Aelius Gallus. Sylléos fut condamné pour trahison envers le peuple romain et pour attentat contre les territoires du roi des Juifs. C'est alors seulement qu'Auguste, s'étant emparé de sa personne, le fit mettre à mort (1).

Dans la mesure où la condamnation du premier ministre du royaume de Pétra est basée sur ses perfidies contre l'armée d'Aelius Gallus, son procès mérite d'être révisé.

L'empire nabatéen ne dépassait pas El Heger, et c'est à peu près la limite septentrionale des incursions d'Aelius Gallus, lesquelles se déroulèrent vers le sud. Sur le Hedjaz et l'Arabie Heureuse, les Nabatéens pouvaient avoir des renseignements plus exacts que les Romains, mais ils n'y exerçaient aucun pouvoir et n'y pénétrèrent jamais qu'individuellement ; en tout cas, leurs traces n'y sont pas perceptibles. La réalité la plus probable est qu'avec ou sans les Nabatéens, une expédition du genre de celle d'Aelius Gallus ne pouvait pas réussir à cause de la nature géographique et du climat de ces contrées. On peut admettre que Sylléos s'y associa par force et par crainte, mais qu'il ne l'encouragea pas. Rome estima plus pratique, même tardivement, de trouver en lui un responsable plutôt que de s'en prendre au général malheureux. Nous ne savons rien de cette expédition en dehors des sources indiquées et notamment si elle ne fut pas ordonnée avec légèreté par l'empereur lui-même.

A quel point les anciens se trompaient sur la richesse de l'Arabie et les chances d'y faire fortune, c'est ce que prouve le médiocre récit de Pline commentant la campagne d'Aelius Gallus (2).

---

(1) Voir le résumé historique de De Saulcy : *Numismatique des rois Nabatéens de Petra, Annuaire de la Soc. fr. de Numismatique et d'Archéologie*, 1873, t. IV, et 1874, t. V.

(2) Voici ce que dit à ce sujet Pline, *loc. cit.*

« Jusqu'à ce jour les armes romaines n'ont été portées dans l'Arabie que par Aelius Gallus, de l'ordre équestre, car Caesar, fils d'Auguste (Britannicus) ne fit que voir de loin l'Arabie. Gallus détruisit des villes qui n'avaient pas été nommées par les auteurs anciens, Negra, Amnestrum, Nesca, Magusa, Tammacum, Labécia et Mariaba (des Calingiens) ; il détruisit aussi Caripéta ce fut la limite extrême de son expédition. Il rapporta les renseignements suivants : que les nomades se nourrissent de lait et de la chair des bêtes sauvages; que les autres expriment, comme les Indiens, un vin de

Aksum : La stèle dite d'Ezana,

telle que l'a dessinée SALT en 1809.

On trouvera à l'annexe III sa description fantaisiste de l'Arabie.

Les Anciens ne se trompaient pas moins sur les mœurs de ses habitants comme le manifeste la singulière description de Strabon citée en note (1).

Le préfet d'Egypte atteignit les confins des Sabéens, car

---

palmier et une huile de sésame ; que les Homérites sont les plus nombreux ; que les Minéens ont des champs fertiles en palmiers et en arbrisseaux, et que leur richesse consiste en troupeaux ; que les Cerbanes, les Agréens et surtout les Chatramotites l'emportent à la guerre ; que les Carréens ont les champs les plus étendus et les plus fertiles ; que le territoire des Sabéens est le plus riche en forêts remplies d'arbres odoriférants (ditissimos silvarum fertilitate odorifera, c'est-à-dire plutôt les plus riches en buissons à encens), en mines d'or, en cours d'eau pour l'irrigation des champs, en miel et en cire. Nous parlerons des parfums dans le livre qui est consacré à ce sujet. Les Arabes portent la mître et les cheveux longs ; ils se rasent la barbe excepté à la lèvre supérieure ; d'autres ne se la coupent pas du tout. Chose singulière, parmi les peuples innombrables de cette contrée, une moitié vit dans le commerce et l'autre dans le brigandage En somme ce sont les nations les plus riches du monde, car les trésors des Romains et des Parthes affluent. Les Arabes vendent les productions de leurs mer et de leurs forêts et n'achètent rien. »

(1) Extrait de STRABON, XVI, § *VII*. Edition de l'Imprimerie Nationale. Paris, 1819, p. 299.

« On divise le pays des aromates en quatre parties, comme nous l'avons dit : on prétend que, de ces aromates, l'encens et la myrrhe sont produits par des arbres, et que la casse croît dans les marais ; selon d'autres, la plus grande partie de la casse vient de l'Inde, et le meilleur encens est celui de Perse.

« D'après une division différente, toute l'Arabie Heureuse est partagée en cinq royaumes, dont un se compose des guerriers, qui combattent pour tous ; un autre, des laboureurs, qui fournissent des vivres à la totalité du pays ; le troisième, des artisans ; le quatrième produit la myrrhe ; le cinquième, l'encens ; ces deux derniers produisent encore la casse, le cinnamome et le nard. Les professions ne changent point dans les familles ; mais chacun garde celle qu'il a reçue de ses pères. Le vin qu'ils boivent, se tire en majeure partie du palmier.

«Les frères passent avant les enfants : les membres de la famille royale règnent par droit de primogéniture ; il en est de même pour toutes les autres fonctions publiques. Les propriétés sont communes entre tous les membres de la famille : le plus âgé en est le maître. Une seule femme sert pour tous. Le premier qui entre chez elle, jouit de ses faveurs, après avoir placé son bâton devant la porte ; car ils sont tous dans l'usage de porter des bâtons : mais le plus âgé seul passe la nuit avec elle. De cette manière ils se regardent tous comme pères des enfants qui lui naissent. Ils ont aussi commerce avec leurs mères. On punit de mort quiconque se rend coupable d'adultère, c'est-à-dire a commerce avec une femme d'une autre famille.

« La fille d'un des rois de ce pays, d'une beauté surprenante, avait quinze frères, qui tous, pleins d'amour pour elle, allaient continuellement et sans relâche la visiter l'un après l'autre. On raconte que, fatiguée de leur assiduité, elle imagina pour s'en débarrasser le stratagème suivant : elle fit faire des bâtons semblables aux leurs; et lorsqu'un de ses frères sortait d'auprès d'elle, elle ne manquait jamais de placer devant la porte un bâton semblable à celui qu'il portait, et peu après, un autre, ayant soin que ce bâton fût différent du bâton de celui de ses frères qui devait venir la visiter. Enfin, un jour qu'ils étaient tous rassemblés dans la place publique, un d'entre eux s'approcha de la porte ; voyant le bâton qui s'y trouvait placé, il en tira l'indice que quelqu'un était auprès de sa sœur ; et comme il avait laissé tous ses frères dans la place publique, il soupçonna un adultère : il courut vers son père, l'amena avec lui ; mais il fut convaincu d'avoir faussement accusé sa sœur. »

d'après Strabon il pénétra chez les Ararènes dont le roi était Sabos (tant les noms propres se sont maintenus à travers les âges !)

Il est clair que les difficultés d'Aelius Gallus ne lui vinrent pas de ses adversaires désunis, faibles et même un peu lâches s'il faut l'en croire, mais du climat et de l'ignorance des pistes. Le point le plus méridional qu'il ait pu atteindre en Arabie est Mariaba, c'est-à-dire Marib (1) (dans la mesure où l'on peut identifier les noms incertains de cette géographie, différents dans Strabon et dans Pline).

A Mariaba régnait, d'après Strabon, un prince nommé Ilisar, et ce nom a permis à Conti-Rossini de dépister un de ces jeux de mot passés dans l'histoire grâce à la maladresse des copistes et pris ensuite pour la vérité historique. En effet le *Périple de la mer Erythrée*, déjà cité, qu'on datait jusqu'ici approximativement entre 80 et 89 après Jésus-Christ, nous rapporte que « peu de temps auparavant, César (c'est-à-dire l'empereur romain), détruisit Arabia Eudaemon » (Aden), sans indiquer aucune cause à cette opération qui se conçoit mal, car nous n'avons aucune trace que les Romains aient entretenu ou même expédié une flotte de guerre dans le sud de la mer Rouge. Mommsen, faute d'autre source, a cru à cette expédition et lui a trouvé des raisons commerciales (2). Le *Périple* nous apprend aussi que le roi du pays de l'encens (la côte en face de Socotora, île Dioscoride) s'appelait Eleadzos, que sa capitale était à Sabbatha (il s'agirait donc d'une population sabéenne, en plein centre de l'Hadramout) et que son port principal était à Kané (à deux cents kilomètres à l'est d'Aden sur la côte de l'Hadramout, Chatramotitae de Pline).

En réalité il y a eu confusion entre Arabia (Aden) et les

---

(1) C'est certainement très postérieurement au passage d'Aelius Gallus, et peut-être même cent cinquante ans plus tard, que se produisit la fameuse rupture de la digue de Marib, qui a marqué son souvenir dans l'âme des Arabes. Les populations des montagnes avaient coutume de faire dans les vallées resserrées de hauts barrages pour servir de citerne et retenir les eaux des orages rares mais foudroyants de ce climat. On peut en voir un exemple très antique et remarquablement conservé dans les célèbres citernes d'Aden, dont les murs à degrés rappellent ceux du temple d'Adulis et de beaucoup de monuments abyssins.

(2) Voir Mommsen : *Histoire*, V, 611 et surtout Conti-Rossini : *Expéditions*, p. 17 en note. Voir aussi Halevy : *loc. cit.*, p. 518 et Prideaux : *Transactions of biblical archaeology.*, t. II, 1873, p. 12.

Arrhabites, population de la côte érythrée vers Djeddah, puis entre Caesar et Ilisar (simple faute de copie). Or Ilisar peut être identifié avec Ili-Sara-Yahdib, roi de Saba (1) et Eleadzos avec Ili-Azz, roi du Hadramout qui, (on en a la preuve), régnait encore en 29 après Jésus-Christ. Il serait donc assez facile d'admettre que nous assistons, non pas à une campagne romaine contre Aden, mais à la guerre pour la conquête du royaume de Saba entre Ilisar et les gens de l'Hadramout, et que ces derniers furent vaincus (2). Ces vastes régions, d'ailleurs, ne connaissaient pas l'unité. Chaque petit centre avait son roitelet, son τύραννος, élu par les princes-électeurs, les Qaïls, qui choisissaient leur chef ou Tobba (3). Le *Périple* nous en a conservé la trace. Il nous parle du tyran anonyme des Maphorites (pays de Mafir), peuplade mentionnée par le géographe Ptolémée, comme ayant succédé aux Gébanites de Pline. De même, le *Périple* nous cite un autre de ces tobbas Χόλαιβος, Cholaebus, c'est-à-dire le Khaleb sémitique qu'on trouve au Sinaï sous la forme Χαλβᾶς. Il régnait à Sané (Taiz) chez les Maphorites. A Safar règne au Ier siècle après Jésus-Christ Charibaël, dont nous avons deux monnaies sous le nom de Karibaël Ichnàm. Tous ces roitelets étaient, dans une certaine mesure, maîtres aussi de la côte en face, bien moins organisée encore, celle des Somali, et cela fort loin vers le sud jusqu'à Rhapta (Zanzibar) (4).

Les Romains n'étaient pas un peuple marchand : leurs méthodes, bonnes pour conquérir, dans l'ordre économique pouvaient détruire mais non construire. Ils ne purent donc pas mettre la main sur le commerce de l'Inde : leurs tentatives en Arabie restèrent vaines, même l'annexion de la Nabatène en 106 après Jésus-Christ ne produisit aucun effet, car le commerce un peu plus tard se détourna vers le golfe persique et cela aboutit à favoriser la route de Palmyre au détriment de celle de Pétra.

---

(1) Son frère Yazil Bayyin régnait sur les Raydan.

(2) Voir plus loin, p. 61. PLINE, dont les écrits sont contemporains, cite (voir plus loin, annexe II) la tribu des Ilisanites. Une simple confusion de copiste entre l'n et l'r permettrait de l'assimiler à celle que gouvernait Ilisar.

(3) MAÇOUDI : *Prairies d'or*, trad. Barbier de Meynard, t. III, p. 157.

(4) DROUIN : *loc. cit.*, p. 156 et suiv.

Les produits exotiques passant normalement soit par Kané ou Aden et la route des caravanes à travers l'Arabie, soit dans une plus faible mesure par la voie de mer à travers le Bab-el-Mandeb et les escales grecques, Adulès ou Océlis, pour se faire décharger soit à Leuké Komé (Arabie), soit à Myos-Hormos (Egypte), atteignaient, une fois arrivés dans le monde romain, une valeur excessive, provenant des charges pécuniaires qu'ils supportaient en route (1). Ceci était tout aussi vrai pour les produits de l'Abyssinie embarqués à Adulès ou pour ceux de la côte des aromates (Somalis) embarqués à Berbera, Mosylon, Malao, Aualis et Diré. Il est donc certain que l'attention du monde romain si mal instruit qu'il fût sur l'Arabie et la côte des Troglodytes, était appelée sur ces parages presque légendaires. Par les escales grecques, les Romains pouvaient avoir quelques contacts avec des fonctionnaires ou gouverneurs abyssins et l'on ne peut pas exclure tout à fait l'hypothèse (quoique Strabon n'en parle pas) que les Romains aient eu connaissance des campagnes menées en Arabie par les rois d'Abyssinie, et que les Abyssins aient entendu parler de la campagne d'Aelius Gallus et des efforts romains pour la conquête de la route des Indes. Mais le fait que, plusieurs siècles plus tard, Byzantins et Abyssins firent véritablement alliance pour opérer en Arabie (2), ne suffit pas à démontrer qu'à l'aube de l'ère chrétienne Romains et Abyssins se soient prêté un véritable concours contre les Arabes.

Le raid d'Aelius Gallus dans ces parages désertiques, infiniment trop rapide pour exercer sur le pays une action politique de soumission ou de civilisation, ne fut pas cependant sans laisser

---

(1) Qu'on en juge par l'extrait suivant de PLINE (XII, *XXXII*, 5) :
« L'encens ne peut être exporté que par le pays des Gébanites (Arabie). Aussi paie-t-il un droit à leur roi. Thomma leur capitale (probablement Tamna au Kataba), est éloignée de Gaza ville de Judée, située sur notre mer Méditerranée, de 4.436.000 pas (cela ferait 6.600 kilomètres chiffre cinq fois supérieur à la réalité), trajet divisé en 65 stations de chameaux. Il y a encore des pourcentages fixes à donner aux prêtres et aux scribes des rois ; en outre, les gardiens, les soldats, les portiers, les employés prélèvent chacun leur part. Partout où l'on passe il faut payer: ici pour l'eau, là pour le fourrage, pour les stations, pour les divers péages, de sorte que la dépense pour chaque chameau jusqu'à la côte de notre mer monte à 688 deniers (564 francs or), là il faut encore payer aux fermiers de l'empire romain. Aussi la livre du meilleur encens monte-t-elle à 6 deniers (4 fr. 92), la seconde qualité à 5 deniers (4 fr. 10), la troisième, à 3 deniers (2 fr. 46). Chez nous on la falsifie avec des larmes de résine blanche qui ressemblent beaucoup à l'encens. »

(2) Voir plus loin, p. 58, note 3.

L'inscription chrétienne d'Ezana (N° 11),

d'après la photographie de la *Deutsche Aksum Expedition*

A droite, photographie directe du texte en vieil-abyssin.
A gauche, le même texte avec caractères dessinés en surcharge
pour faciliter la lecture.

uelques traces témoignant du respect inconscient des Arabes our une puissance si redoutable. On trouve en effet, à partir de ette époque, que la numismatique si riche de l'Arabie méridioiale, très complètement inspirée de modèles grecs et surtout ttiques, prend une grande ressemblance avec celle de Rome, au oint qu'on a voulu reconnaître Auguste sur certaines monnaies lites himyarites.

CHAPITRE VIII

APHILAS ET L'INSCRIPTION D'ADULÈS :

Campagnes en Afrique et en Arabie

Il est temps de revenir à l'histoire du royaume d'Aksum.

Les auteurs ne font aucune mention de ce pays aux IIe et IIIe siècles, sauf que le géographe Ptolémée cite Adulès et Aksum au début du IIe siècle, et connaît aussi Koloe, une ville importante située entre les deux premières, à trois journées de la mer et cinq d'Aksum (au pied de la montagne où se trouve aujourd'hui Cohaito). Mais Ptolémée ne nous donne pas de renseignements sur l'histoire de l'Abyssinie, laquelle n'est, à cette période, illustrée — bien faiblement — que par quelques trouvailles numismatiques. Les monnaies nous ont livré des noms de rois et des indications sur la religion du pays. Les noms sont ceux d'Aphilas, Wazeba, Endybis, Sembruth ou Sembrouthes, Ousanas, Ella Amida, Ezana et peut-être Al Almiryis.

Ezana (Aizana, Aizanas) a pu être identifié (et encore n'y a-t-il aucune certitude) avec El Abreha des listes données ci-dessus et qui vécut au début du IVe siècle ; les autres noms ne correspondent pas à ceux que nous ont transmis Ludolf, Bruce, Salt, Rüppel et les chroniqueurs indigènes. Mais on explique ces divergences, nous l'avons dit, par la supposition que les rois portaient un grand nombre de surnoms ; s'il en est ainsi, on comprend, faute de texte précis, l'hésitation des savants.

L'obscurité règne donc sur l'ordre dans lequel se succèdent les souverains ainsi que sur leurs noms. Il n'en est pas de même de certains de leurs actes et de quelques-unes de leurs campagnes. Elles nous sont révélées par des inscriptions remarquables, bien déchiffrées et dont seule la date est incertaine.

C'est ainsi que Sembruth nous est connu par une courte

inscription grecque trouvée par Sündstrôm en 1906 à Daqqi Mahari, au nord d'Asmara, dans la colonie d'Erythrée. Elle dit :

« Le roi des rois d'Aksum, le grand Sembrouthes est venu jusqu'ici et a érigé (ce monument). En l'an 24 de Sembrouthes le Grand Roi. »

Ce souverain est considéré comme païen et antérieur à Ezana car il ne porte pas dans son protocole les noms de royaumes que nous verrons prendre par Ezana (plus loin, p. 64). Il y a des chances pour qu'il ait précédé Aphilas. La région d'où provient l'inscription est à cinq ou six journées d'Aksum, par conséquent la campagne qu'y fit Sembrouth est relativement lointaine. On a pensé d'autre part à assimiler ce roi à El Semera des listes royales auquel cas il pourrait être aussi El Amieda, le père d'Ezana et devrait figurer après Aphilas.

Faute d'autres renseignements sur Sembrouth nous le laissons à cette place, à la fin du IIe ou au cours du IIIe siècle.

1.

Le souverain dont les actes vont nous occuper maintenant est Aphilas, à qui l'on peut être tenté d'attribuer la paternité de la grande inscription grecque d'Adulès que nous a transmise Cosmas.

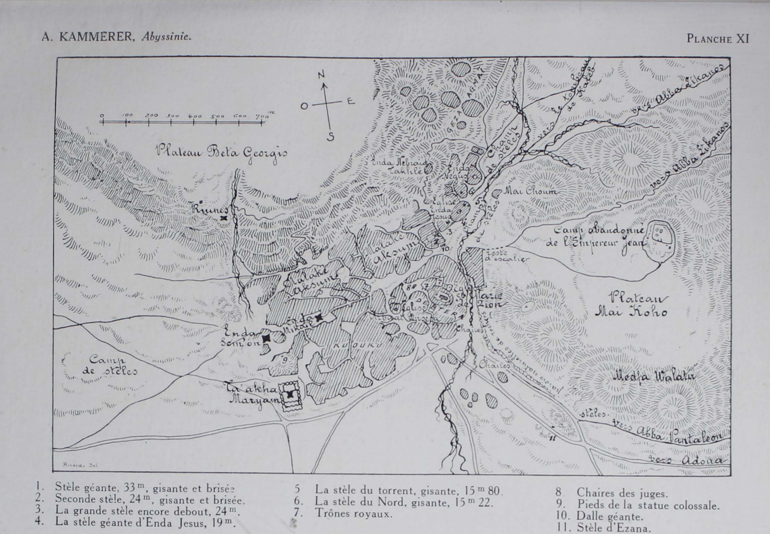
C'est le moment d'examiner de près la seconde partie de ce document, la plus ancienne inscription en grec visant l'Abyssinie, si toutefois celle que nous venons de citer de Sembrouthes n'est pas un peu antérieure. La transcription de Cosmas porte un grand cachet de sincérité et elle est corroborée par d'autres inscriptions grecques d'un style très voisin trouvées l'une à Aksum au début du XIXe, l'autre à Méroé au début du XXe siècle.

Voici la traduction de ce document dont l'original est détruit sans doute depuis plus de mille ans (1).

« ...Après que j'eusse ordonné aux peuples voisins de mon

---

(1) On en trouvera le texte grec d'abord au *Corpus Insc. Graecarum*, III, n° 5.127, p. 508, ensuite dans DITTENBERGER : *loc. cit.*, p. 285-96. La traduction allemande avec une critique puissante et serrée est donnée par ENO LITTMAN dans D. A. E., *I*, p. 42. La traduction anglaise est dans MAC CRINDLE : *loc. cit.*, La traduction française ci-dessous est colligée sur le texte grec et sur les traductions allemande et anglaise. On en trouvera une autre dans CONTI-ROSSINI, *Expéditions*, p. 18



1. Stèle géante, 33 m, gisante et brisée
2. Seconde stèle, 24 m, gisante et brisée.
3. La grande stèle encore debout, 24 m.
4. La stèle géante d'Enda Jesus, 19 m.
5. La stèle du torrent, gisante, 15 m 80.
6. La stèle du Nord, gisante, 15 m 22.
7. Trônes royaux.
8. Chaires des juges.
9. Pieds de la statue colossale.
10. Dalle géante.
11. Stèle d'Ezana.

PLAN SOMMAIRE D'AKSUM

d'après le plan détaillé de l'expédition allemande : *Deutsche Aksum Expedition*, II, pl. XXVII.

empire de maintenir la paix, j'entrai vaillamment en guerre et je soumis les peuples suivants : je combattis les Géez ou Agazi (Γάζη) (1) ensuite les Agamé ('Αγάμε) (2) et les Siguènes (Σιγύην) et, après avoir vaincu, je me réservai à moi-même la moitié de ces pays et de leurs habitants. Les Aua (Αὐὰ) (3), et les Singabènes (4) (Σιγγαβηνὲ), les Angabènes (Αγγαβὲ) et les Tiama (Τιαμὰ) ainsi que les Athagiens ('Αθαγαούς) et les Kalaa (Καλαὰ), je les vainquis (5). Je soumis aussi, après avoir franchi le fleuve, les Sémènes (Σεμῆνε), un peuple habitant de l'autre côté du Nil des montagnes incultes et pleines de neige où règnent partout les tourmentes glacées et les frimas, où l'on a de la neige jusqu'aux genoux (6). Ensuite vint le tour des Lasiniens (Λασινὲ), des Zaa (Ζαὰ) et des Gabala (Γαβαλὰ) (7) qui habitent des montagnes très abruptes où naissent des sources chaudes sillonnant le pays ; il en fut de même pour les Atalmons ('Αταλμῶ) et les Bégas (Βεγὰ) (8) et tous les peuples qui dressent leurs tentes chez eux. Après avoir aussi vaincu les Tangaites (Ταγγαϊτῶν) (9) qui habitent jusqu'aux frontières de l'Egypte, je fis construire une

---

(1) Qui ont donné leur nom à la langue d'Aksum, capitale du pays des Habasat d'Afrique.

(2) Ce pays s'appelle encore Agamé avec la ville de Addi-Gérat à soixante kilomètres à l'est d'Aksum. C'est un pays fertile de haute montagne.

(3) Probablement entre Agamé et Adoua : il s'y trouve encore aujourd'hui un pays de Soguet. Nonnosus, l'envoyé de Justinien qui se rendit à la Cour d'Aksum quelques années à peine après le voyage de Cosmas (531), dit que Aua est à mi-route entre Adulès et Axum. Peut-être Adoua (Tigré) n'est-elle autre qu'Aua.

(4) Peut-être les Siggarènes, actuellement les Zangarènes.

(5) Tous ces peuples ne peuvent être qu'au sud-est, sur la côte entre Adulès et le pays des Somalis. Athagaous = Addago. Kalaa = Kalaoué : peut-être aussi les Kalaa sont-ils les habitants de Koloe du *Periple* (ville à trois jours d'Adulès et à cinq d'Aksum). Quant aux Tiama, rappelons que toute la côte arabique de la mer Rouge porte aujourd'hui encore, au sud de Djedda, ce nom. C'est au moins une indication sur l'origine de cette tribu.

(6) C'est sûrement une erreur : il s'agit du pays montagneux avant le Nil. Les Semènes peuvent être identifiés avec Samèn, au sud d'Aksum : un pays très montagneux dont les sommets ont la hauteur du Mont-Blanc ; ce n'est pas du Nil qu'il est question ici mais de son grand affluent l'Atbara (Astaboras des Anciens, dont le haut cours porte le nom de Taccazzé).

(7) D'autres inscriptions prouvent que les rois d'Aksum ont parcouru le pays de Galeb.

(8) Les Begas sont les Bodjas dont parlent les Arabes du Moyen-Age : ils vivent entre l'Egypte, la Nubie, l'Abyssinie et la mer Rouge. Leur rameau septentrional est constitué par les Bicharrins d'aujourd'hui.

(9) Les Tangaites étaient une des plus puissantes tribus des Bodjas. Tangga = Takka auprès du fleuve Taccazzé.

route allant des pays de mon empire jusqu'à l'Egypte. Ensuite je combattis les Anninés (Ἀννίνὲ) et les Métinés (Μετινέ) qui résident sur des montagnes élevées, ainsi que le peuple des Sesea (Σεσεά) (1). Ils s'étaient réfugiés sur un pic inaccessible, mais je les assiégeai de tous côtés et les capturai et je choisis parmi eux des hommes jeunes et des femmes, des garçons et des filles vierges; je gardai aussi tous leurs biens. Je soumis aussi les peuplades des Rhauzi (Ῥαύσων) établies chez les barbares qui vivent du commerce des aromates, dans d'immenses plaines sans eau. Puis vint le tour des Saulates (Σωλατὲ) (2) que je soumis aussi en leur imposant pour tâche d'assurer la surveillance du détroit maritime.

« Après que j'eus vaincu et soumis, dans des combats auxquels je pris part personnellement, tous ces peuples si bien protégés par leurs montagnes impénétrables, je me bornai à leur imposer le tribut et leur rendis volontairement leurs territoires. Mais la plupart des peuples se soumirent de leur plein gré et me payèrent tribut. J'envoyai contre les peuples habitant de l'autre côté de la mer Rouge, c'est-à-dire les Arrhabites (Ἀρραβίτας) et les Kinaidokolpites (Κιναιδοκολπίτας), une expédition de terre et de mer (3) et après avoir subjugué leurs rois, j'ordonnai à ces derniers de me payer tribut et je les chargeai de garantir la sécurité des communications à la fois sur terre et sur mer. Depuis Leuké-Komé (4) jusqu'au pays des Sabéens, je conduisis la guerre. Des rois, mes prédécesseurs, je suis le premier et l'unique à avoir soumis tous ces peuples par la grâce que m'a accordée mon Dieu puissant, Arès, qui

---

(1) Ces trois derniers peuples sont au nord-est d'Aksum, ils comprennent le Choa actuel.

(2) Ces deux derniers peuples établis sur la côte des Aromates ne sont plus identifiables avec certitude. Faut-il voir dans les Sesea le rameau Somali des Issa. Les Rhauzi peuvent être les Rhapsii de PTOLÉMÉE (IV, *VIII*) ou les Arousi, une tribu somali du sud de l'Abyssinie.

(3) Si Abyssins et Romains collaborèrent à cette époque, ce ne peut-être que pour cette campagne. Les Arrhabites sont probablement une tribu septentrionale des Homérites, c'est-à-dire des Arabes du nord. Les Kinaidokolpites sont, d'après Cosmas, les Adeniens (d'Aden), Arabes du sud, mais il se trompe. Il y a une tribu arabe des Kinana ou Kinda dont le radical pourrait être l'origine du mot Kinaidokolpites. PTOLÉMÉE seul, au IIe siècle, a parlé de cette tribu, ignorée de PLINE et du *Périple*. Leur localisation la plus probable est Hodeidah, Loheïa ; voir plus loin, p. 61.

(4) Leucé-Komé était un port sinon nabatéen, du moins sous la dépendance des Nabatéens, qu'on identifie avec El Haura, Haouara, la Blanche. Cf. ci-dessus p. 46.

m'a aussi engendré. C'est par lui que j'ai soumis à ma puissance tous les peuples voisins de mon Empire, à l'est jusqu'au pays des Aromates, à l'ouest jusqu'aux pays d'Ethiopie et des Sasou (Σάσου) (1) ; les uns je les combattis moi-même, contre les autres j'envoyai mes armées.

«Lorsque j'eus rétabli la paix dans le monde qui m'est soumis, je vins à Adulès sacrifier pour le salut de ceux qui naviguent sur la mer, à Zeus, à Arès et à Poseidôn (2). C'est après avoir uni et rassemblé mes armées que j'établis ici ce trône et que je le consacrai en dédicace à Arès, dans la 27ᵉ année de mon règne. »

Rien n'a permis jusqu'ici d'identifier avec certitude le souverain qui fit graver cette inscription et dont le nom manque. Longtemps, on l'a confondu avec le Zôskalès cité par le *Périple* comme régnant sur la côte de Barbarie (Berbera) : un roi « avare et trop ardent à l'accroissement de ses richesses, au demeurant honnête et au courant des lettres grecques ». En se reportant aux listes royales données ci-dessus, on verra que ce Zôskalès se confond avec Za-Hakalé dont le règne est compris d'après C. Müller entre les années 77 et 89 de notre ère (3). L'allemand Reimer, membre de l'expédition archéologique allemande des fouilles d'Aksum (1906), estime que l'auteur de l'inscription serait plutôt un prédécesseur de ce Zôskalès (4).

Conti-Rossini, cependant, est tenté de reculer l'inscription jusqu'au IIᵉ siècle et même jusqu'à la fin du IIIᵉ siècle de notre ère. De la comparaison des monnaies, tant d'Aksum que de l'Arabie méridionale, il infère que c'est seulement à partir de la fin du IIIᵉ siècle que les rois d'Aksum imitèrent la numismatique sud-arabique dans laquelle les monnaies portent deux effigies royales, l'une légèrement plus grande à l'avers, l'autre plus petite au revers. Le roi le plus ancien dont les monnaies

---

(1) Probablement un peuple très loin à l'ouest, au nord-ouest ou au sud-ouest de l'Abyssinie. Sasou se confond peut être avec Kasou dans l'Ethiopie antique, vers Khartoum ou plutôt sur l'Atbara. Voir plus loin les campagnes contre les Sasou, inscr. nº 11, pp. 92-96.

(2) Zeus, dieu du ciel, Poseidôn, dieu de la mer. Arès, sous son nom indigène Mahrem, est le dieu personnel de la dynastie d'Aksum.

(3) Cette chronologie a servi indirectement à fixer la date approximative du *Périple*, rédigé probablement entre 80 et 89, peu après la mort de PLINE. Voir C. MÜLLER : *Geographi* & ª, prol., p. XCVII.

(4) Voir D. A. E., I, p. 43 et 45;

répondent à ce type est Aphilas (1), peut-être El Asfeh de la liste de Salt, porté par C. Müller comme ayant régné de 277 à 290 après Jésus-Christ. Cette date se concilie très bien avec les données du problème et notamment avec la campagne en Arabie que décrit l'inscription d'Adulès.

2.

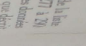
Revenons maintenant au détail de ces campagnes que nous mettrons, pour plus de commodité et malgré les doutes que cette attribution soulève, à la gloire d'Aphilas, dont, d'ailleurs nous ne savons absolument rien en dehors des indications laconiques figurant sur les monnaies qu'il a frappées.

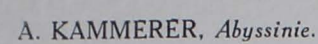
On a vu par nos annotations de la grande inscription de Cosmas, que la plupart des noms de pays ou de tribus y figurant peuvent encore être identifiés aujourd'hui.

Un pointage attentif de ces noms et de leurs équivalents probables modernes permet de reconstituer à peu près le cours des campagnes décrites. Le puissant roi d'Aksum s'élance d'abord vers l'est et le sud, et soumet les populations habitant dans la direction de la mer Rouge. Il marche ensuite vers le nord jusqu'aux pays limitrophes de l'Egypte, passant le Taccazé, un fleuve terriblement encaissé, soumettant les nomades Bodjas, indisciplinés encore aujourd'hui et redoutables à travers tout le moyen-âge aux voyageurs musulmans et aux pèlerins des lieux saints venus d'Egypte sur les côtes de la mer Rouge pour la traverser à la hauteur de Djeddah. Les Bodjas ne sont autres que les sauvages Blemmyes qui désolèrent les frontières méridionales d'Egypte pendant dix siècles. Le roi d'Aksum fait ensuite une nouvelle campagne vers le sud-est, plus lointaine que la première, et soumet les tribus du pays actuel du Somali. Il

---

(1) Ses monnaies portent la mention : « ΑΦΙΛΑΣ ΒΑCΙΛΕΥC ΑΞΩΜΙΤΩΝ ΒΙCΙ ΔΙΜΗΛΗ : « Aphilas, roi des Aksômites, Bisi Dimèlè » (c'est-à-dire probablement « chef de la tribu » ou « de la troupe » Dimèlè). Le mot Basileus est coupé par un croissant de lune avec le disque qui est la marque des inscriptions et des monnaies abyssines païennes. Pour ces monnaies à *double effigie*, voir HILL : *Catalogue*, *loc. cit.*, pl. VII, nos 25, 26. Voir aussi : CONTI-ROSSINI : *Expéditions*, p. 25 et suiv. Voir enfin, ci-dessous, p. 135 et surtout les monnaies et reproductions que nous publions nous-même à l'annexe IV, notamment le no 1.





LE PALAIS DE TAAKHA MARYAM

Reconstitution proposée par D. KRENCKER, d'après *D. A. E.*, II, texte p. 113

raconte enfin son expédition au delà de la mer, dans le pays d'Arabie. Même en faisant la part des exagérations habituelles à ce genre de littérature, l'on peut admettre que le territoire royal s'étendit jusqu'à la mer à l'est et au sud-est, jusque vers le Soudan au nord-ouest, et que des efforts aient été faits pour rendre les communications plus faciles vers l'Egypte. Mais cette dernière tentative, venant après des opérations militaires en direction du nord d'Aksum, implique forcément aussi une expédition à travers les territoires de la Nubie qu'il fallait traverser en partie avant d'atteindre le grand fleuve, c'est-à-dire à travers le royaume de Méroé, car pour aller en Egypte on ne pouvait songer à cheminer dans les massifs montagneux et désertiques de la côte des Troglodytes où les féroces Bodjas coupaient les pistes. Une seule voie était possible, celle du Nil et il fallait battre d'abord les peuplades rencontrées au passage : probablement les Anniné, les Métiné et les Séséa. On parvenait alors au pays des Kasou. La question sera reprise au prochain chapitre à propos des relations de l'Abyssinie avec le royaume de Méroé.

3.

L'un des intérêts principaux de l'inscription grecque de Cosmas se concentre sur le récit de la campagne menée en Arabie par le Roi d'Aksum. En se reportant au texte, on voit qu'elle intéresse les Arrhabites et les Kinaidokolpites. Ces derniers devaient être les Kinana ou les Kindan (1), entre les Arrhabites et les Sabéens sur le bord de mer de l'actuelle Hodeidah. C'est la côte dont l'arrière-pays est Nedjran, Nagran. Les auteurs sont unanimes à considérer comme sans valeur l'assimilation que Cosmas a faite entre les Homérites et les Arrhabites d'une part, entre les Kinaidokolpites et les Adénites d'autre part et soulignent que jamais les Homérites, les Sabéens ou les populations du sud de l'Arabie ne s'intitulaient des Arabes, nom qu'ils réservent aux populations du Hedjaz actuel ou de l'Arabie Pétrée plus septentrionale encore.

---

(1) Un Καισαρος commandait au temps de Jullien aux Kindan, Κινδηνοι et aux Μααδηνοι. MÜLLER : *Fragm. Hist. Graecarum*, IV, p. 179 et CLERMONT-GANNEAU : *Recueil d'archéol. orientale*, IV, p. 290 et s. Voir également ci-dessus p. 58, note 3.

Cette distinction est imposée par la nature, car il y a des différences profondes entre les régions désertiques du Hedjaz et le haut massif montagneux de l'Yémen dont les sommets atteignent trois mille mètres, où les capitales sont à deux mille deux cents mètres, où les précipitations de pluie sont satisfaisantes, où les vallées nourrissent des populations agricoles (1).

Telle est la campagne que nous portons à l'actif d'Aphilas ou tout au moins de ses proches. Elle intéresse, et il faut le souligner, la partie centrale de l'Arabie, celle où se faisait la rencontre des Arabes venus du sud et des Nabatéens venus du nord, c est-à-dire une région toute différente de celles où se déroulent les guerres abysso-arabiques antérieures aussi bien que postérieures : Sabéens, Homérites, Himyarites, Hadramouts y sont étrangers, comme toutes les populations méridionales, au moins au début.

Mais cette situation ne devait pas durer. Peut-être la campagne vers le nord causa-t-elle de l'inquiétude parmi les Sabéens, mécontents de voir les Abyssins faire campagne si près de chez eux. Peut-être les mouvements des premiers amenèrent-ils une réaction de la part d'Aphilas ou d'un de ses successeurs très proches. En tout cas, l'Abyssinie devint maîtresse de tout le sud de la presqu'île Arabique au delà du Bab-el-Mandeb.

Les hostilités s'étendirent donc en dernière analyse depuis Leuké-Komé, en pays nabatéen, jusqu'à l'océan Indien. Nous n'en connaissons ni les causes ni le déroulement. Mais nous savons que la paix ne régnait jamais longtemps entre les tribus arabes et que ces tribus se poussaient du sud au nord jusque dans les déserts septentrionaux, jusqu'à la Syrie centrale. Nous pouvons même faire quelques suppositions vraisemblables à cet égard, grâce aux découvertes épigraphiques de Dussaud. Cet orientaliste a trouvé, dans les confins désertiques du Hauran, une inscription funéraire dite d'*En Nemara*, dédiée a Imroulqueis (Maroulkas, Mouroulqeis), *Roi de tous les Arabes*, c'est-à-dire un personnage ayant joué ou que ses gens prétendent avoir

---

(1) On trouvera une bonne description du Yémen actuel dans : M. LAMARE. *L'Arabie Heureuse*, avec carte, dans *La Géographie*, bull. de la soc. de la Géogr. de Paris, juin 1924, p. 1-24.

joué un rôle dans toute l'Arabie (1). L'inscription d'En Nemara a suscité des commentaires passionnés et des considérations ingénieuses de la part de Clermont-Ganneau. Elle fait allusion au siège d'une ville de Nedjran, Nagran, des Shammar, ville qui ne peut être que le Negrana de Strabon et le Nagran de l'Arabie centrale dont nous aurons à reparler (v. p. 111 et 113). La tribu des Shammar existe toujours dans les mêmes régions. Elle est, avec les Wahabites, parmi les adversaires les plus acharnés de la dynastie Hachemite, c'est-à-dire du Roi Hussein de La Mecque qui vient d'être détrôné (2). Notre inscription démontre à la fois l'amplitude des mouvements des tribus, atteignant des milliers de kilomètres, et les variations perpétuelles des souverainetés dans des pays où les oasis seuls comptent et non les espaces infinis qui les séparent. Cet Imroulqueis était un vassal des Romains tout en étant en même temps un vassal des Perses Sassanides. Il jouait double jeu. Sa mort se placerait en 328 après Jésus-Christ, car l'inscription la date de l'an 223, lequel ne peut avoir été compté que selon l'ère de Bostra, débutant en 105 ou 106 après Jésus-Christ, la seule ère employée dans la *Provincia Arabia* des Romains.

Or on sait qu'à une époque très voisine de celle où se place vraisemblablement la seconde campagne arabique des Abyssins, c'est-à-dire vers la fin du IIIe siècle, les royaumes de

---

(1) DUSSAUD et MACLER : *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*. Paris, 1903 ; *Arch. des Missions scientifiques du Ministre de l'Instruction publique*, p. 314-322. L'inscription est, chose remarquable, en arabe classique, mais en caractères nabatéens cursifs voisins des dernières inscriptions du Sinaï et de près de deux cents ans antérieure au plus ancien document épigraphique arabe coufique.

En voici le texte : « Ceci est le tombeau d'Imroulqueis, fils d'Amr, roi de tous les Arabes, celui qui ceignit le diadème, qui soumit les deux tribus d'Asad, celle de Nizâr, et leurs rois, qui dispersa MHDj jusqu'à ce jour, *qui apporta le succès au siège de Nedjran de Shammar* qui soumit les tribus de Naad, qui préposa aux tribus ses fils et les délégua auprès des Perses et des Romains. Aucun roi n'a atteint sa gloire jusqu'à ce jour. Il est mort l'an 223, le 7 de Kesloûl ! Que le bonheur soit sur sa postérité. »

Cette inscription a été commentée en détail par Clermont-Ganneau, *Recueil d'Archéol. Orientale*, VI, 1905, p. 305. Voir aussi DUSSAUD : *Les Arabes de Syrie avant l'Islam*. Paris, 1907, où son interprétation historique est quelque peu différente de celle de 1903. Imroulqueis n'était pas un Ghassanide mais un Lakhmide de Hira de l'Euphrate.

(2) On se rendra compte de l'importance de ces tribus par le livre du major Philby, *The heart of Arabia. Record of travel and exploration*, 2 vol., Londres, 1922. C'est l'exploration la plus complète, faite pendant la guerre et dans un but politique, du centre de la presqu'île arabique entre La Mecque et le Golfe Persique, autour de Rhiadh, la capitale du chef des Wahabites, l'Emir Ibn Saüd.

Saba et de Raydan étaient encore réunis sous l'autorité de princes indigènes, notamment de Yasir Yuhanim et de son fils Samir Yuharis. Ce dernier se confond avec Yourich, le Shammar, dont les inscriptions sont datées de 270 à 281 après Jésus-Christ. La mort d'Imroulquais n'est postérieure que d'une quarantaine d'années à ces dates et, comme nous savons que Samir Yuharis ajouta à son titre de Saba et Raydan celui d'Hadramot, on doit en conclure que la guerre s'étendit alors des frontières septentrionales du pays de Saba, c'est-à-dire de Nadjran jusqu'à l'océan Indien, chez les Hadramot, vers le sud-est. Samir ou Shammar est, jusqu'à la fin du IVe siècle au moins, le dernier roi indépendant de ces trois pays. Il échoua probablement dans sa tentative d'assujettir les Sahart, base de l'empire abyssin dans l'angle sud-ouest de l'Arabie, contre lesquels il avait lancé la tribu des Sirdad (1). Mais les Sahart furent lentement acculés à la mer. Firent-ils appel à leurs suzerains les Habasat d'Afrique ? Peut-être est-ce là qu'il faut chercher l'origine d'une troisième campagne dirigée par les rois d'Aksum.

En tout cas, c'est au même moment que le protocole de ces derniers change. Tandis que Sembrouth, dans l'inscription de Daqqi Mahari (Abyssinie, seconde moitié du IIe siècle) (2) s'intitule encore « Roi des Rois des Aksumites, Grand Roi », Ezana, au milieu du IVe siècle s'intitule « Roi d'Aksum, de Himyar, de Raydan, de Saba, de Salhin, de Siyamo, des Bégas et des Kasu ». Or, à l'exception des deux derniers, tous ces royaumes sont arabiques. Himyar est, on l'a vu, une des tribus les plus importantes de l'Yémen. Les Raydan et Saba, peu d'années auparavant, sont réunis en royaume. Salhin, probablement Marib, est enclavé dans ces tribus. La seule conclusion possible est qu'entre temps intervint la conquête de l'Arabie méridionale découlant d'une expédition abyssine, vraisemblement d'Aphilas. Cette expédition pourrait être la suite de celle

---

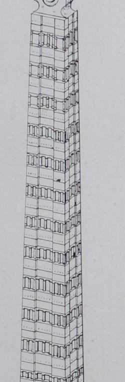
(1) Il y a encore aujourd'hui un Wadi Sirdud, aboutissant à la mer à quelques kilomètres au nord de Hodeidah (carte : Abyssinia and Somaliland du *Survey d'Egypte*, 1918.

(2) D. A. E., IV, p. 3, insc. nº 3. Voir aussi : SÜNDSTRÖM : *Prelim. report of the Princeton University Expedit. in Abyssinia. Zeitsch. f. Assyriologie.*, XX, p. 170. Voir ci-dessus, p. 55, ce qui est dit de Sembrouth.

La stèle géante
haut.r totale 33m
gît en multiples fragments
dont 6 grands morceaux

Stèle devant Enda Jesus
haut.r totale 19m
aujourd'hui par terre
en morceaux

La seconde stèle
haut.r totale 24m
brisée en longs morceaux
encore sur place



Dessin d'après les grandes planches et les photographies du Vol. II de "Deutsche Aksum Expedition". (Berlin 1913)

0 1 2 3 4 5m

Ricordi del

LES STÈLES-OBÉLISQUES GÉANTES D'AKSUM

mentionnée dans l'inscription d'Adulès ou plutôt une autre postérieure de peu d'années. Le Roi d'Aksum assuma les titres en même temps qu'il occupa les territoires et même, sans aucun doute, la couronne abyssine garda les premiers quand depuis longtemps elle avait perdu les seconds, comme firent tant de souverains d'Europe pour les couronnes de Jérusalem et de Chypre ou même de France. La conquête abyssine en Arabie est postérieure à 281. Elle fut éphémère, car le Yémen avait déjà reconquis sa liberté entre 341-346, et probablement même plus tôt vers 320-330. Elle n'eut donc effet que pendant une période de cinquante à soixante-quinze ans au plus (1). Les Arabes profitèrent sans doute, pour secouer le joug, de la mort d'Ella Amieda, père d'Ezana. Le règne de ce dernier débuta par une période de faiblesse due à sa minorité.

(1) CONTI-ROSSINI a très bien débrouillé cette histoire confuse et incertaine : *Expéditions*, p. 25 et suiv.

CHAPITRE IX

L'ABYSSINIE ET LE ROYAUME DE MÉROÉ

1.

L'inscription grecque d'Adulès établit que son auteur remonta vers le nord jusqu'au Nil et peut-être même le traversa (il y a doute sur cette interprétation). En tout cas, il parvint aux pays du Soudan, aux confluents du Nil et des grands fleuves dont les sources sont aux montagnes abyssines. Il se heurta là à un empire singulièrement plus ancien que le sien et dont la lignée royale avait régné sur l'Egypte entière. C'est le royaume de Méroé, la Nubie, l'Ethiopie antique, le cœur du Soudan actuel. Mais ce pays était alors en pleine régression et l'on a cherché précisément dans son crépuscule les raisons du développement subit de la puissance d'Aksum.

L'histoire de l'Ethiopie aux deuxième et premier millénaires avant notre ère était jusqu'à ces dernières années entourée d'un profond mystère. On savait seulement que la XXVe dynastie égyptienne était une dynastie éthiopienne originaire de Napata. Le voile a été déchiré dans les quinze dernières années grâce aux fouilles heureuses accomplies aux sites historiques du royaume de Méroé (1). Dès 1909, Garstang trouve à Méroé d'importants hiéroglyphes. Ils s'ajoutent à ceux qu'on possédait depuis 1862 (2). Les fouilles de Sayce, au même endroit, ont fait retrouver le temple d'Amon-Râ et ont exploré un cimetière royal composé de pyramides déjà vues par Caillaud en 1821 et par Ferlini en

---

(1) C'est CAILLAUD qui, dès 1821, avait identifié le site de Méroé. Mais Bruce y avait passé en 1771 et avait signalé les ruines de la région sans leur donner de nom.

(2) Voir GARSTANG, SAYCE et GRIFFITH : *Meroe. The City of the Ethiopians.* Oxford, 1911.

1834. Ces recherches et plusieurs voyages entrepris dans les dernières années par Crowfoot à quelques sites anciens de l'île de Méroé ont livré un petit nombre d'inscriptions en langue méroitique, une écriture cursive tout à fait spéciale, dont l'apparence est hiéroglyphique, au déchiffrement de laquelle se sont attaqués des savants tels que Griffith et Sayce. Le premier a trouvé l'équivalence entre les caractères hiéroglyphiques et les caractères méroitiques démotiques. Sayce admet que les caractères méroitiques cursifs sont dérivés des caractères grecs (1). Les déchiffrements progressent lentement faute de bilingues et aussi d'une documentation suffisamment abondante.

A partir de 1916 et jusqu'à 1922, l'expédition de l'Université Harward de Boston, dirigée par Reisner, a excavé méthodiquement les nécropoles de Napata et a pu y fouiller des douzaines de pyramides dont beaucoup très petites. Ses travaux ont livré les noms des rois de cette capitale entre 790 et 275 avant notre ère. Ils ont donné aussi des éléments permettant un aperçu de l'histoire de Méroé jusqu'à sa destruction, soit par Aphilas d'Abyssinie, soit plutôt par son grand successeur Ezana.

Le développement de la civilisation méroitique depuis ses origines lointaines, a été décrit tout récemment de main de maître par Reisner. Il a mis en œuvre dans ses récits tout ce qui est aujourd'hui connu de Napata et Méroé (2).

Cette histoire, dont il faut connaître les grandes lignes pour comprendre sa réaction sur celle d'Abyssinie, nous montre que le Soudan fut occupé par l'Egypte au temps du Moyen Empire pendant quatre cents ans à partir de l'an 2000. Une période d'indépendance survint, puis il retomba pendant cinq cent cinquante ans sous la férule de vice-rois égyptiens nommés à vie et pour ainsi dire indépendants de la Cour de Thèbes.

---

(1) SAYCE : *The origin of the meroitic alphabet* dans : *Proceedings of Bibl. Archaeology*, 1914, p. 177.

(2) Les études de REISNER ont paru dans les *Sudan Notes and Records*, revue fondée à Kartoum en 1918 et publiée au Caire. Voir :

1° *Outline of the ancient History of the Soudan*, 1918. Les 3 premières parties p. 3, 57 et 217, et surtout la quatrième partie : *The first kingdom of Méroe*, 1919, p. 35.

2° *Discovery of the Tombs of the Egypt. XXV th. dynasty at El Kurruw, Dongola Province*, 1919, p. 236.

3° *Historical Inscriptions from Djebel Barkal*, 1921, p. 60.

4° *The pyramids of Meroe & the Candaces of Ethiopia*, 1922, p. 173.



Vue d'ensemble d'Aksum,
avec les stèles-obélisques encore debout.
(tiré de *Deutsche Aksum Expedition*, II, pl. VII.)

Il fut colonisé et égyptianisé complètement, au point de devenir une partie quasi-intégrante de l'Egypte.

A partir de 790, des rois de race libyenne s'emparent de l'Egypte et mettent des gouverneurs libyens en Ethiopie, où ces derniers, comme les anciens vice-rois pharaoniques, deviennent peu à peu indépendants. A Napata, dans le pays de Koush (Haute-Ethiopie, boucle de Dongola, station de chemin de fer de Kareima) se crée une dynastie dont Piankhy est le grand ancêtre. Il s'empare de l'Egypte vers 721 et règne du Bahr-El-Gazal à la Méditerranée. Cette dynastie libyo-éthiopienne n'est autre que la XXVe dynastie dont le cimetière a été retrouvé en 1919 à El Kuruh, dans la banlieue de Napata (1). Ecrasée et chassée d'Egypte par les Assyriens d'Assurbanipal vers 660, elle continua à subsister dans sa capitale indigène de Napata. On y a retrouvé, sur la montagne sainte du Djebel Barkal, un immense temple égyptien d'Amon-Râ déblayé par Reisner. Dans un rayon de quelques kilomètres autour de la ville, sont trois cimetières royaux couverts de pyramides, prouvant que ce site, malgré le caractère désertique de la région, fut une grande métropole politique et religieuse. La civilisation égyptienne, après avoir assimilé le pays entier s'y maintint tout en dégénérant. L'Ethiopie, quoique coupée de la vallée du Bas-Nil garda sa valeur commerciale qui était d'assurer les communications entre les peuplades tout à fait sauvages de l'Afrique équatoriale et l'Egypte, et de contrôler les mines d'or des déserts orientaux compris entre le Nil et la mer Rouge.

Peu à peu, sans qu'on puisse placer des dates certaines, mais probablement au ve siècle avant Jésus-Christ, le centre

---

(1) Première dynastie éthiopienne d'après REISNER : *Outline*, 1919, p. 44.

Sheshonk, chef libyen, s'empare du trône de Haute et Basse Egypte	790-750 av. J.-C.
Paschedenbast, de la même famille, gouverneur d'Ethiopie	770 av. J.-C.
Kashta, gouverneur d'Ethiopie	Jusque vers 750 av. J.-C.
Ensuite roi de Koush et Thèbes	Env. 750-740 av. J.-C.
Piankhy Ier, roi de Koush et Thèbes	740-721 av. J.-C.
Puis roi de Koush et de l'Egypte entière	721-715 av. J.-C.
Shabaka, roi de Koush et d'Egypte	715-700 av. J.-C.
Shabataka, roi de Koush et d'Egypte	700-688 av. J.-C.
Tirhaqa, roi de Koush et d'Egypte	688-663 av. J.-C.
Tanutamon, roi de Koush et d'Egypte	663-661 av. J.-C.
Expulsé d'Egypte et resté seulement roi de Koush	661-653 av. J.-C.

politique du royaume se transporta plus au sud sur le Nil, au delà de Berber qui n'existait pas encore, à Méroé (la localité actuelle de Segêk, non loin de la station de Kabuschiya). Le centre religieux continua d'être à Napata où les rois se faisaient couronner par le dieu égyptien Amon-Râ, où également ils élevaient leurs pyramides mortuaires. Toutefois, on a trouvé aussi à Méroé un grand temple d'Amon-Râ à tête de bélier (la forme de la basse époque) ainsi que trois groupes de pyramides royales (1). Ces ruines prouvent qu'après 350, les conséquences du transfert du centre de gravité politique vers le sud s'accentuèrent. Méroé entra en apogée, tandis que Napata tomba en décadence, sans doute parce que les conditions du nord du pays, un des plus grands déserts du monde malgré le Nil, cessèrent d'être favorables, faute de communications avec l'Egypte. A cette époque, les grandes caravanes du Soudan, délaissant le fleuve, coupaient droit au nord à travers le désert et aboutissaient à deux cents kilomètres à l'ouest de Syène, aux oasis de Kharga (oasis Magna de l'antiquité). Au contraire, les relations se développaient de Méroé avec le Soudan méridional, le vrai pays de Koush, et également avec les provinces actuelles du Gézireh et du Kordofan, ainsi sans doute qu'avec celles de Kassala et la région au delà qui n'est autre que l'Abyssinie. Toutefois, nous ne savons rien de précis à cet égard.

Une longue série de rois présida aux destinées du pays ; leurs pyramides ont été trouvées et identifiées avec une certitude relative (2).

---

(1) SAYCE : *The Meroitic hieroglyphic inscriptions* dans : *Proceedings of Society of Bibl. Archaeology*, 1909, p. 191. Voir aussi GARSTANG, SAYCE et GRIFFITH : *loc. cit.* Chap. Ier par SAYCE. Méroé c'est d'après les inscriptions Mer, Mru, Mrwa, probablement aussi Barua qui évolua postérieurement en Alowa, Aloa, nom d'un royaume, que nous retrouverons plus loin, p. 81.

(2) Liste (d'après REISNER : *Outline* IV, p. 57), des rois de cette dynastie qui prolonge la XXVe dynastie égyptienne :

Tirhaqa	688-663	Astabarqaman	466-463
Tanutamon	663-653	Salaskeriqa	463-443
Piankhy II	653-633	Nasakhma	443-438
Atlanersa	633-623	Maleuviyaman	438-408
Senkamansaken	623-603	Talakhaman	408-403
Anlaman	603-573	Amanhérinutarik	403-373
Aspalta	573-553	Baskakeren	373-372
Amtalqa	553-538	?	372-368
Malenaqan	538-528	?	368-348
Nalma'aya	528-523	Harsiotef	348-313
Netaklabataman	523-503	Piankhalara	313-298
Karkaman	503-488	Nastasen	298-278

Quant à la vie intérieure du royaume d'Ethiopie à partir du moment où prit fin sa domination sur l'Egypte vers 650, nous n'en savons pas grand chose.

Les textes hiéroglyphiques d'Egypte ne nous renseignent pas et la moisson épigraphique dans le pays de Napata fut maigre, malgré le zèle de la mission Harward-Boston. En laissant de côté les stèles anciennes n'intéressant que l'Egypte, l'on est réduit à deux stèles du roi Aspalta commémorant, l'une son élection au trône, l'autre l'adoption de sa belle-fille comme grande prêtresse d'Amon-Râ du Djebel Barkal (vers 575 avant Jésus-Christ), à une stèle de Hartsiotef (deuxième tiers du IVe siècle avant Jésus-Christ) en l'honneur de son couronnement, et à une stèle de Nastasen concernant son accession au trône au début du IIIe siècle avant Jésus-Christ. Ajoutons-y encore deux stèles funéraires peu importantes et c'est tout.

La stèle de Hartsiotef comporte quelques renseignements intéressants sa dynastie : elle nous donne les annales de guerre de ce roi, représentées par neuf campagnes contre les tribus nomades (sans doute dans la direction du nord, contre les habitants de la boucle du Nil, les Mazay et les Rahrahsa). La stèle de Nastasen, le dernier roi de la branche principale, nous dénombre à son actif six campagnes dans des pays produisant de l'or et du bétail. L'or ne pouvait venir que du désert du nord-est ; le bétail au contraire provenait des provinces méridionales baignées par le Nil. Aucune de ces campagnes ne s'étendit, du moins rien ne le prouve, jusqu'à l'Abyssinie.

Arrivés à ce point de l'histoire, il semble que depuis un certain temps la seconde capitale Méroé fut transformée en apanage au profit de princes royaux puînés, tandis que la souche de la dynastie siégeait encore à Napata. Mais à la mort de Nastasen, qui, quoique appartenant à la branche méridionale, régna sur les deux capitales, chaque moitié du royaume eut son roi propre ; cela dura peut-être quatre-vingts ans au cours desquels, d'après les pyramides déblayées par Reisner se succédèrent cinq rois.

2.

Le successeur de Nastasen à Méroé fut Arikaman suivi de Yesruwaman et de Kaltaly. En même temps qu'Arikaman

régnait à Méroé, un roi non dénommé fonda à Napata une courte dynastie autonome.

Après lui, Ergamène (1) réunit à nouveau les deux couronnes. Nous sommes en mesure de fixer la date de son règne par les mentions que font de sa personne les auteurs grecs, d'après lesquels Ergamène l'Ethiopien aurait entretenu avec Ptolémée IV Philopator (225-205 avant Jésus-Christ) des relations suivies. Il commença en Basse-Nubie le temple en style égyptien de Pselcis, continué par les Ptolémées et terminé par les Romains. On en doit conclure qu'alors les communications étaient rétablies entre l'Egypte et l'Ethiopie (2). Par ce canal probablement, quelques éléments de culture grecque pénétrèrent aussi loin que le Bahr el Gazal, à un moment où cette culture se répandait aussi par les escales grecques de la mer Rouge et peut-être pénétrait déjà en Abyssinie.

En tout cas, Ergamène et ses successeurs entretinrent la paix avec leurs puissants voisins du nord. Des ententes précises durent exister pour la surveillance des tribus nomades, des fameux Bodjas, des Blemmyes, des Mazay, car la protection de la frontière était une tâche primordiale de tous les souverains de l'Egypte quels qu'ils fussent et les Romains ne firent sous ce rapport que suivre les errements des dynasties auxquelles ils succédaient. On sait le rôle joué par Syène dans l'Empire. Il y existait une garnison permanente ; c'était aussi un lieu de déportation politique. Et c'est par là que se renouèrent les contacts, fort rudes à la vérité, avec l'Ethiopie.

3.

Au moment de l'annexion de l'Egypte par Octave-Auguste, régnait à Napata une deuxième dynastie locale, séparée de celle de Méroé. Nous ne le savons que depuis les fouilles d'hier effectuées par Reisner. Elles ont prouvé une fois de plus que la légende, repose souvent sur des réalités. Les premières années d'Auguste

---

(1) Reisner pense avoir trouvé son tombeau au cimetière nord de Napata : *Soudan Notes*, 1922, p. 188.

(2) Diodore de Sicile mentionne (I, 37) que Ptolémée Philadelphe (285-247 a. C.) avait envoyé en Ethiopie une armée grecque, ce qui avait contribué à augmenter les connaissances sur ce pays.

La stèle de 23 mètres, état actuel,
(d'après *Deutsche Aksum Expedition,* II, pl. V.)

furent marquées par une curieuse expédition menée en Ethiopie par les Romains. Nous en tenons de Strabon le récit détaillé qu'on trouvera in fine (annexe II). L'Ethiopie d'après lui (il ne pouvait distinguer entre Méroé et Napata) était gouvernée alors par une femme, la reine Candace (Kandaké) « d'un courage au-dessus de son sexe et qui n'avait qu'un œil ». Se refusa-t-elle, comme on l'a pensé, à reconnaître la substitution aux Lagides d'Egypte, des Romains ? C'est peu probable, car la suite démontre qu'elle n'avait des Romains pas la moindre idée. En tout cas, la paix de la frontière fut brusquement troublée. Des nomades tributaires éthiopiens firent des incursions et le préfet d'Egypte, Cornelius Gallus, l'année même qui suivit la mort de Cléopâtre, (29 av. J.-Chr.), dut les combattre. Pour éviter d'aventurer ses troupes au désert, il se contenta de négocier avec les pillards. Les détachant de l'Ethiopie dont ils relevaient, il les prit comme protégés... sur le papier, ce dont il triompha si insolemment — par exemple dans l'inscription qu'il fit graver dans le temple de Philae — qu'Auguste le rappela (1).

Cinq ans après, l'année même de l'expédition d'Aelius Gallus en Arabie, et profitant de ce que ce général y employait la majeure partie des troupes d'occupation d'Egypte, une armée éthiopienne forte de trente mille indigènes mal armés (ce nombre est invraisemblable, même s'il ne s'agit pas de simples hordes nomades, car la dynastie de Napata était alors faible) tomba sur la Thébaïde, s'empara de Syène, Eléphantine et Philae, battit et prit à revers les trois cohortes romaines et, les refoulant au sud vers le désert, les força à prendre retraite à Pselcis (Dakké, rive gauche du Nil). Le préfet d'Egypte était alors Caius Petronius. Réunissant à la hâte dix mille fantassins et trois cents cavaliers (25, 24 ou même 23 av. J.-Chr.), il battit les envahisseurs, mais dut les poursuivre indéfiniment vers le sud. Il s'avança, dit Strabon, de neuf cent soixante-dix milles au delà de la frontière, soit près de quinze cent kilomètres et mit le siège devant l'antique capitale de Napata, défendue par le fils de la reine. Il s'empara de la ville, la fit raser et emmena la population en esclavage. Toutefois il n'osa ni rester, ni mettre garnison aussi

---

(1) DION CASSIUS : LIV, 23. Voir aussi l'inscription de Philae publiée par LYONS et BORCHARDT : *Sitzungsber. d. K. Pr. Akad.* Berlin, 1896, p. 469.

loin de ses bases et, revenant sur ses pas, installa quatre cents hommes à Premnis ou Prémis, non loin de l'actuelle Abou Simbel « dans les sables où l'armée de Cambyse fut engloutie par les vents ». C'était encore trop au sud ; c'était surtout tenter l'ennemi ! Ce dernier revint en force et assiégea les Romains. Petronius fit face au danger. La reine Candace lui envoya des parlementaires. « Il leur ordonna de se rendre vers César-Auguste : et comme ils prétendaient ne point savoir ce que pouvait être César, et quelle route ils devaient prendre pour se rendre vers lui, il leur donna une escorte. Les députés arrivèrent donc à Samos où César était alors, se disposant à se rendre en Syrie. » Auguste fut trop heureux de mettre fin à une campagne si lointaine. Il accorda aux Ethiopiens l'évacuation de leur pays et les affranchit même du tribut que son Préfet voulait leur imposer. Toutefois, les bordures du territoire de Syène, éthiopiennes en théorie, furent constituées en une marche militaire romaine, la Dodecaschoene, bande territoriale de douze schènes de large sur le Nil, soit environ 65 kilomètres.

La réalité de cette campagne n'est pas douteuse et les fouilles ont démontré que le magnifique temple d'Amon-Râ de Napata, fondé quinze siècles avant notre ère, subit de grands dommages. C'est aux Romains qu'il les faut imputer. La ville en tant que telle, ne se releva pas de la campagne de Petronius et fut à peu près abandonnée. Les géographes anciens signalent qu'au temps de Tibère elle était sans importance. Elle n'était plus qu'une nécropole, peut-être même cessa-t-elle aussi de l'être, car il se constitua alors à Méroé une grande nécropole forcément postérieure. Strabon (1) cite expressément Napata et non Méroé. La première de ces deux villes est le point le plus avancé qu'aient atteint en Afrique des troupes romaines. Mais une mission pacifique envoyée par Néron pénétra plus avant encore, s'il faut en croire Pline, à la recherche des sources du Nil. Cette mission atteignit Méroé que Pline place à trois cent soixante milles romains de Napata et à soixante-dix milles au sud du confluent de l'Astaboras avec le Nil. Le mille romain valant presque exactement un kilomètre et demi, ces distances sont à peu près exactes si, pour la première, on suit le cours

(1) STRABON : *Geogr.*, XVII, *I*.

du fleuve au lieu de prendre la piste directe à travers le désert. Pline cite en face de Méroé l'île de Tadu et dit que la ville était en décadence, mais que sa reine, Candace, avait compté jusqu'à deux cent cinquante mille soldats et quatre mille artisans (1). Pline nous parle d'un écrivain, Simonide le Jeune, qui y aurait résidé cinq ans et dont les écrits sont malheureusement perdus. Un autre écrivain, Dalion, se serait même avancé plus loin encore, peut-être vers le Bahr el Gazal. Ses lettres sont perdues également.

Le nom de la reine Candace n'a pu être retrouvé sur aucun monument : il s'est cependant conservé sous la forme actuelle de Kandak, petite localité de la bouche de Dongola (2) et cela confirme que les reines d'Ethiopie aient eu de ce côté leur capitale. Toutefois Griffith a prouvé que ce n'est pas là un nom de personne, mais un substantif général signifiant « la Reine », comme le radical arabe Malek signifie le Roi. Les Romains en ont fait un nom propre et Pline nous dit que ce nom se transmettait de reine à reine. Chose curieuse : il y a toutes les chances pour que l'histoire de Candace, à son nom près, corresponde à une réalité. En effet, si, durant la longue période des rois éthiopiens se terminant vers 160 avant Jésus-Christ, les reines dont nous avons les sépultures ne furent que les épouses des rois et ne régnèrent pas, au contraire, sous la seconde dynastie locale de Napata, qui occupe le Ier siècle avant notre ère, sur cinq souverains qui occupèrent le trône, trois furent des femmes et la dernière, dont la pyramide a été retrouvée dans la nécropole royale du Djebel Barkal, doit dater de bien près de l'an 23 avant Jésus-Christ. Cette souveraine fut sans doute la Candace de Strabon.

Une belle pyramide d'une époque légèrement postérieure servit de demeure d'éternité à Netekaman dont le nom de trône est Kheperkara II, gendre de la grande reine Amanshakhété. Il y a donc brusquement une renaissance succédant à la défaite

---

(1) PLINE : *Hist. Nat.*, VI, 35, § 6-8.

(2) Il est vrai que kandak veut aussi dire forteresse. Le nom de Kantakit a été trouvé sur une pyramide de Méroé. Le nom de la reine Candace est cité incidemment par les *Actes des Apôtres* (VIII, 27), ouvrage de la fin du Ier siècle :

« Un étiopien eunuque, qui était un puissant seigneur à la Cour de Candace! Reine d'Etiopie, surintendant de tous les trésors, était venu... »

infligée par les Romains. C'est qu'alors la seconde dynastie de Napata, ruinée par l'expédition de Petronius, avait succombé et que l'unité du royaume avait été rétablie, sans doute, par la reine Amanshakhété. Netekaman fut un grand bâtisseur. Son nom se retrouve dans les inscriptions de plusieurs des temples méroitiques, notamment du Djebel Barkal. C'est lui qui restaura les dégâts causés par les Romains au temple d'Amon-Râ (1).

Entre Ergamène (vers 210 a. C.) et Neketaman (20 a. C. — 10 p. C., on compte dix pyramides royales représentant huit rois et deux reines-souveraines.

Entre Neketaman et le roi Teraramini, dont on trouve à Philae une inscription démotique datée de l'an 254 après Jésus-Christ, nous ne savons rien de précis, si ce n'est que, d'après les dix-huit pyramides retrouvées, il y eut dans ces deux cent soixante-quinze ans, dix-huit souverains, dont l'un fut Tartenyan (200-220 après Jésus-Christ). Une des pyramides est celle d'Amanterari, probablement le même que Teraramini. Nous ne pouvons malheureusement nous appuyer sur aucun écrivain grec pour juger de cette époque. Les Romains ne savaient pratiquement rien de l'Ethiopie et Strabon lui-même n'en dit d'exact que des bribes. Il rapporte que les prêtres y avaient l'autorité principale. Bien que les rois de Napata aient quelquefois puni les prêtres, il est exact que la caste sacerdotale d'Ammon-Râ, de tout temps exerça une influence capitale, non seulement à Thèbes, mais aussi au Djébel Barkal et même dans le culte décadent de Méroé.

Strabon, après avoir parlé de Napata, ajoute que la ville principale, où les rois avaient leur résidence, était Méroé, dans l'île du même nom, longue de trois mille stades et large de mille, délimitée par les fleuves Astaboras, Astapus et Astasobas. On considérait en effet, comme une île, ce territoire qu'on ne savait pas si immense, compris entre l'Atbara (Astaboras) et le Nil Bleu (Astapus) (2); la source du premier est assez rapprochée du lac Tsana d'où sort le second pour que ces hautes montagnes

---

(1) Il faut lire en détail ces remarquables déductions de Reisner dans *The pyramids of Meroe and the Candaces of Ethiopia, loc. cit.*, p. 189.

(2) On peut d'ailleurs prétendre, vu le vague des géographes anciens, que l'Astapus est le Nil Blanc et l'Astasobas le Nil Bleu. Entre ces deux fleuves serait l'île Sembrites de Hérodote, Erasosthène et Strabon. Mais Cl. Ptolémée dit que l'Astapus sort du Lac de Meroe (qui ne peut être que le Lac Tsana).



Aksum : La stèle de 23 mètres encore debout,
(tiré du voyage de Rüppel.)

suivies d'une vaste plaine soient presque entourées d'eau. Les mesures qu'en donne Strabon ne sont pas loin de la réalité (1). Les autres renseignements donnés par le grand géographe ou, même deux cent cinquante ans plus tard par Dion Cassius sont fantaisistes (2).

4.

Après Teraramini, le royaume de Méroé entra en crépuscule : on compte encore à Napata pour cette période, six pyramides pouvant couvrir quatre-vingt-dix ans de la dynastie et dont la dernière est des environs de l'an 350 après Jésus-Christ. Elles sont des plus simples. La plus ancienne seule est en pierre, les autres sont faites de brique crue et probablement à une époque où le pays commençait à être entamé par le christianisme. Reisner pense que le dernier roi ne régnait plus que dans l'île de Méroé elle-même et avait dû abandonner le nord y compris Napata. Toute la région au delà, jusqu'à l'Egypte, était aux mains des nomades, Blemmyes ou Nobas. L'autorité cessa d'être royale et redevint tribale ; le territoire se morcela en petites fractions régies par des cheikhs, des Meks, c.-à-d. des chefs héréditaires.

Sayce, de son côté, signale qu'à l'époque finale, les rois, depuis longtemps, appartenaient à des races non-nubiennes. La dernière dynastie au moins, celle dont nous avons les dernières pyramides, fut une dynastie noire. Les représentations de ses rois les font figurer comme des nègres. Depuis longtemps leurs noms n'ont plus rien d'égyptien et l'écriture a passé

---

(1) D'après les mesurages modernes, le stade était compris entre cent soixante-quinze et cent quatre-vingt-cinq mètres. Ce que les anciens appelaient l'île de Méroé a en effet six cents kilomètres de long et plus de deux cents kilomètres de large.

(2) « Autrefois, dit STRABON, les prêtres avaient à Méroé l'autorité principale. Ils osaient même quelquefois donner au roi l'ordre de mourir, puis ils en plaçaient un autre sur le trône. Mais dans la suite, un des rois mit fin à cet abus ; il marcha en armes contre le lieu sacré où est renfermé le temple d'or et fit massacrer les prêtres. C'est encore un usage en Ethiopie, que, quand un roi se trouve, n'importe de quelle manière, estropié de quelque partie de son corps, les gens de sa cour se retranchent la même partie ; il en est même qui le suivent dans le tombeau. Aussi gardent-ils leur roi avec le plus grand soin. » XVII, chap. II, § 2 et 4.

On trouvera les principanx extraits de géographes anciens ayant parlé de l'île de Méroé dans : P^ce OMAR-TOSSOUN : *Mém. sur l'Hist. du Nil*, I, p. 131 s. s. (*Coll. Mém. Inst. Fr. d'Egypte*, VIII, Le Caire, 1925. L'auteur grec anonyme cité par C. MÜLLER (*Comment. Géogr. Ptolémée*) dit très exactement que l'Astaboras « devient considérable prés de la région des Aksumites ».

du démotique au méroitique. L'art local redevient barbare et l'on en peut même tracer la transition. Qu'on examine par exemple la figure V, représentant un dessin au trait trouvé par Crowfoot au Djebel Djeili (1) et sans doute du début de notre ère. La partie gauche dénote encore la connaissance du dessin égyptien, les attributs en sont égyptiens ; au contraire, la partie de droite, inspirée de restes de culture grecque, dénote une évolution vers le christianisme, presque le byzantinisme. Les cartouches des rois, dont quelques-uns sont déchiffrés, montrent à côté du nom divin abâtardi d'Amon devenu (Mon), des noms indiquant une origine centre-africaine, tel ce roi qui s'intitule « originaire du lac de la pluie », peut-être le lac Victoria (fig. VI) (2). Enfin l'inscription chrétienne d'Ezana, contemporaine de la destruction de Méroé, décrit les Nobas (les Nubiens de Méroé) comme « noirs » par opposition aux Nubiens septentrionaux de couleur « rouges ».

5.

Et c'est alors que nous revenons tout naturellement aux événements intéressant l'histoire d'Abyssinie. On nous pardonnera cette trop longue digression, cependant nécessaire à la compréhension de l'expansion du royaume d'Aksum.

Conti Rossini pense que la Cour d'Aksum entretint longtemps des relations amicales avec celle de Méroé (3). Ce n'est que lorsqu'elle cessa d'être contenue par un aussi puissant contrepoids dans l'ouest, qu'elle s'empressa de s'étendre vers le Nil soudanais. Des routes pratiquées de tout temps conduisaient de la mer Rouge au Haut-Nil. La route du Nord, partant d'Adulès et traversant le massif d'Asmara, passait à Aksum et aboutissait à la plaine de Kassala ; le fleuve Marib qui vient s'y perdre, se jetait autrefois dans le Nil un peu plus au nord ; à partir de là, elle traversait l'île de Méroé. Les recherches de Crowfoot (4) ont montré qu'à Réra, Um Rueishi, au Djebel

(1) Crowfoot : *Old sites in the Butana, Sudan Notes & Records*, 1920, p. 89.

(2) Sayce : *loc. cit.*, p. 200.

(3) Conti-Rossini : *Meroe ed Axum nel romanzo di Eliodoro*, dans *Riv. de studi orienti*, 1919, VIII, fasc. 2, p. 233. Certaines scènes se passent à la Cour de Méroé où arrivent des représentants du roi des Aksumites.

(4) *Loc. cit.*, p. 89. Du même auteur : *The Island of Meroe*, vol. 19 de : *Archaeological survey of Egypt. Exploration Fund*, 1911.

Djeili, à Abu Deleig, à Naga, à Alem et surtout à Massawwarat se trouvaient des agglomérations méroitiques dont les dernières étaient permanentes et possédaient des temples d'où proviennent de curieuses inscriptions (fig. VII). Cette route aboutissait au Nil non loin de Méroé, peut-être à l'antique Tollès d'Aristocréon, c'est-à-dire aux environs de Wad Ben Naga. Aux périodes où la capitale était à Napata, les voyageurs descendaient ensuite le Nil jusque vers l'actuelle Berber et de là, traversant le désert de l'ouest par une piste probablement gardée, ils atteignaient Napata après avoir coupé la boucle du Nil. Plus au sud passait la route méridionale, partant aussi de Méroé et se dirigeant vers le Nil Bleu qu'elle remontait. Cela explique qu'à Rufaa sur ce dernier fleuve, d'autres traces méroitiques aient été trouvées. Peut-être était-ce là le site de la Sapé de Ptolémée. Cette route pénétrait jusqu'au lac Tsana, le cœur de l'Abyssinie, et conduisait vers le Bab-el-Mandeb et la Somalie actuelle (1).

Par les deux routes, aux hautes époques, devait affluer l'encens si nécessaire aux Egyptiens, venant ainsi du pays de Pount non seulement par la voie de la mer Rouge, mais aussi par celle traversant toute la contrée qui fut plus tard Aksum.

Par les mêmes routes, des troupes abyssines envahirent Méroé dès que sa faiblesse fut connue. L'époque correspondait à un renforcement d'Aksum. Les Abyssins entrèrent ainsi en contact avec une civilisation supérieure à la leur quoique dégénérée. Ils virent au Djebel Djeili les traces de cette culture et par là comprirent ce que pouvait être l'Egypte. Ils en revinrent impressionnés et même imprégnés, surtout après qu'ils eussent conquis et ravagé la capitale de Méroé. Et Méroé à son tour. réagit sur Aksum. Cette influence est attestée en Abyssinie par les monnaies païennes et chrétiennes des rois. Les effigies royales y portent un ruban de coiffure considéré par certains auteurs comme caractéristique de la dynastie de Méroé.

Quant à la réalité des campagnes faites par les rois d'Aksum en Ethiopie, on peut la considérer comme établie.

---

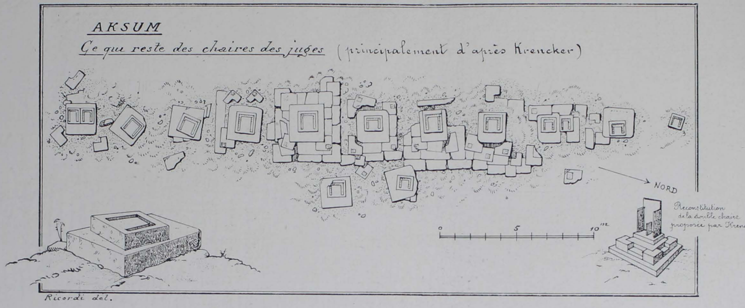
(1) Pour les identifications de peuples et de lieux entre le Haut-Nil et l'Abyssinie chez les auteurs anciens : Agatharchide, Strabon, Pline, Cratès de Mallos, Aristocréon, Bione, Cl. Ptolémée, la critique la plus serrée est celle de CONTI-ROSSINI : *Commenti a notizie*, etc., *loc. cit.*, dans *Aegyptus*, avril 1925.

La difficulté est d'en fixer la date. En ce qui concerne l'époque qu'on déduit de l'inscription livrée par Cosmas Indicopleuste, Conti Rossini a le premier démontré que le succès de la campagne abyssine n'était possible qu'après la destruction complète du royaume de Méroé et, selon lui, l'expédition de C. Petronius n'aboutit que partiellement à ce résultat. Tout ce qui précède démontre qu'il a raison et que le raid des Abyssins fut très postérieur. Napata seule fut détruite par les romains et non la dynastie du sud dont la capitale continua à se développer, puisque des fouilles récentes y ont fait découvrir un beau temple greco-romain, antérieur à Dioclétien, mais postérieur au Ier siècle après Jésus-Christ (1). On peut ajouter qu'après l'expédition romaine la paix régna entre l'Ethiopie, aussi bien Napata que Méroé, et l'empire romain, ce qui est attesté par l'inscription de Pselcis (Dakké, dans la marche militaire romaine du Dodecaschœne) laissée par une ambassade éthiopienne revenant de Rome. Cette inscription, datée de l'an 135 après Jésus-Christ (sous Hadrien) est en grec (2) et son chef quoique évidemment nubien, arbore le nom grec d'Harpocras. De même on a trouvé à Kalabché, à soixante kilomètres plus au nord, sur le site de l'ancienne Talmis, l'inscription en grec d'un certain Silco, Βασιλίσκος Νουβάδων, « Roi des Noubades (ou Nubiens), et de tous les autres Ethiopiens ». Cette inscription est bien postérieure et probablement contemporaine de l'introduction du christianisme en Nubie, événement qui nous est raconté par Bar Hebraeus, que les Arabes appellent Aboul-Faradj. Ces exemples montrent à la fois la survivance chez les Méroites de l'influence grecque introduite par Ergamène, dont cependant la vie intellectuelle devait être d'ordre hiéroglyphique, et la forte impression laissée aux Ethiopiens par la culture occidentale. C'est le pendant des inscriptions grecques d'Abyssinie, vivantes démonstrations de l'extraordinaire attrait des civilisations et des cultures méditerranéennes sur des rois appartenant à des milieux radicalement différents.

---

(1) Scott Moncrieff : *The Ruined Sites at Massawwarat es Sufra and Naga. Proc. soc. of Biblical Arch.* 1909, p. 202.
A. Sayce : *The decipherment of the Meroitic hieroglyphs. Proc. Soc. of Biblical Archéol.*, 1909, p. 189 et suiv.

(2) *Corpus Inscriptionum graecarum*, 1853, III, n° 5080.



Reproduction d'après *Deutsche Aksum Expedition*, II, Atlas pl. XIII.

A Méroé même, la plus basse époque porte encore des traces de l'influence occidentale. Dans le temple de Neteg-Amon à Naga, l'on voit sur un relief, à côté de cinq têtes de nègres, une tête gréco-romaine et un Chamite. Sur l'une des pyramides de Méroé, il est question des Pharaons de l'ouest (1), c'est-à-dire des empereurs romains et, même le nom de César est peut-être reconnaissable dans le nom sans voyelles de S. r. r. ro « le grand roi du pays de l'ouest » (2).

Ces explications renforcent le sentiment déjà exprimé plus haut que le roi abyssin dont Cosmas nous a laissé l'hymne de victoire, effectua sa marche vers le Nil et les confins de l'Egypte non au Ier siècle, mais bien plus tard, au IIIe siècle, peut-être même au IVe. S'il en faut une confirmation, c'est dans la grande inscription chrétienne d'Ezana que nous la chercherons. Vers le milieu du IVe siècle, comme on va le voir, le souverain le plus glorieux de l'Abyssinie, Ezana, fit dans l'ancien pays de Méroé une expédition dont nous pouvons retracer en détail l'itinéraire. Il campa et circula autour du confluent de l'Astaboras et du Nil, où il éleva en face de la capitale des Kasou (3), un trône dédié « au Seigneur du Ciel ». A ce moment le royaume de Méroé était moribond et transformé, on l'a vu, en une série de tribus indépendantes. Au cours du IVe siècle se constituent peu à peu, entre la Ire cataracte et le Nil Bleu, divers royaumes chrétiens remplaçant celui de Méroé sur son propre territoire. Ces royaumes sont, du nord au sud : Makorrer, entre la première et deuxième cataracte, puis Maris, vers le confluent de l'Atbara (Berber) et enfin Aloa ou Alwa plus au sud, jusqu'au delà du confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc, avec Aloa pour capitale. Soba et Daron en étaient les villes principales (4). C'est le royaume d'Aloa qui subit les étreintes de l'armée d'Ezana et fut ravagé. Mais Aloa, on l'a vu, peut n'être

---

(1) SAYCE : *The Temple of Basa. Proc. Soc. Bibl. Arch.* 1909, p. 200 ; CONTI-ROSSINI : *Expédit.*, p. 22; GARSTANG, SAYCE, GRIFFITH : *loc. cit.*, chap. Ie par SAYCE.

(2) WOOLER, D. RANDALL & MC. YVER : *Karanog. The romano-nubian cemetery*, Philadelphie. 1910.

(3) Peut-être Zawa, inscr. n° 9, p. 96, note 1.

(4) Déjà mentionnées par PLINE et par Cl. PTOLÉMÉE. Voir plus loin, p. 93 ; et aussi CONTI-ROSSINI, *Commenti a notizie*, etc., p. 22 s.s.

qu'un nom nouveau porté par le royaume de Méroé et même par cette dernière ville. Aloa est d'ailleurs un nom très ancien, car on le trouve dans une inscription hiéroglyphique de Naga sous la forme Alut (1).

Cette campagne est racontée par l'inscription n° 11 d'Ezana (en voir plus loin le commentaire et le texte p. 89) et l'on constate facilement que cette inscription présente avec celle d'Aphilas-Cosmas, une grande similitude : mêmes conceptions, même genre de guerres, même style à peu près. Un intervalle de soixante-quinze ans ou même d'un siècle entre les deux n'est pas improbable, mais on s'expliquerait moins facilement cette unité si les deux inscriptions étaient séparées par trois siècles.

Il faut, pour justifier ces déductions rapprocher de l'inscription grecque d'Aphilas, une autre inscription en majuscules grecques sans accents, très abîmée, composée de fragments d'une stèle de basalte noir, trouvée en 1909 dans les fouilles de Méroé par Gwynne et Drummond et dont Sayce a donné une traduction provisoire (fig. VIII) (2). Cette inscription doit être interprêtée dans le sens qu'un roi des Aksumites et des Homérites dont le nom a disparu, est parvenu jusqu'à la capitale de Méroé où il a érigé une stèle pour commémorer ses exploits, tel Aphilas à Adulès. Sans doute, en fit-il autant aux lieux principaux de tous les pays qu'il envahit. Il ravagea l'île de Méroé. Il occupa peut-être lui-même le palais royal, détruisit probablement ou endommagea le sanctuaire d'Amon-Bélier. Il éleva enfin une statue d'airain à son dieu Arès, statue colossale si elle ressemblait à celle dont le soubassement a été retrouvé à Aksum, (voir p. 128) et peut-être même fit-il à ce Dieu un sacrifice humain d'enfants, car nous verrons que, dans d'autres cas, des holocaustes eurent lieu. Est-ce un de ses soldats, ce « fils de Julius » qui

---

(1) SAYCE : *Decipherment*, p. 197. Voir aussi ci-dessus, la note 1 de la page 170.

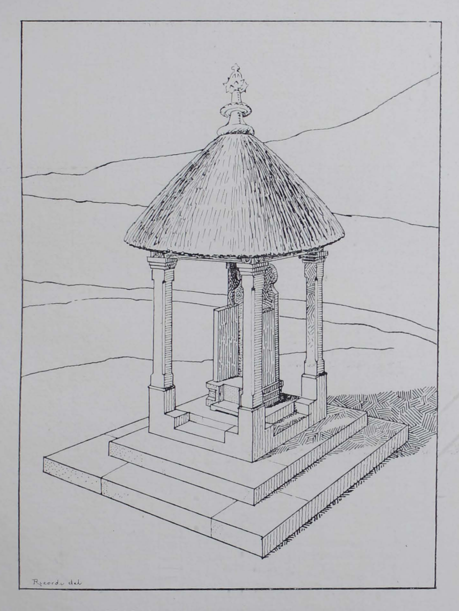
(2) SAYCE : *Decipherment, Greek inscription of a king of Axum*, p. 189. Voici sa traduction :

« (Le roi) des Axumites et des Homérites..... (devant) Arès ils affirment..... l'ayant entendu, du..... je quittai et je dévastai le pays plus loin et je m'établis dans le palais moi-même..... ayant passé par (le sanctuaire) qui est fermé..... c'est produit, et un autre..... en même temps que le Roi aussi loin que..... (le) sanctuaire (?) au Roi dans le..... chèvres et enfants..... je les passai..... demeure populaire (?)..... (Statue) d'airain..... et..... »

écrivit en vieil-abyssin sur un temple de Méroé, l'unique graffite trouvé par Sayce dans cette langue et dont la seule conclusion à tirer est que des Abyssins vinrent à Méroé ? Dans l'inscription grecque de la stèle brisée de Méroé, s'agit-il d'Aphilas ou d'Ezana ? L'on est tenté d'abord d'éliminer ce dernier qui, dans l'inscription n° 11 où il relate sa campagne en Ethiopie, invoque le « Seigneur du ciel » et non plus « Arès », le dieu de l'inscription d'Adulès, à qui l'inscription de Méroé dédie une statue.

Mais Ezana invoque Arès dans toutes ses autres inscriptions et a pu, au cours d'un règne qu'on sait avoir été fort long, venir deux fois sur les bords du Nil, d'abord comme idolâtre, ensuite comme chrétien. Son époque (milieu du IVe siècle), s'accorde parfaitement avec la destruction de Méroé. Pas plus qu'auparavant Napata, la dernière capitale ne dut se relever de cette destruction. C'est de 350 environ que date, on l'a vu, la dernière pyramide de la dynastie nègre de Méroé ou d'Aloa. Sayce estime qu'après cette date Méroé cessa complètement d'être habitée. L'inscription grecque serait finalement d'Ezana (1). Que la stèle de Méroé confirme une campagne d'Aphilas ou une d'Ezana, elle n'en établit pas moins la preuve que les conquêtes abyssines s'étendirent jusque sur le Nil.

(1) C'est la conclusion de REISNER et c'est aussi la nôtre. Voir plus loin, p. 94-95. SAYCE attribue cette destruction à un Tazena qui se confond sans aucun doute avec Ezana,. Pour lui, les caractères grecs de l'inscription de Méroé sont du Ve siècle et non du IVe. Il retarderait encore l'événement.



RECONSTITUTION D'UN TRONE ROYAL
d'après KRENCKER, *Deutsche Aksum Expedition*, II. texte, p. 63.

CHAPITRE X

IVe SIÈCLE. EZANA, LE CONSTANTIN DE L'ABYSSINIE

1.

Nous devons à la numismatique les noms de quelques rois abyssins. Les essais de classement chronologique de ces souverains ont donné lieu à de grandes incertitudes, car leurs monnaies ne sont datées d'aucune manière, et d'autre part, si les inscriptions, nombreuses comme on va le voir sous Ezana, portent quelquefois l'année du règne, elles ne mentionnent pas en général la filiation, sauf pour le même Ezana qu'elles appellent toujours fils d'Ella Amida et pour Kaleb, au siècle suivant, que ses monnaies appellent fils de Thézéna (1). On peut admettre la succession suivante :

Aphilas, dont le règne a été étudié au chapitre VIII ; nous possédons un certain nombre de ses monnaies d'or. Peut-être est-il El Asfeh, des listes royales, régnant vers 277-290.

Endybis, dont nous ne savons l'existence que par une monnaie d'Adulès (2). Peut-être se confond-il avec Hendor de certaines listes royales (ne figurant pas chez Bruce et Salt).

---

(1) Pour la numismatique abyssine, voir, outre les auteurs qui ont traité uniquement cette question, cités à la bibliographie de la page 14, les ouvrages suivants : Rüppel : *loc. cit.*, II, p. 344, 429, atlas, pl. VIII, et *Numismatic Chronicle*, 1845, p. 121. V. Langlois : *Numismatique des Arabes avant l'Islam*, Paris 1859, appendice : Rois des Axumites, Abyssinie ; D. A. E., t. I, p. 53 et planche III ; Paribéni : *loc. cit.*, in fine ; A. Sallet : *Zeitschrift für Numismatik*, 1892 ; Hill a publié les acquisitions récentes du British Museum dans *Numismatic Chronicle*, 1917, p. 27, et 1922 (Abyssinia) et 1924 (Himyarita), p. 17. Voir surtout notre annexe n° IV.

(2) Discutée par Paribeni, *loc. cit.*. porte en grec la mention : « Endubis Basileus Axômitôn Bisi Dachu. »

Dachu ou Dachun serait le nom de la race de l'armée ou de la province commandée personnellement par Endybis.

Wazeba, Ousanas, tous deux figurant sur des monnaies du Cabinet des médailles de Paris et que nous publions pour la première fois à l'annexe IV.

Ella Amida ou El-a-Mieda, qui se confond probablement avec Almyruis ou peut-être avec El Semera ; son règne fut court, d'environ 314 à 320.

Ezana, fils d'Ella Amida, appelé aussi Aizana, ou Nézana ; Rüppel l'appelle La San.

Des règnes antérieurs à Ezana, nous ne savons que les noms. Celui d'Ezana se place après 320 et dure jusque vers 342. Ses monnaies païennes et chrétiennes l'appellent « de la race de Halèn ou Halene » (probablement nom de pays, de province ou d'origine, lequel peut aussi être plus anciennement le nom d'un dieu). Sur ses monnaies chrétiennes, de bons auteurs comme Littmann ont cru pouvoir lire déjà le titre de roi de Sion (?), ce qui impliquerait que, sous ce souverain déjà, la tradition de la reine de Saba et des très anciennes relations qui ont pu exister avec la capitale des Juifs, avait plus ou moins servi de base à l'introduction d'une religion nouvelle qu'on considérait comme apparentée à la religion juive (1).

C'est peu avant l'accession d'Ezana au trône que les Arabes d'Arabie se révoltèrent contre la domination abyssine. Et cependant ce souverain, peut-être le roi le plus batailleur de la lignée d'Aksum, fut aussi le seul à ne pas traverser le détroit pour les soumettre à nouveau, tout en conservant d'ailleurs, dans ses inscriptions et monnaies, ses titres royaux d'Arabie.

L'époque d'Ezana est celle de la plus grande splendeur du royaume d'Aksum. Ce roi, contemporain de Constantin le Grand, a été quelquefois appelé le Constantin de l'Abyssinie. Comme le premier, il fit du christianisme la religion officielle et même obligatoire, et, ceci, peu de temps après le décret de Milan, charte du christianisme dans l'empire romain (312). La religion officielle fut aussitôt exclusive. C'est à son époque que la langue Géez se modifia et se perfectionna. Elle acquit plus de souplesse par l'introduction de plusieurs caractères nouveaux et l'adjonction de signes pour les voyelles. Presque

---

(1) Monnaie du Cab. de Berlin, D. A, E. I, p. 50.

toutes les inscriptions anciennes retrouvées sur le territoire abyssin remontent à Ezana. La plus connue d'entre elles est trilingue, comportant un texte en grec (langue des lettrés), un texte en sabéen et un texte en vieil abyssin sans voyelles dérivé du sabéen. Le règne d'Ezana s'étendit sur de nombreuses années, et commença par une longue minorité.

2.

Ezana fut un grand conquérant. Nous connaissons quelques unes des campagnes qu'il entreprit contre tous ses voisins. C'est ainsi qu'il réduisit les Bodjas ou Bega ou Bugaites populations bédouines pillardes dont parle déjà l'inscription de Cosmas, habitant les immenses territoires compris entre l'Abyssinie et la première cataracte du Nil.

L'inscription rappelant ces événements est des plus intéressantes. C'est la stèle trilingue que nous venons de citer, dite d'Ezana. Elle a été signalée pour la première fois par Salt qui l'a découverte à Aksum en 1805, visitée à nouveau en 1809 et donnée en reproduction et en traduction (1) (voir fig. IX). Elle est toujours en place. En voici une traduction française principalement établie sur le texte grec, lequel ne diffère des deux autres en sabéen et vieil abyssin que par l'adjonction dans ces derniers d'une formule d'anathème dont il sera question plus tard (2).

« Nous Ezana, roi d'Aksum, d'Himyar, de Raidan, d'Ethiopie (3), de Saba, de Salhin (4), de Siyamo (5), de Bega et de

---

(1) La traduction anglaise de SALT, assez exacte se trouve au t. II, p. 185 de son voyage. Le texte grec figure au *C. I. G.*, nº 5128, p. 514. Elle a été étudiée plus tard par LETRONNE : *Matériaux pour l'histoire du Christianisme*, p. 31. DITTENBERGER : *Orientis Graeci inscr. selectae*, vol. I, p. 298. VIVIEN DE SAINT-MARTIN : *J. Asiatique*, VI, 2. On en trouvera la traduction allemande avec une photographie et de belles gravures dans D. A. E., 1913, IV, inscr. 4, 6 et 7, p. 4 et suiv

(2) Voir p. 25.

(3) Ce titre ne figure pas dans les textes sabéen et vieil-éthiopien de la même inscription : le mot « éthiopien » n'était pas usuel dans les langues venues d'Arabie. C'est le mot Habasat qui dans ces langues remplace celui d'Ethiopie.

(4) Salhin, c'est la forteresse de Marib (Mariaba de PLINE). Saba et Salhem, c'est à peu près la même chose, comme Himyar et Raydan. Voir plus haut, pp. 41-42.

(5) Siyamo est, d'après DILLMANN, le nom générique des tribus vivant au sud-est d'Aksum.

Kasu (1), roi des rois, fils du dieu invaincu Arès (2). Comme une fois le peuple des Bega s'était soulevé, nous avons envoyé nos frères Saizana (3) et Hadêfan pour les combattre. Et dès que ces derniers eurent porté leurs armes contre les ennemis, ils soumirent ceux-ci et ils nous les amenèrent avec leur dépendance (femmes et enfants) avec trois mille cent douze têtes de bétail, six mille deux cent vingt-quatre moutons et les bêtes de somme. Mes frères leur donnèrent à manger de la viande et du blé, et à boire de la bière, du vin et de l'eau, le tout à satiété quel que fut leur nombre. Il y avait notamment six chefs (sous-rois) avec leurs peuples, au nombre de quatre mille quatre cents et ils reçurent chaque jour vingt deux mille pains de froment et du vin pendant quatre mois, jusqu'à ce que mes frères les eussent amenés auprès de nous. Et ces prisonniers, après leur avoir donné tous les moyens de subsistance et les avoir habillés, nous les installâmes de force dans un lieu de notre pays appelé Matlia (4). Et nous ordonnâmes de nouveau de leur donner des vivres ; et nous accordâmes à chaque chef vingt-cinq mille cent quarante têtes de bétail. En signe de reconnaissance à Celui qui nous a engendré, Arès l'invaincu, nous Lui avons dressé des statues, l'une d'or et la seconde d'argent, et trois autres d'airain, à sa gloire (5). »

3.

Les autres campagnes d'Ezana sont chacune relatées par les inscriptions triomphales qu'il fit graver à son retour sur les

---

(1) Les Kasu sont les populations de l'Atbara (ci-dessus, p. 59, note 1), plus ou moins liés avec les Bega. Probablement Kasou = Sasou.

(2) Arès est un équivalent inventé pour les Grecs : le nom du dieu en sabéen et vieil-abyssin est Mahrem, dieu indigène.

(3) Saizana figure toujours avec son frère Ezana dans les chronologies royales et passe pour son jumeau. Tous deux sont considérés comme des saints. Hadêfan ne nous est connu que par les inscriptions.

(4) Matlia est remplacé dans les deux autres inscriptions par Dawaia Byrn : peut-être à l'est du lac Tsana ou Begaland, pays où auraient été fixés ces Bogas.

(5) On verra que les archéologues ont retrouvé à Aksum la base d'une statue colossale. Il n'est pas certain que ces statues, du moins celles de grandeur moyenne, aient été l'œuvre d'artistes indigènes. Le *Périple* nous apprend que les statues (Ἀνδριάντες), ordinairement en provenance d'Alexandrie, étaient des objets d'importation courante dans les escales grecques de la mer Rouge, comme d'ailleurs les monnaies d'or. V. LETRONNE : *Œuvres choisies*, 1re série, t. I, 1881, p. 45.



Aksum : Les quatre Piliers du Trône royal tels qu'ils sont aujourd'hui.

(cliché de Mme de Coppet).

d'après l'*Illustration* du 31 Mai 1924.

trônes d'Aksum. Nous ne sommes pas en mesure d'établir la succession de ces expéditions, mais, comme le nombre des inscriptions les concernant est très limité, nous pensons intéressant d'en donner en note la traduction, établie en général sur la traduction allemande (1). Leur interprétation est difficile au point de vue des noms propres, représentés seulement par leurs consonnes et rarement identifiables.

L'inscription à laquelle Littmann a donné le n° 8 vise une campagne chez les Aguezat, probablement au sud-est d'Aksum, tribu non localisée (2) qui s'était révoltée sous un chef Abba Alkeo. La campagne conduisit le roi au sud chez les Aguezat vers la côte des Somalis, puis à l'ouest, puis de nouveau vers le sud, loin de son centre. C'est une sorte d'expédition circulaire le long des frontières pour rétablir l'ordre un peu partout, notamment chez les Gabas, sur la côte d'Adulès, dont Ezana cherchait ainsi à maintenir l'accès ouvert à son pays.

---

(1) Nous avons maintenu aux inscriptions les nos qu'elles portent dans D. A. E

(2) Cette inscription trouvée en deux morceaux par BENT, a été étudiée déjà par MÜLLER, NOLDEKE et enfin par GLASER : *Die Abessinier in Arabia und Africa*, p. 155. Voir D. A. E., IV, inscr., 8, p. 18. En voici le texte :

« EZANA

Fils d'Ella-Amida, de la race de Halèn, roi d'Aksum, d'Himyar, de Raydan, de Saba de Salhin, de Siyamo, de Bega et de Kasu, Roi des Rois, fils de Mahrem invincible ! Il partit en campagne pour rétablir son empire et y remettre l'ordre. Ceux qui lui ont obéi, il les a épargnés ; ceux qui lui ont résisté, il les a mis à mort. Il vint à LBH et là se présenta (devant lui) avec des présents SWSWT, le roi des Aguezât (probablement au sud-est dans la direction des Somalis) avec ses peuples, et il lui a donné des lois et ce dernier s'est soumis. Alors il l'a renvoyé pour qu'il put retourner dans son pays. Ensuite il est arrivé à FNSHT et là vint avec ses peuples et des présents, le roi de Gabaz (probablement la côte d'Adulès, donc au nord d'Aksum) SBL (?) et il lui a donné des lois et ce dernier se soumit. Alors il l'a renvoyé pour qu'il puisse retourner dans son pays. Ensuite il est arrivé à HMS (probablement Hamasen, le pays d'Asmara) et là vinrent toutes les tribus de Métin, et il leur a donné des lois et celles-ci se sont soumises. Et il a amélioré les chemins et soumis le pays (?). Et il a convoyé en sécurité à travers leur pays les biens qu'ils ont offerts et il a assuré en même temps l'entretien des hommes et des femmes, et il a donné tous ses soins à ses quatre armées en pays ennemi (?). Au camp où il s'est installé, il a assuré l'approvisionnement par les réquisitions imposées à l'ennemi. Il a combattu avec ses troupes et les a passées en revue en campagne et il a complété leurs effectifs (?). Ensuite il vint vers Dâmmo (?) (probablement Debra Damo à la frontière actuelle entre l'Erythrée et l'Abyssinie). Et il lui a donné ses lois ; il vint aussi vers MTT et le combattit..... et MTT se soumit. Ensuite..... Samen (la région sud d'Aksum) ..... il exigea le tribut..... il leur donna des lois et les renvoya pour qu'ils rétablissent l'ordre dans leur pays. De là il alla à travers des fleuves, et alors vint..... le roi de WYLQ (peut-être Walqayit au delà du Taccazzé) qui dit : « Nos peuples sont venus et avec eux..... rétablir l'ordre chez vous.... O notre roi..... » (Le reste trop tronqué pour qu'on puisse en dégager un sens général.)

Il ne semble pas que la pacification ait été durable, car l'inscription nº 9 nous raconte avec beaucoup de détails stratégiques une seconde campagne chez les Aguezat et dans les provinces du sud et du sud-est jusqu'à la mer. Probablement la campagne, ensuite, fut reprise vers l'ouest pour refouler les tribus. Cette inscription comporte deux noms qu'on trouve déjà dans l'inscription d'Adulès (Atagau = Agau ; Métin = Métiné). Malheureusement, en dehors de la direction générale des opérations, la plupart des noms de lieux sont inconnus. Le roi des Aguezat ayant fait mine de se soumettre et médité ensuite quelque trahison, fut appréhendé et exécuté. Ses peuples furent poursuivis : les Abyssins opéraient par des colonnes armées, harkas ou tribus, c'est assez difficile à préciser (1). Il est question, dans cette inscription, de fleuves. Ce n'est pas du

---

(1) Cette inscription, connue depuis 1850 se trouve dans une maison privée et l'expédition allemande a eu du mal à se la faire montrer. Voir *Liber Axumae*, édit. CONTI-ROSSINI, p. 62, et D. A. E., IV, inscription nº 9, p. 24. Voici la traduction de l'inscription d'après la traduction allemande :

« Ezana, fils d'Ella Amida, de la race de Halèn, roi d'Aksum, de Himyar, de Raydan, de Saba, de Salhin, de Siyamo, de Bega et de Kasu, Roi des Rois, fils de Mahrem l'invincible. Les Aguezat avaient pris la campagne et étaient arrivés à Angabo (peut-être Angot). Là vint à notre rencontre Abba' Alkéo, le roi des Aguezat, avec sa tribu et il nous apporta des présents. Et, lorsque ensuite nous fûmes arrivés à Alya (?) le campement dans le pays des Atagaou, nous nous procurâmes des chameaux et des bêtes de somme, des hommes, des femmes et des approvisionnements pour vingt jours. Mais le troisième jour après notre arrivée, comme nous avions reconnu la perfidie d'Abba' Alkeo, nous livrâmes au pillage les Aguezat qui étaient venus avec leur roi ; et ceux que nous pillâmes nous les fîmes enchaîner et quant au roi Abba'Alkeo, nous le laissâmes nu, nous l'enchaînâmes avec le porteur de son trône (probablement une chaise à porteur). Nous ordonnâmes ensuite à la colonne Mahazâ et à ses commandants de marcher nuit et jour. Alors ils expédièrent la colonne Mahazâ et la colonne Métin et ils les lâchèrent et leur ordonnèrent de combattre les Aguezat. Ils se rendirent aux places....., arrivèrent à Asala (?) et parvinrent à Ereg (?) et (ils prirent à) Ereg ce qu'ils trouvèrent. Et ils sortirent vers le passage d'Asal et..... fleuve Nadû (?) et tuèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent. De là ils parvinrent au territoire d'Agada, où ils tuèrent et capturèrent hommes et animaux. Puis ils expédièrent les guerriers Dâchen (Dachun, le titre qui figure à la suite du nom du roi Endybis, p. 85, note 2) et ils les lâchèrent et leur ordonnèrent de se rendre vers Seezot et par l'est..... ils se retirèrent..... et les porteurs d'eau firent la corvée d'eau, et les trois colonnes Dâken, Harâ et Métin se rallièrent à Ad (ya) bo .. Ensuite ils envoyèrent la colonne Harâ et la lâchèrent et lui ordonnèrent de se rendre vers Zawa..t. Et de là pour la troisième fois ils envoyèrent la colonne Lakên et la lâchèrent et lui ordonnèrent de se rendre à Hasabô (?) et elle partit pour la passe de Tûtehô et descendit..... le fleuve, et atteignit vers Lawa (?) et descendit vers Asya (?)..... Et ensemble, de Hezabâ (?) elles se mirent en campagne et campèrent..... et entrèrent et y passèrent la nuit. Et au petit jour, ils les attaquèrent..... suivirent au lieu de rassemblement de l'armée Magaro (?) et les trois armées partirent..... il partit avec elles..... au fleuve, avec Falha et Sera. »

Nil qu'il s'agit ici, ni de ses affluents, mais plutôt d'un des fleuves intérieurs de l'Abyssinie méridionale, sans débouché sur la mer, tel le Haouache coulant du sud-ouest au nord-est et se perdant dans les sables ou dans des cuvettes plus ou moins désertiques au sud du pays Galla.

L'inscription n° 10 célèbre une campagne chez les Sarané dont le territoire s'appelle Hafan. Ils étaient probablement divisés en quatre tribus, les Sané, Sawanté, Gêmâ et Zahtan. Ils avaient massacré une caravane abyssine et furent soumis à de dures répressions. L'inscription fait mention d'un sacrifice de captifs aux dieux locaux, sacrifice humain qui fut sans aucun doute consommé matériellement et non pas remplacé symboliquement par une dation d'esclaves devenus les Hiérodoules d'un dieu indigène, procédé employé dans tant de civilisations antiques.

Malheureusement, ni le nom des Sarané ni leur pays de Hafan n'ont pu être localisés géographiquement faute de recoupements (1).

---

(1) L'inscription n° 10 dont le texte est ci-dessous, a été relevée sur une pierre cachée dans la même maison que la précédente. Elle faisait probablement partie du même trône ou de la même chaire royale. Vue par RÜPPEL, *Reise*, II, p. 280 ; D'ABBADIE Acad. Inscr. et Belles-Lettres, Comptes rendus, t. V, p. 14. Etudiée par DILLMANN, NÖLDEKE, MULLER. Voir surtout D. A. E., IV, inscr. n° 10, p. 28.

« Ezana, fils d'Ella Amida, de la race de Halèn, roi d'Aksum, d'Himyar, de Raydan, de Saba, de Salhin, de Siyamo, de Bega et de Kasou, fils de Mahrem l'invincible. Les Sarané, dont l'empire est A (fa)n entrèrent en campagne après avoir employé contre nous la force et massacré une caravane de marchands. Et nous sommes entrés en campagne contre eux et nous avons envoyé les colonnes, celle de Mahaza et celle de Dachen et celle de Hara et nous-mêmes avons suivi et avons campé au lieu de campement des troupes à Alâ et de là nous avons expédié nos troupes. Et ils tuèrent quelques-uns des Sarané, en capturèrent d'autres et firent du butin. Nous vainquîmes Sané et Sawante et Gêmâ et Zahtan, quatre peuplades et nous nous emparâmes d'Alitâ et de ses deux enfants. Et l'on mit à mort 503 hommes de Afan et 202 femmes, en tout 705. On fit prisonnier des hommes et des femmes leur appartenant, à savoir 40 hommes et 165 femmes et enfants, au total 205. Le butin comprit 31.900 têtes de bétail et 827 bêtes de somme. Et le roi s'en retourna sans dommage vers ses peuples et éleva un trône ici à Sadô (c'est probablement le nom du quartier d'Aksum où se trouvent encore aujourd'hui les trônes et chaires plus ou moins ruinés) qu'il plaça sous la protection des dieux Aster, Beher et Meder. Et que si quelqu'un l'enlève ou le déplace qu'il soit exterminé lui et sa race ; qu'il soit extirpé de ces terres. Et le roi apporta un don de reconnaissance (?) à Mahrem, l'auteur de ses jours, soit 100 têtes de bétail et 50 captifs. »

4.

Celle qu'on croit la plus récente des grandes inscriptions d'Ezana trouvées à Aksum, a reçu des savants allemands le nº 11. Elle est particulièrement importante. C'est la plus longue de toutes. Elle ne vise qu'une seule campagne dont nous pouvons retracer parfaitement les étapes. Elle est aussi la seule de ce roi dénotant son accession au christianisme.

Cette inscription, conservée dans l'église Sainte-Marie de Sion d'Aksum, a été connue déjà par le voyageur Rüppel en 1833. Elle provient, comme les autres des côtés d'un trône. Elle débute par une invocation au « Seigneur du ciel » (1).

La campagne entreprise par Ezana est l'expédition suprême dressée contre le royaume de Méroé, et rien que contre cette antique puissance si décrépite, dont le territoire était alors habité par des peuples appelés par les Abyssins, les Nobas et les Kasou. Ces noms figurent déjà dans la liste des titres royaux des rois d'Aksum, lesquels considéraient les peuplades qui les portaient comme leurs sujets, donc comme des vaincus de campagnes antérieures. Noba veut dire Nubien : les Nobas habitaient le cours moyen de l'Atbara dont le haut cours porte le nom de Taccazzé. Les Kasu habitaient le confluent de l'Atbara et du Nil, c'est-à-dire la région même de Méroé. Ezana marcha non plus au nord en descendant l'Atbara, mais franchement à l'ouest, vers le Nil Bleu et ravagea en passant les territoires qui appartinrent plus tard ou faisaient partie déjà du royaume chrétien d'Aloa, cité plus haut (p. 81), dont le centre était au confluent des deux Nils, mais s'étendait aussi beaucoup plus vers le sud ainsi que vers l'est si sa capitale était bien Soba, en dehors de l'île de Méroé. Car Soba, dont la localisation est en suspens, devrait à notre avis être cherchée à Kassala, point où vient se perdre dans les terres le fleuve Marib, ancien affluent de l'Atbara, aujourd'hui sans communication avec lui, appelé aussi le Soba, le Sob, où nous retrouvons le nom antique. On

---

(1) SAPETO en a donné une première traduction : *Mémoire sur une inscription éthiopienne d'Aksum*, dans *Nouvelles Annales des Voyages*. Paris, 1845, t. II, p. 295, et t. III, p. 32.

Sur la question de savoir si l'expression : « Seigneur du ciel » s'applique uniquement au dieu des chrétiens, voir plus loin p. 102 et p. 124.

Monnaies inédites d'Aksum,
du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale.

pourrait, il est vrai, être tenté de rechercher la capitale de Soba sur le grand affluent du Nil du même nom, mais cela paraît nous entraîner trop loin vers le sud. En tout cas, au moment de cette expédition abyssine, l'ancien royaume de Méroé n'existait plus ou végétait, ou avait changé de nom, ou était en train de se transformer en royaume chrétien. Le christianisme, en effet, ne cheminait pas moins vite le long du Nil que le long de la mer Rouge et il y résista plus longtemps devant l'Islam que sur les côtes plus accessibles. Toutefois, le pays de Méroé n'était pas encore franchement chrétien, car il résulte de notre inscription qu'Ezana, déjà passé au christianisme, y détruisit des idoles. S'il avait adoré le même dieu que ses adversaires, il ne l'aurait pas ignoré. On peut dire, par contre, qu'en dehors du cas de conversion solennelle, les débuts du christianisme manquent de netteté dans beaucoup de pays. Pour ne citer qu'Alexandrie, nous ne pouvons préciser à cent ans près le moment où elle fut vraiment chrétienne.

Le roi d'Abyssinie s'empara des villes fortes de Tabito et Fertoti ayant appartenu d'abord aux Kasu, mais conquises par les Nobas, par conséquent des positions avancées de Méroé sur le cours inférieur de l'Atbara vers la montagne. Ce n'étaient pas sans doute de véritables villes, mais de ces centres semi-nomadiques ou saisonniers, entourés de grandes enceintes circulaires en pierres sèches entassées, bonnes tout juste contre les coups de mains, comme on en retrouve dans les sites anciens méroitiques décrits par Crowfoot (1).

Il remonta aussi haut que Daron sur le Nil (non encore identifié) (2) et attaqua Aloa qui est, nous l'avons vu, Méroé. C'est un peu plus en aval, au confluent du Nil et de l'Astaboras, qu'il éleva à son nouveau dieu « le Seigneur du Ciel » en face de la ville des Kasu non encore identifiée, un trône dédicatoire. Sayce a eu la curiosité, en 1909, de faire des fouilles dans une île juste en face du confluent, et il a eu la surprise de constater que le haut d'une très ancienne digue en pierres

---

(1) CROWFOOT : *Old sites &a*, *loc. cit.*, 1920, p. 89 et suiv. ADDISON et DOWS DUNHAM ; *Alem, a meroitic site*, dans les *Soudan Notes and Records*, 1922, p. 39.

(2) Probablement dans ce que Strabon appelle l'île des Sembrites (ci-dessus p. 76, note 2).

brutes servant à protéger les berges, porte une plateforme en pierres, également non taillées, qui a fort bien pu supporter le dit trône. C'est une vérification expérimentale inespérée de l'inscription nº 11. Toutefois, Sayce attribue à un roi Tazena, qu'il place un siècle après Ezana, l'inscription grecque de Méroé et par conséquent aussi la destruction de cette capitale, c'est-à-dire qu'elle aurait eu lieu au milieu du Vᵉ siècle et non au milieu du IVᵉ. En réalité, Tazena se confond avec Ezana ; du moins, il n'existe aucune preuve qu'au siècle postérieur à Ezana ait régné un roi Tezana ou Tazena (1).

L'inscription nous donne aussi de sérieuses indications sur la couleur de la peau des habitants. On y parle de rouges et de noirs. Du temps des Pharaons déjà, les Egyptiens s'intitulaient les rouges, et l'on voit clairement que les Abyssins aussi prétendaient à la couleur noble rouge (c'est-à-dire blanc cuivré) qu'ils tenaient de leur origine arabe sémitique (2). Au contraire, les noirs sont des nègres ou des Soudanais plus noirs que les nègres tenus en mépris. Mais nous savons que la population de Méroé n'était pas composée de nègres à l'origine. Au temps du premier empire éthiopien, vers le VIIᵉ siècle avant Jésus-Christ, les habitants de Napata se rapprochaient plus de la couleur égyptienne que de la couleur équatoriale et c'est à tort notamment, que par dérision, la stèle assyrienne d'Esarhaddon représente comme un nègre avec un anneau dans le nez et enchaîné, Tirhaqa, le roi d'Egypte et d'Ethiopie, dont le sang était libyo-nubien (3) et qu'il ne réussit pas d'ailleurs à capturer. Peu à peu les gens de Méroé, tournés, on l'a vu, plus vers le sud que vers le nord, virent par l'afflux du sang nègre, leur peau passer au noir et c'est cette gradation que nous indique l'inscription d'Ezana en ce qui concerne les Nobas dont les plus septentrionaux n'étaient pas noirs. On doit y voir une confirmation de l'opinion que la dernière dynastie de Méroé était nègre et régnait sur des gens à peau fort teintée.

---

(1) Voir Garstang, Sayce et Griffith, *loc. cit.*, chap. Iᵉʳ, p. 5 et ci-dessus, p. 83.

(2) Cela n'empêche pas les Arabes de considérer les Abyssins indistinctement comme des nègres. Conti-Rossini a rappelé (*Oriente Moderno*, loc. cit., p. 38) que le poète arabe Ibn Diba, parlant des guerriers d'Abréha, dit qu'ils avaient le teint noir d'un jour de tempête.

(3) Reisner, *Outline*, 1919 p. 50.

C'est sans doute ici qu'il aurait fallu placer les renseignements déjà donnés sur l'inscription grecque de Méroé, car elle corrobore et complète l'inscription n° 11. Cette dernière est l'hymne de victoire entonné à la fin de la campagne et gravé pour la postérité dans l'antique capitale d'Aksum. Celle de Méroé est en quelque sorte la dédicace commémorative élevée au point le plus avancé de l'expédition, la borne militaire d'Ezana. Il ne poussa pas plus avant dans le pays des Nobas rouges. Il dit avoir anéanti les idoles dans les temples. C'est peut-être du temple d'Amon-Belier qu'il s'agit ici. En tout cas cette expédition signifie la fin de Méroé.

Voici d'ailleurs le texte et la photographie (fig. X) de l'inscription n° 11 d'Aksum (1) qu'on peut dater à peu d'années près de 340 après Jésus-Christ si l'on admet que le règne d'Ezana prit fin en 342, le christianisme était introduit en Abyssinie vers 330, par Frumentios.

« Par la puissance du Seigneur du Ciel qui, au ciel et sur la terre, a la puissance sur tous les êtres, Ezana (2), fils d'Ella Amida, de la race de Halèn, roi d'Aksum, d'Himyar, de Raydan, de Saba, de Salhin, de Siyamo, de Bega et de Kasu, Roi des Rois, fils d'Ella Amida, jamais vaincu par l'ennemi. Que la puissance du « Seigneur du Ciel », qui a fait de moi un roi, qui règne toujours en perfection (?), invincible, fasse qu'aucun ennemi ne puisse résister devant moi, qu'aucun ennemi ne puisse me suivre. Par la puissance du « Seigneur Alls » (?), je suis entré en campagne contre les Nobas lorsque ces peuples Nobas se sont révoltés et ont fait les orgueilleux. « Ils n'oseront pas passer le Taccazzé (Haut Atbara) », disaient ces peuples Nobas. Lorsqu'ils eurent commis des actes de violence contre les peuples Mangourto et Hasa et Barya, et lorsque le noir combattit le peuple rouge, et après qu'ils eurent parjuré pour la deuxième et troisième fois leur serment et mis à mort sans merci leurs voisins, et lorsqu'ils eussent pillé nos messagers et les envoyés que je leur avais adressés pour les admonester, et qu'ils les eussent dépouillés

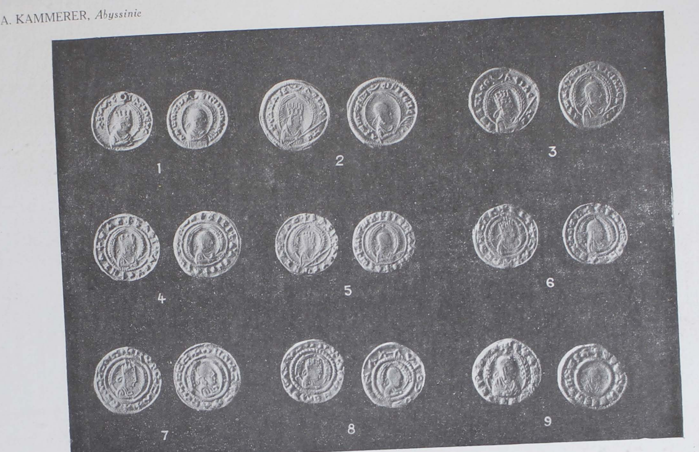
(1) D. A. E., IV, p. 32. Rüppel : *loc. cit.*, p. 178. Dillmann : *Zeitschrift der D. Morgenland Gesellschaft*, I, p. 357.

(2) Sapéto, *Mémoire, loc. cit.*, traduisait : « Par la force de Dieu qui étend le ciel et la terre, seigneur dans l'éternité qui a fait le roi Tézéna. »

de ce qu'ils possédaient ainsi que de leurs lances : lorsqu'enfin, leur ayant envoyé de nouveaux messagers qu'ils ne voulurent pas écouter mais auxquels ils répondirent par des refus, des dédains et de mauvais actes : alors j'entrai en campagne. Je m'élançai par la puissance du « Seigneur du Pays », et je combattis au Taccazzé, au gué de Kemalké. Là-dessus, ils s'enfuirent et ne restèrent pas tranquilles, et je suivis les fuyards pendant vingt jours au cours desquels partout où j'arrivai j'en détruisis quelques-uns. J'en fis prisonniers d'autres et je capturai parmi eux du butin. En même temps ceux de mes peuples qui étaient entrés en campagne ont ramené des captifs et du butin ; en même temps je brûlai leurs villes, aussi bien celles ayant des murs de pierre que celles en paillottes ; mon peuple leur enleva leur blé, leur minerai, leur fer et leur cuivre (?) et il a anéanti les idoles contenues dans les maisons (temples), ainsi que leurs provisions en blé et coton (1), et il les a précipités dans le fleuve Seda (le Nil bleu). Beaucoup perdirent la vie dans l'eau, je n'en connais pas le nombre. En même temps mon peuple perça et coula leurs bateaux qui portaient une foule d'hommes et de femmes. Et je capturai deux guides qui étaient venus comme espions, montés à chameaux, du nom de Yesaka, Butala, ainsi qu'un notable Angabène, et les guides suivants furent mis à mort : Danoko, Dagalé, Anako, Hawaré. Les soldats avaient blessé Karkara, leur prêtre, et lui avaient pris une parure en argent et une boîte en or : ainsi cinq guides et un prêtre tombèrent. Et j'arrivai chez les Kasu, je les combattis et les fis prisonniers au confluent des rivières Seda et Taccazzé. Et le jour même de mon arrivée j'envoyai en campagne des colonnes des Mahaza, des Hara, des Damawa (?), des Falha (?) et des Sera (?) le long du Seda en remontant vers les villes à murailles de pierres et vers celles construites en paillottes ; c'est-à-dire leurs villes à murailles de pierres, Alwa et Daro. Et mes troupes tuèrent et firent des prisonniers et les précipitèrent dans l'eau et elles rentrèrent saines et sauves chez elles après avoir effrayé leurs ennemis et les avoir vaincus grâce à la puissance du « Seigneur du Pays ». Ensuite, j'envoyai les colonnes de Halen,

---

(1) La traduction paraît certaine Il y avait déjà des cultures de coton.



MONNAIES INÉDITES DES ROIS D'AKSUM, du Cabinet des Médailles de Paris.

des Laken (?), des Sabarat, des Falha et des Sera le long du Séda en descendant vers les quatre villes de paillottes des Nobas et la ville de Négus. Les villes des Kasu à murailles de pierres que les Nobas avaient prises étaient Tabito (?), Fertoti, et les troupes pénétrèrent jusqu'au territoire des Noba rouges et mes peuples rentrèrent saufs après avoir fait des prisonniers et du butin et tué (des ennemis) par la puissance du « Seigneur du Ciel ». Et j'élevai un trône au confluent des fleuves Seda et Taccazzé en face de la ville à murailles de pierres qui s'élève sur (?) cette presqu'île (1). Et voici ce que m'a donné le « Seigneur du ciel » : prisonniers, hommes 214, femmes 415, soit au total 629 ; tués, hommes 602, femmes et enfants 156, soit au total 758, et en additionnant les prisonniers et les tués, 1.387. Le butin s'éleva à 10.560 têtes de bétail et 51.050 moutons. Et j'élevai un trône ici à Sadô (2) par la puissance du « Seigneur du Ciel » qui m'a assisté et m'a donné la suprématie. Que le « Seigneur du Ciel » renforce ma suprématie. Et, comme il a maintenant vaincu mes ennemis pour moi, qu'il veuille bien continuer à vaincre pour moi où que j'aille. Comme il a maintenant vaincu pour moi et m'a soumis mes ennemis, je veux, moi, régner en droit et en équité, sans faire aucune injustice à mes peuples. Et, ce trône que j'ai élevé, je le remets à la protection du « Seigneur du Ciel », qui m'a fait roi et à celle de la Terre qui l'a porté. Et s'il se trouve quelqu'un pour arracher, anéantir ou déplacer ce trône, que lui-même et sa race soient anéantis et extirpés. Il sera balayé du pays. Et j'ai élevé ce trône par la puissance du « Seigneur du Ciel ». »

---

(1) C'est là que le géographe PTOLÉMÉE place Primis Major.

(2) On a vu que Sadô est probablement un quartier d'Aksum.

CHAPITRE XI

L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME EN ABYSSINIE

L'introduction du christianisme en Abyssinie, dont la preuve matérielle résulte de la dernière en date des inscriptions d'Ezana, nous est racontée à la fois par des sources byzantines et par des sources abyssines. Cette histoire se trouve principalement dans Ruffin, moine du IVe siècle, dans Sozomène et Sôcratès, ainsi que dans quelques compilateurs ecclésiastiques, dont plusieurs sont tardifs, tel Cedrenus, moine du XIe siècle (1). A vrai dire tous ont copié la version de Ruffin, écrivant moins de cent ans après les événements. Son degré de véracité est mal connu.

Si douteuses que soient les sources byzantines, elles sont encore préférables à celles que nous livrent les traditions aksumites. Ces dernières sont disséminées dans les chroniques religieuses et la plus complète sur ce sujet est constituée par les actes de Tekla Haïmanot, conservés au monastère de Debra Damo, ne remontant pas d'ailleurs plus haut que le XIVe siècle (2).

Voici la légende byzantine de l'introduction du christianisme en Abyssinie.

Un certain Méropios, marchand grec d'Antioche et chrétien,

---

(1) RUFFIN : *Historia Ecclesiastica* (lib. I, ch. IX). Ruffin, d'abord ami, puis ennemi de Saint Jérôme, vécut principalement à Jérusalem et à Rome ; il mourut en 410 en Sicile.

CEDRENUS (t. I, p. 284), auteur d'une Chronologie ou *Histoire Universelle du Monde jusque l'an* 1057 ; il est d'une crédulité sans limite.

Voir aussi SOZOMÈNE : *Hist. ecclés.*, II, 24, et SÔCRATÈS : *Hist. ecclés.*, I, 19.

(2) Il semble bien que la source abyssine de la légende de l'introduction du christianisme ne soit pas, comme on pourrait le croire, un récit byzantin ou copte de cette prédication, mais un texte syrien de la version de Ruffin, passé dans l'arabe et retranscrit de l'arabe dans le synaxaire abyssin par le moine Abba Sema à la fin du XIVe siècle.

se rendant aux Indes avec ses deux fils ou ses deux neveux Aidesios et Frumentios, aurait fait naufrage sur la côte d'Adulès. Tous furent capturés et la plupart massacrés selon l'usage des barbares de l'endroit quand ils croyaient la paix rompue entre eux et l'empire romain. Or, Constantin procédait alors contre les Blemmyes du sud de l'Egypte à quelque rude opération de police comme avaient dû faire tous ses prédécesseurs. Ces opérations mettaient quelquefois les sujets du roi d'Aksum en contact direct avec les Romains, car nous savons par Vopiscus, historien de la décadence, que l'empereur Aurélien, après ses opérations contre les mêmes Blemmyes en 274, traîna en triomphe derrière lui des « Blemmyes », des « Aksumites » et des Arabes « Eudaemones », c'est-à-dire d'Aden (1). Les tribus les plus lointaines subissaient donc ces répressions.

Dans la circonstance qui nous occupe, Frumentios échappa aux représailles des barbares. Il reçut bon accueil du roi Ella Amida, le père des deux princes jumeaux Ezana et Saizana. Frumentios capta les bonnes grâces du souverain par sa culture supérieure et fut chargé de l'éducation de l'héritier Ezana. Peu après, Ella Amida mourut et le règne de son fils commença par une longue minorité.

La tradition populaire abyssine place l'activité de Frumentios, à qui elle donne le nom d'Abba Salama, non pas sous Ella-Amida, mais sous Ella-Abreha et Atsbeha, les « frères bien-aimés ». Il est vrai qu'on peut soutenir l'identité d'Ella Abreha et Atsbeha d'une part, avec Ezana et Saizana d'autre part, les ἀδελφοὶ τιμιώτατοι, à qui Constantin écrivit une lettre qui nous a été conservée par l'apologie (2).

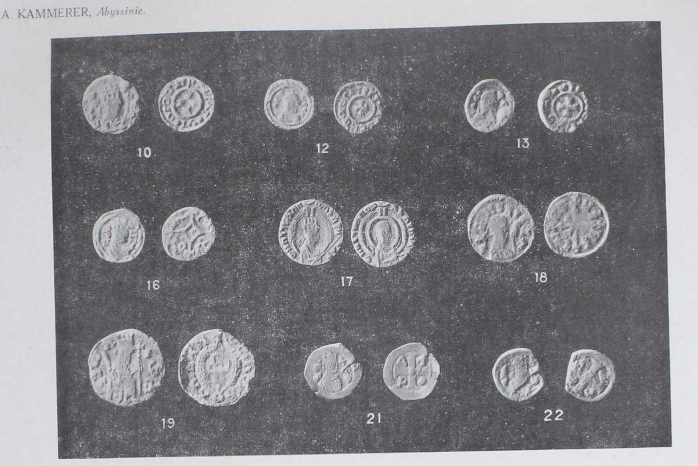
Quoi qu'il en soit, Frumentios, le futur premier patriarche abyssin, n'était sans doute pas le premier missionnaire chrétien arrivé si loin vers le sud. On peut admettre avec Guidi (3) que déjà des propagandistes du Christ avaient fait leur apparition. Ces premiers missionnaires, venus de Byzance, étaient des

---

(1) Cité par CONTI-ROSSINI, *Expéditions*, p 23.

(2) CONTI-ROSSINI : A propos des textes concernant Samala-Frumentios, dans la revue *Ethiops*, n° 1, janvier 1922, p. 1.

(3) GUIDI : *La Chiesa abissina*, extr. de la *Rivista mensile del oriente moderno* 2e année, 1922, p. 2-4.



MONNAIES INÉDITES DES ROIS D'AKSUM, du Cabinet des Médailles de Paris.

Syriens, c'est-à-dire qu'ils appartenaient à des rites d'où sortirent plus tard les monophysites, lesquels se rattachèrent à Alexandrie. Ces événements sont antérieurs à l'Arianisme, né à Alexandrie en 318 et qui resta inconnu en Abyssinie.

La chronique abyssine nous révèle une autre version, non contradictoire d'ailleurs avec la version grecque, de l'introduction du christianisme. D'après cette chronique, une partie du peuple abyssin priait alors le dragon et l'autre suivait la thora juive. On peut y voir la preuve qu'une lutte intestine sévissait entre les influences antiques de source arabique (le dragon qui régna 400 ans sur l'Abyssinie) et les influences sémitiques beaucoup plus récentes, tandis que la supériorité de la culture hellénistique était assez sensible pour faire confier à des Grecs l'éducation de l'héritier présomptif et mettre entre leurs mains l'autorité qu'il leur fallait pour l'évangélisation du pays.

Le Syrien Frumentios, après un long séjour en Abyssinie, se serait rendu à Alexandrie, alors la métropole religieuse du monde, plus puissante en autorité que le Siège de Rome et non encore dépassée par Constantinople dans sa lutte pour la primauté. Le grand Athanase venait de s'asseoir sur ce siège patriarcal (328) peu d'années après que la condamnation d'Arius eut été prononcée par le concile de Nicée (325). Les factions religieuses d'Alexandrie et de Byzance étaient encore dans toute l'effervescence soulevée par cette première grande hérésie et sans doute Frumentios prit-il énergiquement parti pour Athanase qui l'aurait confirmé comme évêque unique et exclusif d'Abyssinie. Ce titre est reconnu en tout cas vers 356 à Frumentios (si l'on s'en tient aux auteurs grecs, et vers 340 si l'on adopte la date des chroniques abyssines toujours assez vagues). Ainsi, dès le début, les Syriens qui avaient évangélisé l'Abyssinie, auraient quitté l'obédience de Constantinople (obédience politique et dans une certaine mesure religieuse), toujours mal vue à Antioche leur principal centre intellectuel, pour se rapprocher d'Alexandrie dont le pouvoir politique ne s'étendait pas hors d'Egypte. Nous y verrions volontiers une illustration de plus de la tendance du siège d'Alexandrie à chercher des alliances contre Byzance et de celui d'Antioche à faire de même.

Selon toute vraisemblance, la basilique d'Aksum, l'église sainte par excellence, dont les substructures antiques ont été

relevées par l'expédition archéologique allemande, remonte précisément à cette époque des dernières années d'Ezana (vers 342), c'est-à-dire à l'époque qui succède immédiatement à la superbe floraison des stèles géantes et aux nombreuses inscriptions reproduites au chapitre précédent, lesquelles appartiennent à la période païenne. On a vu la différence nettement saisissable entre les invocations des stèles païennes aux dieux Mahrem, Astar, Beher et Meder, et le langage nouveau employé dans la dernière inscription d'Ezana, mise sous le vocable du « Seigneur du Ciel qui a la puissance sur tous les êtres au ciel et sur la terre ». Encore cette invocation est-elle sans doute une formule transitionnelle, car dans les rares inscriptions postérieures au IVe siècle, l'invocation est rédigée dans un style plus habituel aux chrétiens : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (1). »

Les deux traditions, byzantine et abyssine, de l'introduction du monothéisme, ne nous renseignent que sur la physionomie extérieure des événements. On peut se demander pourquoi l'Abyssinie est devenue chrétienne. Assurément elle a pu y être préparée par les missionnaires dont nous avons parlé, avant le temps de Frumentios. Elle a pu devenir chrétienne aussi parce qu'on y avait entendu parler de l'édit de Milan (312) par lequel Constantin avait rendu la liberté à l'Eglise du Christ, et surtout parce qu'une immense vague de mysticisme portait tous les pays méditerranéens et à leur suite tous les confins, vers le christianisme. Nul doute même que ces événements n'aient joué un rôle considérable dans les conversions. Cependant il n'y a nulle trace, en Abyssinie, de ces travaux formidables de sape gagnant peu à peu les classes gouvernementales et finissant par s'imposer à la Cour, dont la preuve est partout dans l'empire romain, et par lesquels s'est préparé le christianisme triomphant.

Il faut donc chercher autre chose ! Et cette cause supplémentaire peut fort bien être trouvée dans la situation politique. C'est brusquement que la religion nouvelle apparaît dans les inscriptions de la fin d'Ezana : c'est donc le souverain lui-même qui a adopté la croyance nouvelle et l'a imposée, ou tout au moins fait accepter par son peuple.

---

(1) D. A. E., IV, *Inscrip.* 12 et 13, p. 42-46

Or, les rois d'Aksum avaient alors besoin d'alliances. Ils étaient conscients de la prépotence absolue exercée en Orient par l'empire romain dont le centre d'activité était à Byzance (1). D'autre part l'ère des grands schismes, commencée avec Arius était trop récente pour que Constantinople en fût déjà affaiblie. On verra d'ailleurs que les questions de schisme, évidemment moins brûlantes au lointain royaume d'Aksum, n'empêchèrent pas l'alliance politique de ce dernier avec Byzance. Ezana avait peut-être à redouter des initiativee ou un regain de pouvoir de la nouvelle dynastie qui régnait à Méroé, sous l'espèce du royaume d'Aloa. En tout cas, il surveillait avec méfiance ce qui se passait dans l'Arabie méridionale, particulièrement en rumeur. On a vu par l'inscription d'Imroulqeis (ci-dessus, p. 62) qu'un premier siège de Nagran avait eu lieu vers 328, événement par conséquent contemporain. La compétition y atteignait son apogée entre polythéistes, juifs, chrétiens (2). Les Abyssins devaient être toujours prêts à intervenir. Le grand Ezana eut-il la pensée de plaire par une conversion, à l'empereur de Byzance, le plus puissant propagateur de la foi ? Mais Byzance était loin et n'y pouvait regarder de trop près. Ceci pourrait, tout aussi bien que son ignorance générale de la théologie chrétienne, d'ailleurs mal fixée, expliquer la forme anormale que prit en Abyssinie, à ses débuts, l'adoration du nouveau Dieu dans l'inscription chrétienne d'Ezana, commençant par une invocation au « Seigneur du ciel » (v. plus loin, p. 124). Le peuple, ainsi, put même ignorer que la religion de son souverain avait changé. Astar étant aussi le « Seigneur du ciel », le peuple ne s'aperçut pas même de son propre passage au christianisme.

L'introduction de la foi d'Alexandrie fut suivie à bref délai de l'initiation à la vie monastique. C'était l'époque des solitaires, des anachorètes et aussi des cénobites. Ils étaient alors les meilleurs missionnaires. Ils vinrent en Abyssinie avec Frumentios, prirent des noms indigènes et y créèrent l'ascétisme jusque-là inconnu. Ce mouvement s'accentua encore au siècle suivant. Et l'on place vers l'an 500 l'arrivée à Aksum des Neuf Saints Chrétiens,

(1) Ceci a été bien mis en lumière par IGN. GUIDI : *Bizantio e el regno di Aksum*, extr. des *Studi Bizantini, a cura dell' Istituto per l'Europa orientale*, 1924.

(2) Pour les efforts du christianisme en Arabie, voir l'art. « Arabie » dans le dictionnaire d'Hist. et de Géogr. Ecclés., 1924.

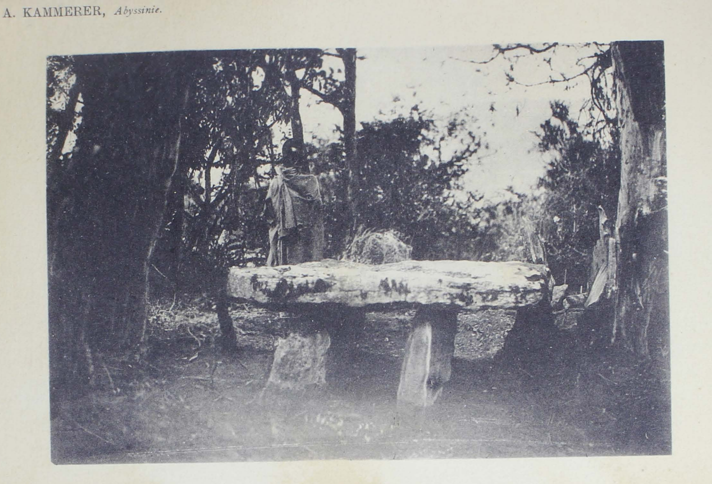
parmi lesquels les plus célèbres sont Yared, Pantaleôn, Michaelï, Isaac et Liqanos (1). Ils achevèrent la conquête spirituelle du pays, et fondèrent la liturgie. La tradition leur fait honneur de l'introduction de la musique liturgique. Chacun d'entre eux devint l'éponyme d'un grand monastère ou d'un grand sanctuaire. Ils établirent définitivement en Abyssinie l'église monophysite. Leur rôle dans l'hagiographie locale est immense. Chaque événement heureux leur est attribué et l'on peut dire que depuis quatorze cents ans ils ont dominé la vie religieuse du pays.

Ici aussi quelques explications sont nécessaires. Les Neuf Saints paraissent avoir été des moines byzantins appartenant à la foi monophysite condamnées par le concile de Chalcédoine (451) et persécutés par le puissant empereur de Roum. Bien que se rattachant à la croyance d'Alexandrie ce ne sont pas les livres saints alexandrins qu'ils apportèrent et traduisirent en géez, mais les évangiles grecs syriens en usage à Antioche, d'où l'on fait venir Frumentios. Guidi (2) en voit une autre preuve dans un recueil géez composé d'extraits de christologie des Pères grecs, notamment de saint Cyrille ; ce livre, appelé le Kérillos, contient surtout des réfutations du nestorianisme (inconnu alors en Abyssinie, mais envahissant sur les confins de la Syrie). Il a pu tendre, grâce à une confusion voulue entre l'ὑπόστασις et la φύσις (l' « hypostase » et la « nature »), à la diffusion de la doctrine d'Eutychès, c'est-à-dire du monophysisme alexandrin, sans tomber sous le coup de la réprobation des catholiques ou melkites de Byzance que le roi Ezana et ses successeurs pouvaient chercher à ménager.

Quelles que soient l'obscurité du début des relations de l'Abyssinie avec le siège patriarcal d'Alexandrie et les conditions réelles de l'introduction si étonnante du christianisme dans ce pays aux accès difficiles, il est certain que le lien de dépendance ainsi créé entre l'Eglise d'Abyssinie et celle d'Egypte jamais ne se dénoua. L'Abyssinie, pour ainsi dire sans informations précises sur les effroyables luttes déchaînées dans le monde chrétien par les grands schismes des IVe et Ve siècles, ne fut mêlée à ces querelles que de très loin, et comme une

(1) V. au *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, les *Acta sanctorum Yared et Pantalewon*, trad. latine par CONTI-ROSSINI, chez Geuthner, 1904.

(2) *Bizantio*, : *loc. cit.* et aussi CONTI-ROSSINI : *Le lingue &a* . p, 40 ss.



Dolmen de Sourré

annexe sans autonomie du second siège de la chrétienté. Cela n'empêcha pas, on le verra, l'alliance au VIe siècle, au moment où Alexandrie était au plus mal avec Byzance, entre Aksum et cette dernière contre Dhu Nuwas. La dépendance fut cependant complète vis-à-vis d'Alexandrie et si forte qu'une loi intérieure, ou tout au moins une tradition inexorable que le pays s'imposa lui-même ou accepta d'Alexandrie, empêcha pour jamais tout indigène de devenir le chef du clergé abyssin, poste désormais réservé à un évêque copte, délégué spécial du patriarche alexandrin. C'est encore la règle aujourd'hui. L'Abyssinie n'a ni patriarche, ni chef de religion, ni archevêque. Son unique évêque est choisi par le siège jacobite parmi les évêques d'Egypte (1). Or, l'Eglise chrétienne d'Egypte, partie intégrante jusqu'au Ve siècle de l'Eglise universelle, fit sécession après la condamnation de Dioscore par le concile de Chalcédoine (452) et prit dans le siècle qui suivit, le nom d'Eglise jacobite ou copte. Jusque-là, donc, la jeune Eglise abyssine se rattachait théoriquement au reste du monde chrétien. Son passé explique qu'elle révère avec nous tous nos livres sacrés et reconnaisse les décisions des conciles antérieurs à celui de Chalcédoine, y compris le symbole de Nicée. Les Abyssins, par contre, ignorent ou rejettent les dogmes nouveaux introduits par Rome au cours des siècles, notamment le purgatoire. Est-il besoin de dire que, sous réserve des nécessités politiques, les empereurs d'Orient ne se désintéressèrent pas du sort religieux de l'Abyssinie et firent des efforts pour arracher à Alexandrie sa conquête religieuse abyssine qu'elle devait sans doute au fait que précisément le christianisme y avait pénétré au moment du premier grand conflit entre Alexandrie et Byzance, à l'occasion du schisme d'Arius.

Voici en quelques mots les rares précisions que nous livrent les auteurs :

Arius, anathématisé de prime abord à Alexandrie, n'en était pas moins puissant à Constantinople et sa religion, finalement écrasée, dura près d'un siècle. L'empereur Constance se livra à une propagande intense dans tous les pays limitrophes de l'empire pour faire adopter cette foi nouvelle. Peut-être même est-ce cette

---

(1) Par compensation le second personnage religieux du pays est, depuis des siècles, un religieux de race abyssine, l'Etchêgué, ou supérieur du monastère sacré de Débra Libanos.

propagande qui initia celle des Alexandrins sur le Haut-Nil, d'où sortirent les royaumes chrétiens de Nubie et celle des Syriens d'Antioche, origine de la christianisation de l'Abyssinie. Constance essaya d'abord sa persuasion sur l'Arabie méridionale. Il envoya auprès du roi des Homérites ou des Sabéens, avec mission de traverser aussi la mer Rouge pour se rendre en Abyssinie et ramener ce pays à l'orthodoxie chrétienne, un délégué chrétien originaire des Indes, nommé Théophile (1), chargé d'exposer à ces rois les complications religieuses malheureusement surgies dans le monde grec. Théophile eut, dit Philostorgios, le meilleur succès auprès du roi de Saba. Pour Ezana et son frère Saizana, il était porteur d'une lettre où l'empereur les intitulait « ses frères bien-aimés » et datée de 355 ou 356 (2) ; il devait essayer d'amener Frumentios à renoncer à la doctrine d'Athanase pour embrasser celle d'Arius. Ce fut un échec. Théophile ne put pas même pénétrer en Abyssinie. Nous ne savons rien de ce qui suivit si ce n'est que, lorsqu'il plut aux patriarches d'Alexandrie d'embrasser la doctrine d'Eutychès, l'Abyssinie devint monophysite ipso facto, sans la moindre hésitation ou plutôt sans s'en douter, et qu'elle le resta.

Désormais l'on y confondit dans la même réprobation et qui venait de Constantinople aussi bien que de Rome. Ce dernier nom corrompu en Errum devint le qualificatif appliqué à tout ce qui était grec, comme dans la basse classe espagnole furent longtemps confondus tous les étrangers sous le nom d'inglis.

En ce qui concerne l'Arabie, il paraît certain qu'à la fin du IVe siècle, la domination abyssine n'y était plus qu'un souvenir. Le trône de Saba était de nouveau indépendant. Maliki Karib l'occupait en 378, et l'on s'est demandé s'il ne convient pas de retarder jusqu'à cette époque l'ambassade de Théophile Indien, auquel cas la tentative de ce dernier pour s'ouvrir le chemin de la cour d'Aksum serait antérieure d'une vingtaine d'années. Mais les progrès du Christianisme dans toute l'Arabie n'en sont pas moins certains et ils devaient occasionner bientôt des troubles graves et des interventions étrangères dans le pays.

---

(1) Voir un extrait de PHILOSTORGE (qui vécut de 360 à 430) : *Historia ecclesiastica*, liber III, 477 et suiv. dans PHOTIUS. Mayence, 1697.
Voir aussi CONTI-ROSSINI : *Un documento sul cristianesimo nello Yemen ai tempi del re Sarabi Yakkouf* (*Rendiconti R. Acc. Linzei*, 1911).

(2) V. ci-dessus, p. 100.

CHAPITRE XII

ELLESBAAS-KALEB EN ARABIE AU VIe SIÈCLE

I.

Nous ne savons rien de l'histoire d'Abyssinie au Ve siècle et l'expédition archéologique allemande d'Aksum n'a pas complété nos connaissances à cet égard.

Mais au VIe siècle, quelques faits sont certains.

D'abord le voyage à Adulès, escale abyssine où les églises chrétiennes étaient nombreuses, du moine Cosmas Indicopleuste, voyage que l'on place vers l'an 528 puisque Cosmas nous dit qu'il vint à Adulès au début du règne de l'empereur Justinien. C'est le moment où le roi Ellesbaas d'Aksum se préparait, d'après le dit Cosmas, à entreprendre une campagne en Arabie.

Ce souverain est connu sous des noms très divers, on le verra, et la tradition abyssine comme la tradition arabe l'appellent Kaleb (en arabe le « chien » nom qui a pu provenir d'abord d'une ancienne divinité animale ou totémique (1)). Quoique son nom ait été cité par de nombreux auteurs grecs et arabes tels que Nonnosus, Photius, Metaphraste, Calbitas et Aboul-Faradj, nous ne possédons aucune inscription de lui. Il n'a pas, comme son prédécesseur Ezana, un siècle et demi plus tôt, matérialisé lui-même sa gloire sous forme de stèles, de trônes et de statues. Mais ses faits et gestes en Arabie nous sont connus par quelques indications des chroniqueurs byzantins de la décadence, par des sources syriennes et par certaines des traditions primitives de l'Islam. Ces sources concordantes confirment Cosmas et cadrent en outre, avec les chroniqueurs abyssins, au point qu'on peut affirmer la réalité

---

(1) Voir R. WEILL : *L'installation des Israélites en Palestine et la légende des Patriarches. Revue de l'hist. des religions*, 1923.

des campagnes d'Ellesbaas et retracer les luttes implacables entre l'Abyssinie et de l'Arabie méridionale au VIe siècle (1).

Ces luttes, à vrai dire, n'avaient jamais cessé. L'Abyssinie avait depuis longtemps renoncé à la couronne de Saba. Ses rois se contentaient de maintenir ce titre dans le protocole de leurs inscriptions (j'allais dire dans leurs armoiries) et sur leurs monnaies. L'Abyssinie, expulsée matériellement d'Arabie, jouissait dans ses limites d'Afrique, de la paix et d'une relative unité. Elle était d'autant plus en mesure de peser sur la politique générale de la mer Rouge qu'une certaine collaboration s'établissait entre elle et l'empire d'Orient. La grande affaire de cette époque c'était la propagation de la foi chrétienne, devenue religion officielle de l'Etat, aussi bien dans le monde méditerranéen qu'en Abyssinie. L'empereur d'Orient et le roi d'Aksum pouvaient être amenés à intervenir en Arabie soit isolément, soit en se concertant ; une lutte ardente s'y était déchaînée entre les éléments judaïsants et christianisants. Peut-être aussi se greffait-il là-dessus une question de compétition commerciale comme on l'avait vu si souvent, ou un besoin spécial de répression de la piraterie sur mer, ou enfin les éternelles aspirations à la conquête et à la domination des forts vis-à-vis des faibles, auxquelles s'ajoutaient les grands souvenirs d'un passé d'interventions glorieuses. Le mobile religieux paraît le principal car les légendes accompagnant ces campagnes, toutes d'ordre religieux, constituent une apologie du christianisme plutôt qu'une chronique historique proprement dite.

D'après certains chroniqueurs grecs (2), la guerre aurait

---

(1) Les guerres abysso-arabes du VIe siècle ont été étudiées par LEBEAU : *Hist. du Bas Empire* (1756-79), t. VIII, p. 55 (ouvrage par trop grandiloquent) ; LANGLOIS : *Numismatique des Arabes avant l'Islamisme*. Paris, 1859, appendice ; PRAETORIUS : *Ueber die Aethiopisch-Himjariten Kriege, Zeitsch. d. D. M. Ges.*, XXIV, 1870 ; DILLMANN : *Gesch. des Ax. Reichs*. Berlin, 1880 ; GLASER : *Die Abessinier in Arabia und Africa*. Munich, 1895, et : *Zwei Inschriften ueber den Dammbruch von Marib*. Berlin 1897 ; HALEVY : *L'Alliance des Sabéens et des Abyssins contre les Himyarites* (*Revue sémitique*, 1896) ; CONTI-ROSSINI : *Expéditions et possessions des Habasat en Arabie* (*J. Asiatique*, juillet-septembre, 1921) ; FELL : *Die Christenverfolgung in Südarabien* (*Zeitschr, d. D. M. Ges.*, XXXV) ; ESTEVES PEREIRA : *Historia dos martyres do Nagran*. Lisbonne, 1899 : IGN. GUIDI : *L'Arabie anté islamique* (conférences faites au Caire, en 1909). Paris, Geuthner, 1921, p. 64 et suiv. ; AXEL MOBERG : *The book of the Himyarite : fragm. of a hitherto unknown syriak work*, Lund 1924, et la récension par CONTI-ROSSINI, dans *Riv. degli studi Orient.*, IX, 3, p. 426.

(2) JEAN MALALA : *Hist. chronica Johannis Antiochi, Oxonii*, 1691, p. 163 et suiv., spéc. p. 194.



STÈLES SCULPTÉES EN FAIBLE RELIEF (RÉGION DU LAC ZOUAÏ)
d'après les photographies du R. P. AZAÏS

éclaté entre le roi abyssin Aidag (les auteurs lui donnent aussi les noms de Aiga, Adadas (Adad), Andas, Anda, Ameda, Hesimephieus, Abou Hesen et quelques autres ; c'est le même que Ellesbaas et aussi que Kaleb), et le roi Homérite Dimian (ce dernier est appelé également Dimianus, Dimnus, Damianus, Damnus, Dunaan et évidemment il se confond avec Dhu Nuwas (1)).

Ce chef arabe régnait sur la région actuelle de Sana au Yémen. Il aurait maltraité les négociants romains et grecs ainsi que les Juifs. Ces derniers, par trop persécutés dans l'empire romain (2) après la destruction de Jérusalem et même massacrés par centaines de mille, avaient fui vers les confins du monde antique et fondé en dehors de son atteinte leurs communautés les plus florissantes, surtout en Babylonie. Ils étaient venus très nombreux en Arabie avant l'Islam. Ils s'y étaient répandus depuis l'Arabie Pétrée jusqu'à l'Oman à l'est, jusqu'à Aden au sud : leurs communautés s'étaient quelquefois transformées en véritables royaumes, parce que leur culture l'emportait sur la barbarie arabe d'alentour. Mais il y avait aussi des négociants grecs et romains, en petit nombre, peut-être des sujets des territoires frontière, des protégés, syriens, levantins, venus par l'antique route des caravanes de l'Arabie Pétrée et ayant dépassé la limite habituelle aux grecs et aux romains, Hegra (El Heger), la place où finissait le territoire nabatéen. D'ailleurs à ces époques, le commerce de la mer Rouge était resté florissant : les passages de navires dans les escales se multipliaient. Le voyage même de Cosmas, qui circula dans tous les pays de l'océan Indien, aux Indes, à Ceylan, à Socotora, le prouve (3). La plupart de ces voyages n'ont pas laissé de trace malheureusement. Mais, grâce à Cosmas, nous

---

(1) V. plus loin, p. 111. JEAN D'AMIDA, évêque d'Ephèse, appelle aussi les protagonistes de cette guerre, Xénodon, roi de Indes et Andug ; MORDTMANN (*Zeitschr. d. D. Morgenland Ges,* 1881, p. 70), a peut-être donné l'explication de ce rébus. Xénodon serait un nom générique Εξω 'Ινδῶν, le roi de l'Inde extérieure — déjà Homère confondait l'Inde et l'Ethiopie — Andug serait 'Ενδον, c'est-à-dire le roi de l'Inde intérieure, en l'espèce l'Arabie des Homérites ; voir DROUIN : *loc. cit.*, p. 169.

(2) JUSTER : *Les Juifs dans l'Empire romain*, 2 vol., Paris, 1914, estime à plusieurs millions le nombre des Juifs massacrés dans l'empire romain. Son livre, prodigieusement documenté, est d'ailleurs un peu trop favorable aux Juifs.

(3) Sur les escales qu'y firent les grands voyageurs, et sur les voyages des Arabes au Yemen vers les côtes des Somalis et de l'Abyssinie, voir CONTI-ROSSINI : *Domini Iemeniti sulle coste etiopiche e somale*, extr. de la *Rivista degli studi orientali*, 1923, vol. IX, fasc. 3, p. 378.

connaissons un peu les conditions de la navigation dans ces mers et il a même raconté avec assez de verve comment se faisaient les échanges avec les sauvages sur la côte de Barbarie (c'est-à-dire des Somalis) et jusque dans les eaux qu'on pourrait appeler abyssines. On y voit comment se pratiquait le troc du sel, du fer et de la viande contre des pépites d'or, mais dans des conditions offrant assurément peu de sécurité (1).

Pour en revenir aux guerres abyssines, d'après la version ci-dessus, les origines en auraient été commerciales et non religieuses. En réalité ce n'est qu'une apparence. En effet, les chroniqueurs byzantins ont soin de mentionner qu'Aidag aurait conclu la paix et promis de se faire chrétien lui et son peuple pourvu que la sécurité des relations commerciales fut assurée. Cela voudrait dire qu'il fut battu et subit des conditions à moins d'inventer une histoire analogue à celle de Clovis à Soissons : « Dieu de Clotilde, donne-moi la victoire et je me convertirai ». Les Grecs veulent encore renforcer l'impression de conquête religieuse remportée sur l'Abyssinie en ajoutant que Justinien II envoya (vers la même époque, environ 533) à Ellesbaas, un délégué du nom de Jullien et que le roi d'Abyssinie répondit par une autre mission chargée de demander au puissant

---

(1) « Les commerçants prennent avec eux, aux districts miniers, des bœufs, des blocs de sel, du fer et quand ils ont atteint cette région, ils font halte et forment un camp qu'ils entourent d'une palissade de ronces. Ils se renferment à l'intérieur. Ayant abattu les bœufs, ils les débitent en morceaux qu'ils placent sur le haut des ronces, ainsi que les blocs de sel et le fer. Alors s'approchent les indigènes. Ils apportent de l'or en petites boulettes de la grosseur d'un pois, qu'on appelle « taucharas » ; et ils posent une ou deux ou trois de ces pépites sur les objets qui leur plaisent, viande, sel ou métal, et ensuite ils se retirent à petite distance. Alors le propriétaire de l'objet convoité s'approche et s'il est satisfait du prix offert il prend l'or. Lorsque le possesseur de cet or voit cela, il s'approche à son tour et prend la viande, le sel ou le fer. Si, au contraire, le vendeur n'est pas satisfait de l'offre, il laisse l'or et l'indigène voyant qu'on ne l'a pas pris, s'approche tantôt pour ajouter de l'or, tantôt pour reprendre son or et s'en aller. Tel est le mode de commerce pratiqué avec le peuple de ce pays, parce que sa langue est différente et qu'on trouve difficilement des interprètes. Le temps que les commerçants restent est de 5 jours, plus ou moins, selon que les indigènes venus achètent plus ou moins vite toutes les marchandises. Pour le voyage de retour on est d'accord pour faire le trajet bien armé parce que quelques-unes des tribus par les terres desquelles on doit passer sont capables d'attaquer les voyageurs pour leur reprendre l'or. L'aller et retour de ce genre d'expédition commerciale prend six mois. » (*Christian Topography, loc. cit.*, p. 52.)

Cette côte est encore une des plus sauvages du monde et les conditions y sont toujours à peu près aussi élémentaires. Elle est très peu visitée : voir cependant REVOIL : *Voyage au cap des Aromates, Gardafui*, 1880 et : *La vallée du Darror, voyage au pays des Somalis*, 1882.

empereur de Roum des prêtres pour instruire ses sujets dans la croyance orthodoxe.

Ces renseignements laissent percer le bout de l'oreille et montrent que nous sommes en présence d'une tentative d'apologétique chrétienne. Toute cette histoire est mal établie et même invraisemblable. A cette époque, l'Abyssinie était depuis longtemps chrétienne. Son roi, adepte zélé du Christ, loin d'avoir à passer par le stade du néophyte, était un ardent persécuteur de ceux qui ne partageaient pas sa foi. Les efforts de Byzance à la cour d'Aksum avaient pour origine les rivalités nées des grands schismes et ne tendaient qu'à déposséder le siège d'Alexandrie de son fief religieux abyssin.

2.

D'autres traditions nous rapportent les conflits abysso-arabiques d'une manière plus conforme à la réalité. Il n'y aurait pas eu deux guerres, mais une seule. Elle aurait éclaté à la fin de 523, entre Ellesbaas d'Aksum (appelé dans cette tradition Ella-Ashebu), et le roi d'Himyar, Dhu Nuwas ou Phineas. Ce dernier, selon toutes probabilités était un roitelet arabe, juif ou tout au moins judaïsant, du pays au sud de Médine, très hostile au christianisme. Il se confond probablement avec Dunaan, Dimian, de l'autre récit, comme d'ailleurs le pays des Himyarites correspond exactement à celui des Homérites (1). Dhu Nuwas, issu d'après l'historien arabe Ibn Khaldoun, du Tobba ou roitelet Açad abou Karib, aurait aussi porté le nom de Youssouf. Sa capitale Nagran ou Najiran, ou Nedjran, fut le théâtre d'un massacre général des chrétiens (2). Il y en avait en Arabie, beaucoup moins que de Juifs, mais les chrétiens y étaient cependant constitués en colonies importantes. Chrétiens et Juifs, d'ailleurs, étaient surtout groupés par tribus sauf dans

(1) HARTMANN a prouvé (*Arabische Frage*, p. 503) que Dhu Nuwas veut dire « appartenant à la tribu des Nuas ». Celle-ci est connue par des textes épigraphiques. Le Dhu revient fréquemment dans les noms de tribus ; les Raydan sont quelquefois appelés Dhu-Raydan. D'autre part la transformation par les auteurs grecs de Dhu Nuwas en Phinéas est un bel exemple de l'hellénisation d'un nom sémitique.

(2) On a vu que Nagran joua souvent un rôle important, elle est citée sous le nom de Νεγρανα par STRABON parmi les villes atteintes par Aelius Gallus.

les villes. Les chrétiens d'Arabie étaient souvent des Syriens monophysites fuyant les persécutions des empereurs grecs. Le chef des chrétiens, Aretas, dont le nom peut indiquer une origine nabatéenne ou tout au moins nord-arabique, canonisé depuis, est appelé par les historiens arabes et notamment par Maçoudi, Aryat. Les Abyssins l'appellent Hawaryat. C'était selon toute apparence un ardent propagateur de la Foi. Rien n'empêche de penser qu'il était, lui aussi, en relations suivies avec l'Abyssinie dont le roi, Ellesbaas, se posait en défenseur des chrétiens. Nous possédons un très ancien récit des persécutions en Arabie centrale dans la lettre de Mar Simeôn, à l'évêque de Gabulu (1) Arétas menacé fait appel à la protection du roi de Kouschia (pays de Kouch, Abyssinie), tandis que Dhu Nuwas fait appel au roi païen de Hira en Mésopotamie, le Lakhmide Moundhir III en grec Alamoundaras. Son royaume était sur l'Euphrate. Lui-même servait aux Arabes d'intermédiaire auprès de la dynastie perse. Les Juifs avaient converti des tribus arabes tout entières, les chrétiens luttaient de propagande, les Romains ou commerçants byzantins étaient en butte aux violentes représailles des Juifs surrexcités par les odieux traitements infligés à leur coréligionnaires de la diaspora, notamment à Alexandrie où les émeutes juives étaient régulièrement suivies d'un bain de sang : aussi les Juifs se vengeaient-ils, non seulement individuellement sur les chrétiens ou même sur les païens qui leur tombaient sous la main, mais encore contre l'empire (c'était alors l'empire d'Orient) en fomentant sur ses confins des révoltes, des coalitions, en excitant les Parthes, les Perses, les Arabes et tous les barbares de l'Orient.

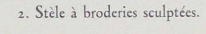
C'est dans quelque complication de ce genre, que Saint Aretas de Nagran trouva le martyre. Il périt la cinquième année du règne de Justin Ier (517-527), c'est-à-dire vers 522. Ellesbaas en profita pour intervenir en redresseur des torts faits aux chrétiens. Voilà une attitude conforme à la vraisemblance historique. Les Abyssins avaient évacué depuis longtemps les territoires arabiques qu'ils occupaient au Sahart, mais peut-être en avaient-ils

---

(1) En syriaque, traduit par ASSÉMANI, dans sa bibliothèque orientale, t. Ier, Rome, 1719, p. 364 A. MOBERG, *loc. cit.*, donne un récit des persécutions d'après un texte syriaque récemment découvert. Le roi abyssin est appelé Kaleb ; l'évêque qui sollicite son appui est appelé Thomas.



1. Stèle avec glaives.



2. Stèle à broderies sculptées.

du regret. Peut-être aussi avaient-ils conservé des droits de suzeraineté qu'ils considérèrent comme violés, un tribut théorique qui cessa d'être payé ?

3.

On comprend en tout cas, pourquoi la querelle intéressa subitement les Grecs de Byzance . Il ne s'agissait pas d'une nouvelle entreprise à caractère commercial dans la mer Rouge. Qu'y auraient fait les Abyssins si peu commerçants ? C'était, on l'a vu, une alliance entre chrétiens — quoique ne pratiquant pas la même foi, et par suite difficilement d'accord — , contre des Juifs ou contre des païens maltraitant les chrétiens.

Justin aurait envoyé à Ellesbaas le prince chrétien de La Mecque, Daus Dhu Tsalban (1). En tout cas, une collaboration s'établit entre l'Abyssinie et l'empire d'Orient. Ce sont les Byzantins qui se chargèrent du transport à travers la mer Rouge des troupes du roi d'Abyssinie peu familiarisé avec les choses de la mer. Une flotte grecque de soixante-dix navires, complétée par dix navires appartenant à l'escale d'Adulès, devait assurer la traversée d'une armée de cent vingt mille hommes (?) rassemblée par le roi Elesbaas au port de Gabaza près d'Adulès (2). Le roi se mit à la tête de ses troupes. Un corps de dix mille hommes prit terre sur la côte déserte de l'Arabie (probablement dans la région de Mousa-Moka) et marcha rapidement contre Nagran. Dhu Nuwas fut vaincu avec ses huit grands feudataires, malgré la chaîne de fer qu'il avait tendue à travers le détroit pour en empêcher le passage. L'absurdité ne gêne pas les bardes primitifs ! Il se passa alors ce qui dut se passer du temps de l'expédition d'Imroulqueis (Mouroulkeis), le roi « de tous les Arabes », contre le Roi de Nagran. Ce malheureux fut le point de mire d'une coalition générale. Assailli à la fois par les Byzantins, par les Abyssins et par ses voisins Arabes, il ne pouvait que succomber. Sa capitale fut

---

(1) D'après Maçoudi : *loc. cit.*, t. Ier, p. 130. Mais les auteurs arabes inspirent moins de confiance encore que les chroniqueurs grecs, lesquels écrivirent plusieurs siècles plus tôt.

(2) Les chroniqueurs grecs veulent dire probablement un port des Habasat d'Afrique. Ce ne peut être en effet qu'Adulès ou la baie de Massaouah. Maçoudi dit que les Abyssins s'embarquèrent à Zeila (baie de Tadjoura) et à Ebra (près d'Adulès). Ils débarquèrent à Ghallafikah, sur la côte de Zebid en Arabie. Ces derniers noms n'ont pas été localisés jusqu'ici. Gabaza est le même que Gabaz, cité dans l'inscr. nº 8 (ci-dessus p. 89, note 2).

prise et détruite, lui-même capturé et mis à mort. Cedrenus dit qu'il se jeta à la mer. D'après d'autres versions, Taphar (Safar en plein pays Himyarite) fut prise à la même occasion. La conclusion qui s'impose c'est que Dhu Nuwas régnait sur les anciens royaumes de Saba, Raydan, Himyar et Hamdan, sur les Himyarites ou Homérites.

Quand il s'agit de couronner la victoire des Abyssins sur les Arabes, les préoccupations religieuses des chroniqueurs réapparaissent. Ils nous disent qu'Ellesbaas créa partout des églises chrétiennes, notamment à Nagran et à Taphar ; celle qu'il fonda à Sana, Al Qalis, surpassait, dit-on, en magnificence toutes les autres. C'est vraisemblable. Il y avait alors des chrétientés partout, même aux Indes et à Ceylan, même dans les îles en dehors de toutes les routes comme Socotora (1). A plus forte raison y en avait-il dans toute l'Arabie méridionale. Jean Malala (2) ajoute qu'Ellesbaas envoya à Alexandrie une délégation pour « demander un évêque et quelques prêtres chargés d'instruire ses sujets dans les mystères de la religion « chrétienne ». Le choix du patriarche d'Egypte tomba sur un certain Jean, prêtre de l'Eglise d'Alexandrie, lequel partit pour Aksum et fut présenté au roi Anda ou Ameda. Ce récit n'est que la transposition au profit des monophysites d'Egypte du succès que d'autres chroniqueurs veulent assurer aux Melkites du Bosphore.

---

(1) Comme le prouve l'extrait suivant de COSMAS, trad. Mc. Crindle. *loc. cit.*, p 119.

« Même à Taprobane (Ceylan), il y a une église des chrétiens avec un clergé et un corps de fidèles, mais je ne sais pas s'il y a des chrétiens dans les pays situés encore plus loin.

« Dans le pays de Malé (Malabar) où pousse le poivrier, il y a aussi une église, ainsi qu'à un autre endroit appelé Calliana (près de Bombay). Là se trouve même un évêque ordonné par la Perse (probablement Nestorien). Egalement dans l'île de Dioscoride (Socotora) qui est située dans le même océan Indien, et où les habitants parlent grec, parce qu'ils sont originairement des colons envoyés par les Ptolémées qui succédèrent à Alexandre le Macédonien, il y a un clergé envoyé de la Perse dans l'île et recevant son ordination de la Perse, et il y a aussi un grand nombre de chrétiens.

« J'ai fait route le long des côtes de cette île mais je n'y ai pas pris terre. J'ai rencontré cependant quelques-uns de ses habitants parlant le grec, qui s'étaient rendus en Ethiopie.

« Et il en est de même chez les Bactriens, les Huns, etc, etc. »

Voir aussi F. PEREIRA : *La chrétienté de l'île de Socotora* dans la revue *Aethiops*, janv. 1923, n° 1.

(2) *Loc. cit.*, p. 194.

4.

La victoire d'Ellesbaas ne fut sans doute qu'une glorieuse flambée, quelque chose comme une razzia un peu forte. En tout cas, le roi d'Abyssinie ne gouverna pas directement ses nouvelles possessions. Il y installa des gouverneurs ou préfets dotés, au début, d'une garnison de dix mille hommes. Les noms de quatre de ces préfets nous sont connus : Aryat, Abraha, Yaksum et Masruq (1). Seul le premier, encore trop près du point de départ, fut fidèle à son maître Ellesbaas. Déjà Abraha, (Abramos) profita de l'éloignement pour se rendre indépendant et fonder un royaume pseudo-autonome. Toujours en guerre avec ses voisins arabes il aurait marché contre les Koreischites de la Mecque (2). Sur les causes immédiates de ce raid, on ne peut faire que des suppositions. Abraha voulait sans doute concentrer autour de la fameuse église de Sana, tous les pèlerins de l'Arabie attirés jusque-là plutôt par le sanctuaire de la célèbre *pierre noire*, de la Kaaba. On raconte qu'un homme de la tribu des Fuqaïm, outré de cette concurrence, aurait, pour venger la Mecque, profané l'église d'Abraha. Ce dernier, parcourant avec ses cavaliers les espaces du désert, aurait pénétré jusqu'aux puits de la ville sainte car elle était déjà sainte avant l'Islam et révérée depuis des siècles comme centre religieux. D'après la tradition proto-islamique cette campagne se serait déroulée l'année même de la naissance de Mahomet (570). Les critiques la rajeunissent de quelques années et la placent vers 540 pour ne pas dépasser la période probable du règne d'Ellesbaas. Les Arabes l'appellent la *guerre de l'éléphant* parce que Abraha montait un éléphant prodigieux du nom de Mahmoud. Il en est question dans la 105e surate du Coran. Personne n'a songé que, simplement en raison de sa soif, l'éléphant ne peut participer à des campagnes en Arabie, même « Heureuse ». En réalité Al fil, l'éléphant en arabe, a été

---

(1) Dhu Nuwas, dans le *Livre des Himyarites* (A. MOBERG, ci-dessus, p. 108 note 1), porte le nom de Masruq.

(2) Le nom de la Mecque, peut être retrouvé dans Macoraba, nom que donne le géographe Ptolémée à la capitale de la tribu des Manitae. C'est Mekka Rabba, la grande Mecque.

probablement confondu avec le nom d'Aphilas, roi d'Abyssinie à la fin du IIIe siècle, dont nous avons vu plus haut la campagne. Une confusion s'est produite dans l'esprit populaire qui a dramatisé les événements du IIIe siècle en les appliquant, avec un nom légendaire, au VIe. C'est ce qui est resté dans l'âme populaire de l'épouvante des opérations d'Aphilas. Cent ans après la campagne d'Abraha, la tradition musulmane est déjà cristallisée à cet égard. On voit combien il est difficile de distinguer le faux du vrai (1).

L'expédition d'Abraha contre la Mecque fut une grande erreur. Elle contribua beaucoup au réveil des Arabes du Hedjaz et prépara les réformes de Mahomet, ainsi que l'éclosion de la religion nouvelle. Le moment n'était pas encore venu. Les Arabes, subjugués par les Abyssins cherchèrent d'abord un appui auprès de Byzance. Ce fut le but de la mission d'un certain chef arabe, Saïf ben Dhi Yasan. Il tombait mal, les Byzantins étant, en tant que chrétiens, les alliés naturels des Abyssins contre les Juifs ou contre les Arabes païens du monde extérieur. Yasan se retourna alors vers les Persans, ennemis mortels des Byzantins, par l'entremise du roi Lakhmide de Hira, vassal de Khosroès Anoshirwan qu'il réussit à exciter. Du moins ces intrigues attisèrent-elles le feu de la guerre déclanchée, sans qu'on puisse y voir une cause suffisante de l'intervention des Sassanides en Arabie où ils ne pénétrèrent qu'à la façon de la tache d'huile.

Mais ce qui précède, rétabli d'après de pures déductions historiques ne fut compris ni des chroniqueurs arabes, ni des chroniqueurs abyssins. Ils donnent bien moins de détails.

Le souverain à qui la légende arabe attribue la guerre abyssine n'est pas le vice-roi Abraha mais Ellesbaas qu'elle ne connaît que sous le nom de Kaleb. C'est aussi sous ce dernier nom que nous le présente la chronique abyssine (2). On possède

---

(1) Conti-Rossini : *Expéditions*, p. 30-31.

(2) D'après la chronique abyssine, Kaleb finit ses jours comme moine. Au contraire Procope dit qu'Ellesbaas mourut sur le trône. Il l'appelle Hellesthaeus, nom qu'il est facile de rétablir en remplaçant *th* par *b* : Elles-baeus. C'est le même nom qu'il faut reconnaître dans Hesimephieus (ci-dessus p. 109) Voir aussi Estèves Pereira : *loc. cit.* et D. A. E., I, p. 52.



1. Stèle sculptée.



2. Stèle avec glaives.

d'ailleurs des monnaies de ce roi Kaleb, les unes sous le nom de Kaleb seulement, les autres portant le nom d'Esbaël qui est évidemment Ellesbaas. La conclusion qu'on en a tirée est qu'il s'agit d'un seul et même souverain, dont le règne est antérieur à la guerre de l'éléphant (1).

---

(1) Les monnaies de Kaleb trouvées en Abyssinie portent toutes le nom de Kaleb, « fils de Thézéna », quelquefois avec les trois lettres abyssines K, L, B, en monogramme. Les monnaies de Kaleb trouvées en Arabie méridionale portent en grec plus ou moins corrompu, la devise « Roi de Sion, Roi des Sabéens », et en outre le nom de « Esbael Roi de Saba » : Esbael = Ellesbaas. Ce dernier nom était donc employé concurremment avec celui de Kaleb, mais réservé à l'Arabie. Voir, pour plus de détails, l'annexe IV, monnaie n° 8. On verra qu'il convient tout de même de ne pas affirmer d'une manière trop tranchante l'identité entre Kaleb et Ellesbaas, si probable qu'elle soit.

CHAPITRE XIII

LES PERSES, PUIS L'ISLAM, DÉLOGENT LES ROIS D'AKSUM DE L'ARABIE

Peu d'années après, la situation générale s'était transformée du tout au tout. L'empire byzantin était mis en danger par la conquête persane. Le Basileus, se souvenant de l'assistance qu'il avait prêtée à Ellesbaas et du succès de ce dernier contre les Arabes, voulut obtenir de lui une contre-attaque contre ses formidables ennemis de l'est. Il envoya en Abyssinie une deuxième ambassade ; son chef, Nonnosus, devait inviter le roi Ameda (toujours Ellesbaas) à entrer en guerre contre les Perses et à faire diversion en les tournant par l'Arabie, tandis que Byzance leur opposerait toutes ses forces en Asie-Mineure (1). Cette mission réussit. Jean Malala dit que Nonnosus a laissé de son voyage un récit. Ce rapport est malheureusement perdu, mais des fragments en sont reproduits par Photius (2). L'Abyssinie collabora donc avec Byzance contre la Perse. Nous ignorons en quoi cette collaboration consista. Nous ne connaissons pas davantage le profit que put retirer Ellesbaas de sa nouvelle aventure chez les Homérites.

Les préfets d'Arabie s'étaient soulevés contre lui. Il ne fut pas cependant le dernier roi Aksumite à assumer la couronne sur des territoires d'Arabie. Après sa mort, son trône fut partagé. Israël, un de ses fils, lui succéda en Arabie, l'autre, Gebra Masqal, devint roi d'Aksum où l'on croit pouvoir identifier son tombeau (3). L'histoire d'Israël est inconnue : nous n'avons de lui que ses monnaies.

---

(1) Voir Nicephore Calliste. Bâle 1559, LXVII. C. 32, p. 897. D'après certains auteurs le voyage de Nonnosus serait de 533. Il se placerait mieux peu après la guerre de l'Eléphant, c.-à-d. après 540.

(2) Photius, Collection de Bonn des écrivains Byzantins.

(3) On connaît seulement deux hypogées abyssins assez importants pour pouvoir être des sépultures royales, l'un porte le nom de Kaleb, l'autre celui de Gebra Masqal. Il ne s'agit d'ailleurs que d'une tradition ; aucune inscription ne la confirme.

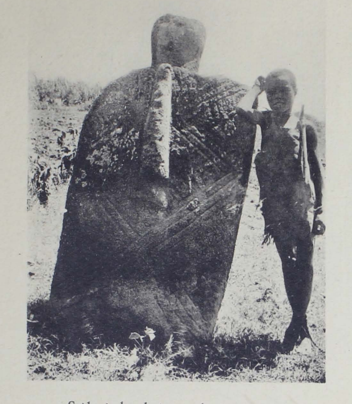
Ce qu'il y a de certain, c'est que les Perses battirent à plat les impériaux. Une nouvelle période de l'histoire du monde commençait. Les Sassanides subjugeaient tout l'Orient. Il n'y avait plus de place pour des puissances de second ordre. Le VIe siècle n'était pas achevé que les Perses, continuant le mouvement que nous avons esquissé au chapitre précédent, avaient déjà conquis, l'Yémen et l'Arabie jusques et y compris Aden ; toutes les côtes de la mer Rouge se soumirent à leur autorité. Ils ne détruisirent cependant pas les petits royaumes juifs qui pullulaient en Arabie, surtout au nord de la région de Médine.

Cette situation dura jusqu'à Mahomet dont les lieutenants réussirent en peu d'années à écraser la dynastie sassanide et à la refouler vers son pays lointain d'origine. L'Islam ainsi, comme une puissante lame de fond, recouvrit toute l'Arabie de l'éclat insoutenable de sa foi, de son enthousiasme, de sa conquête. Rien ne résista devant lui. En Afrique, il borna longtemps ses efforts à l'Egypte qui d'ailleurs ne résista pas davantage. Le succès foudroyant des Arabes dans ce dernier pays n'estpas dû à la force militaire mais à la haine inexpiable vouée par les jacobites aux melkites, aux impériaux de Constantinople (1). Les Arabes furent presque appelés en Egypte et trois mille hommes leur suffirent à la conquérir. Pendant des siècles, ils ignorèrent l'Abyssinie et se contentèrent de ruiner Adulès, son débouché sur la mer, reléguant ainsi le royaume des successeurs d'Ellesbaas, trop heureux de subsister, dans l'isolement dont il commençait à peine de sortir. Peut-être, au surplus, Adulès était-elle déjà détruite ?

A la fin du VIIe siècle se produisit, si nous devons en croire les historiens (peu digne de foi en général) du patriarcat d'Alexandrie, une guerre entre le royaume d'Aksum et les royaumes chrétiens de Nubie. Désormais, l'histoire locale n'est plus qu'une succession de mouvements de tribus, une variation perpétuelle de suzerainetés éphémères et de morcellements illimités sans aucun rôle extérieur. L'Abyssinie rentre pour des siècles dans un crépuscule tel qu'aucun pays n'en connut de plus complet.

---

(1) Le même phénomène se produisit partout. Les Arabes chrétiens monophysites de La Mecque et de l'Arabie préféraient les Koraïchites aux Byzantins. L'asservissement de la Syrie n'eut pas d'autre cause que la politique absurde des Basileï contre les petites dynasties chrétiennes Ghassanides du Moab et de Syrie. arabes nomades à demi-fixés. Par haine pour les Melkites, ils laissèrent cinq ans avant les Coptes du Nil, tomber toutes les barrières protégeant l'Empire contre l'envahisseur d'Arabie;



1. Stèle à broderies sculptées avec tête.



2. Stèle à broderies sculptées.

CHAPITRE XIV

LA CIVILISATION AKSUMITE

C'est peut-être au moment où nous avons parlé de l'introduction du christianisme en Abyssinie, qu'il aurait fallu placer — au moins chronologiquement — un court développement sur la nature et les caractères de la culture abyssine telle qu'elle se révèle alors en tant que le fruit de la période païenne de cet empire. Le milieu du IVe siècle y fait un peu l'effet d'une césure, d'une brusque rupture avec le passé. Mais il nous a semblé que l'impulsion donnée par le christianisme, tout en amenant une orientation nouvelle, n'a pas changé vraiment dans ses deux premiers siècles au moins, le substratum historique sur lequel il s'est greffé. Les campagnes d'Ellesbaas en Arabie au VIe siècle, bien qu'inspirées surtout par un mobile religieux, n'apparaissent guère que comme la reprise de la politique extérieure suivie séculairement auparavant. L'inscription chrétienne d'Ezana est rédigée dans le même style que les précédentes. Touchant la période postérieure à Ezana, les savants n'ont guère relevé que deux ou trois inscriptions d'une certaine longueur, chrétiennes naturellement, d'assez basse époque, des VIIe ou VIIIe siècle. Les autres trouvailles ne comportent que des graffitti d'époque plus basse encore, peu intéressants ceux-là, composés de quelques mots, de proscynèmes ou même de monogrammes. Il faut descendre jusqu'au moyen-âge pour trouver une littérature nouvelle entièrement différente de celle des inscriptions (1).

Pour toutes ces raisons, nous avons préféré grouper sobrement les informations concernant la civilisation de l'Abyssinie antique sans distinguer entre les périodes soit antérieure soit postérieure au christianisme.

1. — *Les inscriptions et la langue.* — Dans les pages qui précèdent, nous avons reproduit la quasi-totalité des inscriptions de

---

(1) La reprise littéraire a été exposée par CONTI-ROSSINI : *Le lingue*, etc., p. 38 ss.

quelque portée recueillies par les épigraphistes en Abyssinie. Ces documents sont peu nombreux, mais n'est-il pas presque miraculeux que plusieurs d'entre eux présentent justement un réel intérêt historique ; que leur sens ait pu être élucidé aussi complètement et que leurs noms propres aient si souvent été identifiés ?

Jetons un coup d'œil d'ensemble sur les langues dans lesquelles sont écrites les inscriptions les plus intéressantes (1).

Les plus anciennes d'entre elles, toujours antérieures à l'ère chrétienne, sont toutes en sabéen, la langue antique, originaire, on l'a vu, de l'Arabie sud-occidentale où ces inscriptions se retrouvent en grand nombre (il y a malheureusement du retard dans leur publication). Les inscriptions de cette première catégorie sont peu nombreuses et courtes. Elles sont non seulement en caractères mais aussi en langue sabéenne.

A partir de la seconde moitié du Ier siècle et jusqu'à la période glorieuse d'Ezana, la langue sabéenne parlée évolua lentement au point de constituer la langue parlée vieille-abyssine. Les inscriptions de cette époque sont le plus souvent écrites en caractères sabéens mais transcrivant la langue parlée abyssine et c'est ce qu'on appelle le vieil-abyssin.

Déjà vers 350 le sabéen en tant que langue (mais non en tant que caractères), est complètement tombé dans l'oubli. Au cours des trois premiers siècles du christianisme se constitue l'alphabet vieil-abyssin composé de vingt-six lettres sabéennes et de trois signes nouveaux. Ces deux alphabets sont sans voyelles et c'est ce qui rend quasi impossible la prononciation des noms propres lorsqu'on ne dispose pas de bilingues, d'identifications déjà établies ou de citations permettant de compléter les consonnes par leurs voyelles. Cette difficulté amena d'eux-mêmes les Abyssins, comme plus tard les Arabes, à intercaler des signes de voyelles dans leur langue écrite.

On trouve concurremment ainsi, sous le roi Ezana des inscriptions en caractères sabéens, en caractères vieil-abyssins sans voyelles et en caractères vieil-abyssins avec voyelles ; tel est le cas de l'inscription 11 de l'Ezana chrétien (2). On en a conclu

(1) Voir principalement D. A. E., IV, p. 76.

(2) Voir ci-dessus, p. 92.

que l'introduction des voyelles est l'œuvre du christianisme, les évangélistes ayant été pour la plupart soit des Grecs qui ne concevaient pas l'écriture sans les voyelles, soit des Egyptiens écrivant le copte c'est-à-dire la langue des hiéroglyphes avec des caractères grecs plus ou moins modifiés, à voyelles. Ainsi toutes ces transformations, l'oubli du sabéen, l'emploi exclusif du vieil-abyssin, l'introduction des voyelles, nous ramènent à une seule et même époque, le milieu du IV[e] siècle chrétien.

Eno Littmann considère qu'après l'introduction des voyelles, cette langue était devenue une des plus parfaites des langues sémitiques, et cependant l'on trouve fréquemment, au cours des siècles postérieurs, la récidive de l'emploi en Abyssinie d'écritures rétrogrades sans voyelles.

2. — *La religion.* — Les inscriptions grecques d'Adulès rapportées par Cosmas et la grande inscription grecque d'Aksum (1) montrent que les dieux auxquels sacrifia le roi en leur érigeant des trônes ou des statues, sont Zeus, Arès et Poseidon dans la première, et Arès seul dans la seconde, enfin Arès seul également dans l'inscription grecque de Méroé. Il s'agit là de la transcription de divinités indigènes en noms grecs, ne valant que dans la mesure où les rédacteurs des textes grecs savaient mettre en concordance le panthéon indigène avec le panthéon gréco-romain toujours si largement ouvert aux dieux étrangers et familier au syncrétisme le plus compliqué. On ne saurait en conclure que les dieux grecs étaient adorés en Abyssinie avant l'introduction du christianisme. En effet, dans les deux textes en sabéen et en vieil-abyssin de l'inscription trilingue d'Aksum, les noms grecs de Zeus, Arès et Poseidon ne figurent pas. Ils sont remplacés par Astar, Mahrem et Beher dans le texte en sabéen et par Astar, Mahrem et Meder dans le texte en vieil-abyssin.

Mahrem est incontestablement le dieu principal, du moins c'est le dieu personnel de la famille royale, celui dont le roi se proclame le fils, en même temps le dieu de ses armes, avec un certain sens militaire, raison qui probablement l'a fait traduire en grec par Arès — Mars, dieu de la guerre (2).

---

(1) Ci-dessus p. 56 et 87.

(2) ENO LITTMANN voit là une certaine analogie avec la fameuse inscription de Teima. *D. A. E.*, IV, p. 13 et ENO LITTMANN : *Zur Entziferung der thamudischen Inschriften*, p. 43.

Astar c'est le dieu ou la déesse du ciel et de l'étoile Vénus, quelque chose comme Astarté des Phéniciens. Astar dérive d'ailleurs d'Astarté, car sous sa forme abyssine il vient d'Arabie où on le trouve sous le nom d'Ashtar chez les Minéens, qui le reçurent eux-mêmes de la Méditerranée. Astar, l'Ishtar des Phéniciens, est certainement le « Seigneur du ciel ». Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'on ait eu tort d'interpréter comme une preuve de conversion au christianisme l'inscription n° 11 d'Aksum dans laquelle Ezana invoque « le seigneur du ciel », le « seigneur du pays » et le « seigneur de Alls ». Nous pensons avec J. Plessis (1) que ce « seigneur du ciel » est bien le dieu des chrétiens, mais que, dans l'esprit des Abyssins il ne représente au début qu'une transition avec l'ancien dieu du ciel Ashtar. Halevy d'ailleurs a le premier signalé qu'au Tigré, ciel se dit Astar. Pour qu'une religion nouvelle prenne un rapide essor, il est indispensable qu'elle puisse faire, au milieu dans lequel elle se développe, des emprunts grâce auxquels, par syncrétisme, un dieu ancien se transforme en un nouveau.

Beher, c'est le dieu du pays, peut-être aussi le dieu de la mer ou de l'eau (si l'on admet qu'il dérive au radical arabe Bahr). Les Grecs l'ont assimilé à Poseidôn.

Meder, qu'on est tenté de confondre avec Beher puisqu'il est cité à la place de ce dernier dans une langue voisine, paraît plutôt le dieu de la terre.

Il en résulte qu'en mettant à part le dieu personnel Mahrem, on peut, si l'on veut, voir dans les trois autres dieux abyssins l'ancienne triade hébraïque, Ciel, Terre, Eau, triade à certains points de vue comparable à celle de Zeus, Arès et Poseidôn, tous trois fils du vieux Saturne.

On peut aussi ajouter que ces dieux ne sont pas les seuls qu'aient pratiqué les Abyssins. L'un des dieux les plus anciens de l'Arabie, Attar, a, en effet, passé lui aussi le détroit comme le prouve un petit autel trouvé par Bent à Yeha en 1893, portant une dédicace à l'Attar des Sabéens (2).

Sur les pratiques religieuses, sur l'organisation du sacerdoce,

---

(1) *Etude sur les textes concernant Istar, Astartè*, autographié. Paris, Geuthner 1921, p. 150.

(2) J. Halevy : *J. Asiatique*, 1883, p. 464.



1. Stèle à figuration humaine.



2. Stèle à figuration humaine.

nous ne sommes pas renseignés. D'après les ruines trouvées principalement à Adulès et à Aksum, sans oublier d'autres lieux moins importants d'Abyssinie, les rois consacraient aux dieux des temples complets. Ces temples étaient entourés d'enceintes sacrées, de véritables Harams, comme le prouve la phrase finale des textes sabéen et vieil abyssin de l'inscription grecque d'Aksum. Nous allons y revenir. En dehors de la construction de ces temples, les rois avaient l'habitude d'honorer leurs dieux par la dédicace de statues (ἀνδριάντες) d'or (ou dorées ou d'airain) et de trônes de pierre sur lesquelles nous sommes peu renseignés. De ces derniers, un assez grand nombre a subsisté en fragments, mais les statues en raison de leur valeur, ont attiré les pillards, si même elles n'ont été détruits ou fondues par des iconoclastes lors de l'introduction fort intransigeante du christianisme.

L'inscription n° 10 nous fait connaître qu'on pratiquait sur l'autel des dieux, sinon l'holocauste, c'est-à-dire le sacrifice volontaire d'une personne chère, du moins l'immolation délibérée des prisonniers, cérémonie religieuse ne ressemblant d'aucune manière à un massacre sur le champ de bataille ou à une mise à mort politique.

Les inscriptions d'Ezana nous révèlent par leur phrase finale des formules d'anathème et de malédiction édictées contre ceux qui profaneront les monuments sacrés. La plus caractéristique est la suivante :

« Et s'il se trouve quelqu'un pour anéantir, arracher ou détériorer ce que nous avons dédié, qu'il soit mis à mort, que sa race et ses enfants soient extirpés du pays : Que soit béni, au contraire, celui qui honorera (nos dédicaces). Et quant à nous qui avons érigé (les statues) qu'on se le raconte et qu'on parle de nous et de notre ville, à jamais ! Et nous avons consacré à Mahrem un grand terrain comme enceinte sacrée (téménos) (2). »

Ce genre de malédiction est des plus habituels chez les peuples sémitiques. Il suffit de rappeler les innombrables anathèmes stéréotypés avec mention d'une amende contre les violateurs,

---

(1) Elle termine les textes en sabéen et en vieil abyssin de l'inscr. de SALT., voir ci-dessus p. 87. A comparer avec la phrase finale de l'inscription.

qu'inscrivaient les Nabatéens sur les tombeaux majestueux d'El Heger au Hedjaz (1).

3. — *Les Monuments* (2). — Le centre politique, religieux et intellectuel de l'empire abyssin fut, cela résulte de tout ce qui précède, Aksum, et cette capitale l'était encore au xe siècle de notre ère. On peut affirmer sans crainte qu'elle le resta. Le voyageur Rüppel signale en 1834 que tous les gens importants de l'Abyssinie, les notables, les riches, les influents y possèdent une maison où ils mettent à l'abri leurs objets précieux. Cela suffit pour les soustraire à la guerre perpétuelle des vassaux. La sainteté de la ville est telle, en effet, qu'aucun parti n'ose s'y livrer à des opérations de guerre et la propriété y est ainsi plus respectée qu'ailleurs.

On peut dire qu'aux époques anciennes Aksum fut la seule ville digne de ce nom. Le plan sommaire de la planche XI, montre son importance actuelle et l'emplacement des vestiges qu'elle conserve de son passé. Ce fut une ville construite en pierre et non composée de paillottes selon la distinction que nous avons trouvée dans les inscriptions. En dehors d'elle, seule Adulès, grâce à son rôle d'escale, faisait figure de ville, et peut être aussi Koloé, place intermédiaire à mi-chemin entre la capitale et la mer, où des monuments importants ont été retrouvés. Aksum et sa banlieue furent le siège presque exclusif de l'activité architecturale et constructive des anciens Abyssins. On y retrouve partout cette forme spéciale à gradins des soubassements et murailles de pierre déjà étudiée à propos du sanctuaire découvert à Adulès. Elle est originaire d'Arabie méridionale, mais on la voit également employée à Méroé.

Les rois nationaux eurent des palais importants, palais dont nous pouvons même nous représenter l'architecture grâce à leurs fondations qui ont été retrouvées et à l'étude du style original des bâtisses relativement modernes de l'Abyssinie, telles

(1) RR. PP. Jaussen et Savignac : *Mission archéologique en Arabie*. Paris, Geuthner 1909-1922, I.

(2) Les monuments ont été relevés et étudiés minutieusement par l'expédition allemande. C'est à *D. A. E.*, vol. II, *Aeltere Denkmaeler in Abyssinien*, notamment à la 2e partie composée de dessins, photog. et planches qu'il convient de se reporter pour juger du détail de cette architecture. On trouvera aussi des descriptions intéressantes plus anciennes dans les voyages de Bruce, de Salt et de Rüppel et enfin dans Lefebvre : *Voyage en Abyssinie en* 1839-43, avec album, et dans Bent : *The sacred city of the Ethiopians.*

qu'on les voit encore. Le plus grand de ces palais, sans aucun doute le principal palais royal, Taakha Maryam, dans le quartier sud-ouest de la ville, avait cent vingt mètres de long sur quatre-vingts de large et d'après son plan comprenait un ensemble presque assyrien de tours, de terrasses et de murailles, avec un château central à plusieurs étages, très fort (fig. XII). En plein centre d'Aksum, un autre château plus petit, Enda Mikael, paraît avoir été très fort aussi. Les fondations de ce genre de construction dont il ne reste aujourd'hui que de grandes plate-formes ayant délimité un carré parfait formé de quatre tours d'angles également carrées, réunies par un corps de logis central, avec deux immenses terrasses à degrés ou escaliers extérieurs, se retrouvent en divers points du pays à l'état d'arasements.

En dehors de ces palais, produits de l'architecture civile païenne ou chrétienne, l'architecture religieuse païenne n'est représentée que par un temple de l'époque sabéenne dont les vestiges informes ne permettent pas des déductions d'ordre général.

Comme tombeaux il ne reste que deux grands hypogées assignés l'un au roi Kaleb, l'autre à Gebra Mascal, son successeur, et dont l'intérieur n'est pas d'une vraie richesse. Ils sont recouverts d'une grande terrasse surmontée sans doute d'un sanctuaire chrétien, car ces deux rois furent chrétiens et sont devenus des saints. L'attribution des tombeaux est d'ailleurs plus que hasardeuse.

L'architecture religieuse, après le IVe siècle, est représentée, cela va de soi, par de nombreuses églises chrétiennes d'une époque bien postérieure à celle à laquelle nous nous sommes limités. Les invasions n'ont pour ainsi dire rien laissé des plus anciennes, si bien qu'aucune d'entre elles ne paraît remonter à une très haute antiquité. Les archéologues allemands ont trouvé partout des restes d'anciennes basiliques dont ils ont relevé les plans. Aucune n'est dans un état permettant de juger de ce qu'elles furent à la période glorieuse des débuts du christianisme. Il existe cependant un groupe curieux d'églises monolithes, constituées par des rochers évidés, dégrossis et isolés sur leurs plates-formes avec une architecture venue d'Europe à la fin du moyen-âge (1). Elles sont fort au sud d'Aksum, à Lalibela.

(1) Elles ont été décrites par M. RAFFRAY : *Les Eglises monolithes de la ville de Lalibéla*, Paris, 1882. On en verra de belles photographies dans l'*Illustrated London News* du 1er août 1925.

L'église de Sion d'Aksum est particulièrement vénérée encore et pendant mille ans au moins tous les rois y furent couronnés, quelles que fussent leurs difficultés pour s'y rendre, car Aksum, si elle a conservé son antique sainteté dans le souvenir des Abyssins, a, depuis des siècles, cessé d'être leur capitale. Les Negus, bien souvent, résidèrent fort loin plus au sud. On avait espéré pouvoir faire des fouilles sous le sanctuaire de Sion, présumé avoir remplacé un sanctuaire païen. Mais il n'y fallut pas songer à cause du fanatisme.

Il n'y a donc pas grand'chose à rapporter de l'architecture religieuse pour la période qui nous intéresse, et l'on ne peut pas davantage s'étendre sur les tombeaux, car il n'apparaît pas que les usages leur aient attribué une grande importance. Point ici de ces superbes façades taillées dans le roc comme en Nabatène. Point de sarcophages luxueux, de splendides demeures des morts, comme en Egypte. Point de sculptures orgueilleuses, de statues ou de stèles comme chez les Grecs et à Alexandrie, point même d'ornementation développée permettant de juger du sens artistique de ces populations.

Cependant les statues ne furent pas inconnues. Les inscriptions le prouvent abondamment, et nous en avons une preuve matérielle par la base formidable qu'on peut voir au sommet d'une colline dominant Aksum. Sur cette base se trouve incisée en creux de cinq centimètres de profondeur la forme de deux pieds mesurant quatre-vingt douze centimètres de longueur ; la statue colossale supportée par de pareils pieds, devait aller de pair avec les stèles géantes et nul doute que nous n'ayons là la dernière trace d'un des colosses élevés par les grands vainqueurs, par exemple Ezana. Rien ne nous reste pour nous permettre de juger du style d'un pareil monolithe (1).

4. — *Les Stèles-Obélisques* (2). — C'est dans l'architecture funéraire que la civilisation aksumite a donné sa vraie mesure.

Les monuments les plus caractéristiques d'Aksum sont d'immenses stèles, dont l'une au moins fut plus haute que le plus haut des obélisques connus. Ces monolithes rappelant de

---

(1) *D. A. E.*, II, texte, p. 44.

(2) Voir les planches de la 2e partie du vol. II, de *D. A. E.*



Stèles à figuration humaine.

loin les obélisques furent aussi pris longtemps pour des obélisques (fig. XIII). Ils en ont à peu près la forme générale et le rapport proportionnel entre la hauteur et la largeur à la base. Ce n'est que par un examen attentif qu'on a pu leur restituer leur caractère de stèles. Les obélisques, en effet, monuments strictement égyptiens, sont considérés comme des représentations du dieu soleil (1). La stèle, au contraire, est l'emblème mortuaire le plus usuel chez les peuples sémitiques ou para-sémitiques. Elle a pour origine le nefec, simple cippe ou commencement de stèle représentant non pas un dieu, mais un défunt. Les stèles sont innombrables chez les Hébreux, les Syriens, les Arabes. Par l'Arabie méridionale, elles ont passé en Abyssinie. On trouve à Aksum même trois champs de stèles qui en comprennent un grand nombre, depuis les simples pierres dressées naturelles en forme de menhirs jusqu'aux stèles gigantesques, en passant par les stèles simplement équarries, les stèles semi-ouvrées et les stèles à décorations architecturales par étages. Elles ne portent aucune inscription, pas même un « ci-gît » (fig. XIV). Il faut faire exception cependant pour la stèle de Matara, en Erythrée, atteignant près de six mètres, dont le haut est orné du croissant avec le disque, et dont le centre porte quelques lignes en caractères vieil-abyssins difficiles à interpréter.

Les blocs énormes servant de soubassements aux grandes stèles ont dû, pour certaines d'entre elles, être trop faibles par rapport au poids terrible qu'elles supportaient, car toutes sauf une se sont effondrées. On dit, il est vrai, qu'au moment de la grande invasion musulmane de 1535, le féroce roi des Adels, Granje, s'amusa à les abattre à coups de canon. Mais d'où avait-il des canons ? Il est plus probable que les tremblements de terre sont responsables de la chute des stèles.

Les stèles monumentales d'Aksum ne sont pas très nombreuses mais la plus grande d'entre elles, la stèle géante, malheureusement renversée et brisée en segments, atteignait plus de trente-trois mètres de hauteur, soit un mètre de plus que l'obélisque géante d'Egypte, aujourd'hui dressée au Latran à Rome,

---

(1) Maspéro : *Egypte*, dans la Coll. Ars Una, p. 37, 49, 101, 103.

quatre mètres de plus que le grand obélisque de la Reine Hatchetspou tant admiré près de la salle hypostyle de Karnak en Haute-Egypte, et près du double des grandes colonnes monolithes de Baalbek dont la hauteur atteint à peine dix-neuf mètres. Ce prodigieux monolithe gît aujourd'hui en morceaux bien conservés. Il comportait treize étages architecturaux. Tout à côté gît une autre stèle de plus de vingt-quatre mètres, en cinq grands segments, avec onze étages sculptés. A côté également subsiste, encore dressée (fig. XV), quoique légèrement penchée et par conséquent désormais menacée de destruction, une autre magnifique stèle dont le monolithe émergeant du sol compte plus de vingt et un mètres sans parler des trois mètres enfoncés sous la terre. Cette stèle, déjà remarquée par les voyageurs portugais du XVe siècle, a été décrite et dessinée successivement par Bruce vers 1770, par Salt vers 1805 et par Rüppel en 1833. Elle était ombragée alors, d'après le dessin de Salt (voir notre frontispice), d'un beau sycomore aujourd'hui disparu, et l'on voit à ses pieds une pierre d'autel carrée, encore en place tandis que faisant fond, se dessine l'église sainte de Sion d'Aksum. Le dessin de Rüppel nous montre le même sycomore et les grands tronçons de la stèle monstre abattue (fig. XVI). Trois autres grandes stèles comprises entre quinze et dix-neuf mètres couvrent le sol de leurs débris épars.

Voici donc six grandes stèles à étages dont les bases, chose curieuse, sont groupées presque en ligne sur une centaine de mètres entre l'église Sainte-Marie de Sion et celle d'Enda Jésus, dont les trois plus grandes sont strictement voisines, marquées de caractères indubitablement semblables et dressées incontestablement à des époques voisines. Est-il possible de douter qu'on se trouve en quelque sorte devant le cimetière des rois et que ces stèles soient les monuments funéraires des principaux membres des familles auxquelles appartinrent Aphilas, Ezana et Kaleb. Toutes sont recouvertes d'une ornementation fort originale sculptée en creux, profonde, sans aucune inscription. Si l'idée égyptienne de l'obélisque a pu inspirer leur édification tant de siècles après que l'obélisque était abandonné en Egypte; si même la technique d'un pareil travail a dû être copiée sur celle des Pharaons, par contre l'ornementation ne doit rien à l'Egypte et paraît tout entière arabique. Elle comporte à la base une fausse porte profondément

entaillée en creux, un peu dans le genre de la porte funéraire du tombeau égyptien, mais d'inspiration différente. Cette porte, à laquelle on accède par une forte marche, se répète sur l'arrière de la stèle ; au-dessus se succèdent, en nombre variable, une série d'étages ainsi que le montrent les dessins de la fig. XIII. Leur nombre, leur longueur, leur largeur, peuvent varier ; ils sont séparés soit par des épaisseurs représentant la place nécessaire à d'amples planchers simples, doubles ou triples, soit par des rangées de disques en relief. Les disques ont d'abord intrigué les archéologues. Ces derniers ont fini par observer que la plupart des constructions modernes abyssines comportent, dans l'appareil même de la muraille, des lits de rondins de bois avec têtes apparentes à l'extérieur, un peu comme peuvent l'être les poutres des planchers dans certaines de nos maisons. L'architecture abyssine d'aujourd'hui utilise encore ces encadrements, ces armatures en rondins de bois destinés à renforcer les murailles pour la plupart en briques crues, et dès lors la preuve est faite que les rangées de disques en relief des stèles représentent précisément la figuration de l'emploi du bois dans la construction en pierre, emploi dont la pérennité après quinze cents ans au moins est ainsi attestée.

Les nombreuses fenêtres décorant les étages rappellent les longues et hautes meurtrières de l'architecture du moyen-âge. Leur forme ne diffère pas essentiellement des fenêtres en pierre découpée de la salle hypostyle de Karnak. L'origine de cette forme fenestrale a pu être retracée dans l'Arabie méridionale d'où provient un grand fragment sculpté qu'on peut voir au musée de Constantinople, avec des fenêtres exactement semblables à celles figurées sur les stèles d'Aksum. Ainsi la liaison entre l'Arabie et l'Abyssinie est une fois de plus attestée et cette impression est renforcée par le fait que l'architecture à grand nombre d'étages est toujours pratiquée aujourd'hui dans les maisons à façades très étroites de Sana, de La Mecque et de Médine. Elle était de rigueur dans les forteresses de l'Arabie méridionale.

Le haut des stèles monstres, au lieu d'être comme les obélisques égyptiens formé d'un pyramidon recouvert de métal, avait le plus souvent la forme d'une tête arrondie ou semi-arrondie, portant de grands symboles en creux et en relief, mal identifiés. On

a cru y trouver des restes de croix, l'emplacement de mortaises ayant supporté des crucifix. Cela n'est pas prouvé : sur la stèle géante, au contraire, la tête présente nettement le symbole du croissant avec le disque d'Astarté, montrant aussi l'unité de cette architecture avec les symboles analogues figurant sur les pièces de monnaies à légendes grecques des rois d'Aksum, dont il est question à l'annexe IV. Le croissant avec le disque figure d'ailleurs sur de nombreuses stèles et doit être considéré en dernière analyse comme l'emblême spécifique de la dynastie aksumite à sa période d'apogée jusqu'à l'introduction du christianisme. Les stèles, les monnaies ou les monuments qui le portent peuvent être rapportés avec certitude à la période du paganisme. Quant à l'origine même de cet emblême, qu'on retrouve sous des formes diverses, avec les cornes du croissant plus ou moins écartées, avec le disque soit au centre, soit sur le côté, ou plutôt remplacé par une étoile aux branches un peu sèches, à Chypre, dans les ports phéniciens et jusqu'en Mésopotamie et en Perse, il est manifestement venu en Abyssinie par l'Arabie Méridionale où il est fréquent. Nous estimons que, répandu partout où fut en honneur le culte d'Astarté, il doit être associé à ce culte pratiqué par les rois d'Aksum, et même qu'il n'en est pas séparable. Pour en revenir aux stèles elles-mêmes, il se peut que les rois postérieurs au paganisme, tel Kaleb, en aient élevé comme leurs prédécesseurs et pour les imiter, mais ce sont les rois antérieurs au christianisme incontestablement qui en ont inauguré l'usage.

La conclusion qu'on est en droit de tirer de ce qui précède, c'est que les stèles représentent la symbolique funéraire des rois d'Aksum à la période pré-chrétienne, Elles ne recouvrent pas des sépultures et ne reposent que sur des excavations. Par conséquent elles ne sont que les figurations du mort dont la place de repos était ailleurs. Les sépultures dotées d'hypogées comme ceux dits de Kaleb et de Gebra Mascal sont d'une période très postérieure. Ce que nous ne savons pas c'est d'où proviennent les pierres dressées en obélisques. Où furent leurs carrières ? On a retrouvé celles de Syène où les Egyptiens taillaient les leurs qu'ils transportaient par le Nil. Il n'existe pas ici de fleuve pour rendre ce service. Peut-être ces carrières sont-elles à proximité, mais trop longtemps exploitées pour qu'on puisse y retrouver le berceau des stèles monolithes.



1. Tumulus.



2. Stèles coufiques.

Non loin de chacune des grandes stèles, se trouvent de grandes pierres d'autel, la plupart bien conservées : elles étaient là en liaison avec la stèle et servaient manifestement aux sacrifices religieux faits aux mânes des rois. Ces autels, sauf dans le cas unique d'une stèle bien plus petite, ne sont jamais accolés à la stèle elle-même, mais placés à faible distance.

5. — Il existe, à côté des stèles, une autre catégorie de monuments propres à la civilisation aksumite : ce sont *les trônes ou chaires de pierre*. Cosmas nous a laissé le dessin et la description d'une de ces chaires (fig. III) et par celles que les archéologues ont retrouvées, on jugera de l'exactitude de son dessin qui ne peut guère avoir été fait que de souvenir, car il a donné à sa chaire une allure gréco-byzantine dont nous ne trouvons aucune trace dans les restes des chaires encore sur place à Aksum. Il n'a pas davantage fait figurer un des éléments essentiels de ces chaires, à savoir, la large base carrée, on pourrait presque dire cubique, sur laquelle leurs éléments constitutifs, flancs, siège, dossier, étaient montés, grâce en quelque sorte à des cannelures ou évidements, exactement calibrés comme des mortaises. Quant à la stèle accompagnant le trône d'Adulès, si elle ressemblait, comme c'est probable, à celle d'Ezana encore debout, elle différait beaucoup du dessin de Cosmas.

En dehors de l'information précieuse que nous livre cet auteur, nous savons par les inscriptions tant de fois invoquées ici, que la forme habituelle de la reconnaissance des rois d'Aksum vis-à-vis du Dieu était la dédicace, en cas de victoire, d'un trône de pierre à Mahrem-Arès. Ces sièges de pierre n'avaient pas, au moins au début, le caractère d'un trône destiné au roi et susceptible, même vide, de représenter sa majesté ou son autorité. C'était un objet rituel voué au dieu, un ex-voto. Cependant la destination a pu varier avec les siècles. Nous voyons, en effet, non loin du sanctuaire vénéré de Sainte-Marie de Sion à Aksum (qui recouvre, ne l'oublions pas, un sanctuaire païen), deux bases de chaires en pierre, dites l'une « trône du roi » et l'autre « trône de l'évêque ». Servant de vis-à-vis à ces deux trônes, l'on voit une série de douze chaires, un peu bouleversées, dont l'ancien alignement est perdu, dites chaires des juges (fig. XVII). En ce lieu, sur la place servant de parvis à la basilique sacrée, se déroula pendant des siècles le rituel, soigneuse-

ment décrit par le « livre du couronnement », de la consécration des rois à leur avènement. Lecture leur était faite de la longue et glorieuse liste de leurs prédécesseurs par laquelle était prouvé au peuple que la dynastie royale se rattache directement au Roi Salomon.

Le trône royal était le centre d'un carré formé par quatre piliers de granit existant encore aujourd'hui (1) (fig. XVIII et XIX). Ils étaient surmontés, au temps de leur splendeur, d'un toit de chaume retombant en forme de champignon ou de gloriette, servant de dais et de baldaquin à la fois. Le roi se tenait sur le siège, et probablement, de l'Abouna ou chef suprême religieux dont on sait le rôle dans ce pays, il recevait l'huile sainte, tandis que les hauts officiers de la couronne occupaient les sièges plus modestes lui faisant face. En leur qualité de fonctionnaires, ils rendaient au roi l'hommage qu'ils lui devaient, non sans recevoir en échange son serment. Le souverain devait sans aucun doute s'engager à ne pas violer les libertés féodales reconnues à ses vassaux. Probablement, à toute époque, la féodalité fut la forme constitutionnelle du pays.

Ainsi la chaire, après avoir été unique et toute d'apparat, après avoir été réservée au Dieu et sans utilité pratique, finit par servir effectivement de siège aux rois dans les occasions solennelles. Cet ensemble de chaires, sans exemple dans le monde, est aussi unique en Abyssinie où il s'en trouve cependant d'isolées dans diverses parties du pays.

Matériellement les chaires les plus belles comportent d'abord un énorme soubassement, on pourrait presque dire un socle : le dossier était droit, la banquette aussi et les bas-côtés, droits également, étaient sans doute constitués par ces dalles recouvertes d'inscriptions qui, démolies et dispersées, ont été retrouvées au cours du XIXe siècle, miraculeusement conservées (quoiqu'il s'en soit perdu quelques-unes). Il existe aussi des restes d'un trône à deux places, la seconde était peut-être occupée par la reine dans les cérémonies publiques. Ce qui est original dans les trônes, ce ne sont pas les chaires elles-mêmes ; elles sont communes à bien des civilisations (2), mais leur groupement en vue

(1) La photographie reproduite ici a été publiée par *L'Illustration* du 31 mai 1924 avec un article de M. de Coppet, Ministre de France en Abyssinie.

(2) Il y a des chaires à profusion en Arabie : elles ont été l'origine du minbar des mosquées. H. BECKER : *Die Kanzel im Kultus des alten Islam*. Giessen, 1908.

d'un rôle officiel et la mention dont elles sont l'objet dans les inscriptions.

Sur un point au moins, il faut rendre justice à la civilisation aksumite. C'est qu'elle ne doit rien ou presque rien à ses voisins en dehors de l'Arabie dont elle est issue. Elle n'a rien emprunté ni à la Grèce, ni à l'Egypte. Le sol indigène n'a restitué ni un monument, ni une stèle, ni un bijou relevant de civilisations étrangères, si l'on néglige les inscriptions grecques de caractère strictement officiel.

Tandis que Méroé fut intégralement pénétrée de la culture égyptienne et que même elle fut dans une certaine mesure accessible à l'art de la Grèce puisqu'on en a rapporté des objets hellénistiques ou des statuettes importées du monde occidental, rien de semblable ne se produisit en Abyssinie. Pas un objet n'y a été trouvé rappelant l'art égyptien : pas de statuettes, pas de petits Isis ou Osiris en bronze, en faïence ou en terre cuite, pas davantage de stèles égyptiennes en dehors de la stèle ptolémaïque d'Adulès depuis longtemps disparue et d'ailleurs appartenant au monde gréco-romain des escales de la mer Rouge, auquel l'Abyssinie ne fut intéressée que par ses communications maritimes et à certains siècles seulement. La Grèce ne s'est manifestée ici que par son écriture et le caractère international de sa langue, propre à célébrer à l'étranger la gloire de la dynastie, mais son influence fut de tout temps pratiquement nulle. L'Egypte finalement n'a fourni à l'Abyssinie que l'idée nue de ses stèles monolithes.

6. — *Numismatique.* — Disons quelques mots en terminant, des monnaies abyssines parvenues jusqu'à nous. Parmi les monuments du passé, elles ne sont pas sans présenter un intérêt réel dans l'état encore précaire de nos connaissances sur l'Abyssinie antique. A plus d'une occasion nous avons dû invoquer le témoignage de la numismatique et marquer les progrès historiques qui lui sont dûs (1).

On sait que l'introduction de la monnaie dans le monde ne remonte pas à une haute antiquité. Elle n'est, nulle part, antérieure au VIIe ou même au VIe siècle avant notre ère (2).

---

(1) On trouvera ci-dessus p. 13, 59, 60, 85, 116 et 138 et, plus loin à l'annexe IV une bibliographie très détaillée de cette question et tout ce qui s'y réfère.

(2) Voir l'intéressant avertissement au *Manuel de Numismatique Orientale* de J. de MORGAN. Paris, Geuthner, 1923.

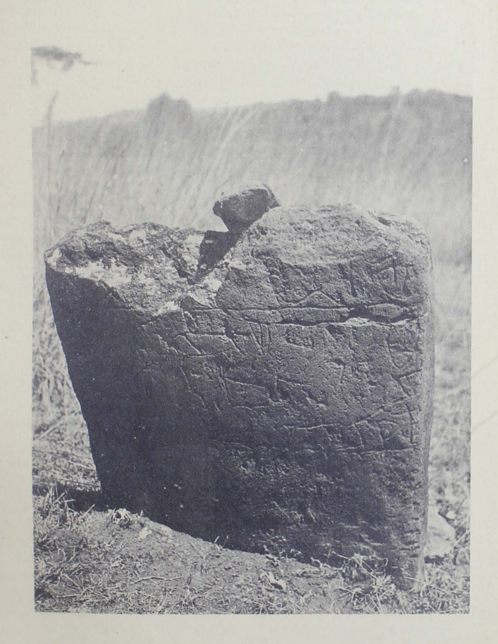
Ce n'est guère qu'à partir d'Alexandre le Grand que les signes monétaires, frappés d'abord par les plus vieux Etats grecs d'Asie Mineure, chez les Mermnades et chez les Perses, portent traditionnellement des noms de souverains. La monnaie eut, dès le V[e] siècle, un rapide succès, comme d'un usage plus pratique que la vente ou l'échange des métaux et lingots au poids contre des marchandises. Elle se répandit en Egypte et dans tous les Etats nés du partage de l'empire d'Alexandre. A ce titre, les monnaies des Seleucides et de l'Attique, auréolées d'un immense renom, gagnèrent le sud de la Syrie et de la Palestine jusqu'à l'Arabie Pétrée. Les Nabatéens, à partir du début du I[er] siècle avant Jésus-Christ, battirent monnaie. On a vu au chapitre VII, le rôle considérable joué, en ce qui touche les transactions entre l'Inde et la Méditerranée, par la fameuse route des caravanes d'Aden à Pétra et Gaza, à travers l'Arabie Heureuse et le Hedjaz, Tous ces produits qui transitaient aussi par les pays arabes, il fallait bien les payer ! et forcément en espèces monnayées, le troc ne convenant plus. On ne doit donc pas s'étonner si, le long de cette route aux multiples étapes, la monnaie suivit les chameaux et les chameliers. Dès les environs de l'ère chrétienne, les ateliers monétaires de l'Arabie Heureuse, si riche par comparaison avec l'Arabie septentrionale, étaient en plein travail. Partout les tyranneaux locaux imitèrent l'exemple du monde grec et adoptèrent des types à l'instar de la tétradrachme Seleucide, puis un peu plus tard de la drachme d'Athènes à la chouette sur amphore panathénaïque.

En 1880, Schlumberger fut assez heureux pour mettre la main, à Constantinople, sur tout un lot de monnaies anciennes de l'Arabie méridionale, trouvées à Sana (1). On en récolta ensuite partout. Peu à peu, le classement de ces monnaies a pu être établi ; il est aujourd'hui très avancé comme le démontre le catalogue illustré des monnaies du British Museum (2). La filiation de ces types avec ceux de la Méditerranée est évidente ; beaucoup ont des légendes, des motifs ou des emblèmes copiés

---

(1) SCHLUMBERGER. *Le Trésor de Sana*, 1880, in-4°, voir au sujet de cette publication retentissante les observations de MORDTMANN dans les *Zeitschrift d. D. Morgenland-Gesellschaft*, 1881, p. 501.

(2) HILL : *Catalogue of the Greek coins of Arabia, Mesopotamia, Persia*. Londres, 1922.



Pierre avec inscription en *nesri* trouvée à MOUNESSA, près du Lac Zuaï, 1er Janvier 1925.

des ateliers grecs ; la plupart portent des caractères himyarites ou sabéens ; il en est même qui, provenant des Etats grecs, ont seulement reçu des contremarques locales destinées à leur donner cours chez les Tobbas ou roitelets arabes. Les plus anciennes monnaies arabiques sont sans doute sabéennes et peuvent remonter au IIe siècle avant Jésus-Christ. Après l'expédition d'Aelius Gallus en Arabie, le type monétaire évolua et se rapprocha des types romains augustéens, quoique le rapide passage de ce raid militaire n'ait pu avoir une sérieuse influence sur l'évolution de la culture locale.

L'intensité des rapports existants entre l'Arabie méridionale et l'Abyssinie rendait inévitable que l'innovation de la monnaie se répandît et s'étendît rapidement aux Habasat d'Afrique. C'est ce qui arriva en effet. Toutefois les monnaies proprement aksumites sont largement postérieures aux monnaies sabéennes et himiarytes, lesquelles furent exportées d'abord de la péninsule arabique par les ports comme Aden ou Kané pour servir de véhicule aux échanges avec les côtes des Somalis et de la mer Erythrée, avec les escales grecques d'Océlis, Mosylon, Adulès, etc. Il est imprudent de fixer à cet égard des dates. L'apparition des premières monnaies de type abyssin est postérieure de deux ou plutôt de trois siècles à ces frappes arabiques : elle ne remonte peut-être pas au delà du IIIe siècle de notre ère ; les monnaies dont il s'agit ne ressemblent d'ailleurs pas aux monnaies arabiques ; leur inspiration rappelle plus le Bas-Empire et même Byzance que l'influence arabe.

Les premiers abyssinologues n'ont pas abordé les études monétaires. Lacroze, dans son *Histoire du Christianisme en Abyssinie*, insiste, bien à tort, sur la richesse de ce pays en mines d'or, mais ne parle pas de la frappe. Rüppel, le premier eut la bonne fortune de publier deux monnaies d'or aksumites très bien conservées (1). Il ne pouvait, au premier tiers du XIXe siècle, en tirer des conclusions de grande portée. Ce n'est que vingt ans plus tard qu'a été réellement pressentie la parenté des cultures arabique et abyssine. En 1859, Langlois, écrivant sur les monnaies des Arabes avant l'Islam, a donné une description des monnaies

(1) *Loc. cit.*, II, p. 344 et atlas, pl. VIII.

à légendes grecques attribuables aux rois d'Aksum (1). On ne connaissait alors de cette série nouvelle que trois pièces d'or et une quinzaine de bronze. En 1868, A. de Longpérier, reprenant le problème dans la *Revue Numismatique* (2) pouvait déjà passer en revue un nombre considérable de monnaies abyssines. Drouin, en 1882, développait sur cette numismatique des considérations pour la plupart encore valables aujourd'hui (3). Le colonel anglais Prideaux, en 1884, publiait une belle série de monnaies d'or et de bronze de sa propre collection et du cabinet des médailles du British Museum (4). En 1886, Schlumberger résumait nos connaissances à ce sujet et publiait quelques pièces rares de sa propre collection (5).

Les fouilles de Paribéni à Adulis et celle de l'expédition allemande d'Aksum ont fourni de nouvelles monnaies et de nouveaux noms (6). Enfin, il est parvenu en Europe de diverses sources, et fréquemment par la voie d'Aden des monnaies aksumites (7). Chose curieuse : les belles monnaies d'or d'Aksum possédées par notre cabinet des médailles (acquises il est vrai pour la plupart peu avant la guerre), n'ont pas eu jusqu'ici la bonne fortune d'être publiées (8). Nous croyons devoir combler cette lacune (annexe n° IV). On verra que les monnaies françaises d'Aksum nous livrent, à leur tour, de nouveaux noms de souverains.

D'une manière générale, les monnaies d'or abyssines sont dérivées des types romains. Elles sont notablement plus intéressantes que les monnaies de bronze toujours tardives et de

---

(1) *Loc. cit.*, appendice : Rüppel avait récolté treize monnaies en Abyssinie même, plusieurs autres étaient venus par Aden, vers 1864 ; Lejean, le premier Consul français auprès du Negus Theodoros, en avait rassemblé de son côté, ainsi que d'Abbadie

(2) *Revue Numismatique*, 1868, p. 28.

(3) *Revue archéologique*, 1882, p. 99.

(4) *Numismatic chronicle*, 1884, p. 205.

(5) *Revue Numismatique*, 1886, p. 356-371.

(6) On trouve au Ier vol. de D. A. E., p. 54 et 55 et au IIe vol., p. 228, l'exposé critique de ces découvertes ainsi que de celles faites dans la colonie italienne d'Erythrée.

(7) HILL en a publié plusieurs dans *Numismatic Chronicle*, 1917, p. 27 et 1922, part. III et IV.

(8) Une monnaie a été publiée par de LONGPERIER : *loc. cit.*, en 1886 et un autre par DROUIN (*loc. cit.*) en 1882.

types peu instructifs, d'ailleurs souvent effacées à cause des ravages de l'oxydation. Toutes les pièces d'or portent une effigie royale de profil à droite, tant à l'avers qu'au revers, la première un peu plus grande et ceinte d'une couronne royale fort typique ; la seconde est coiffée d'une sorte de casque rond non moins reconnaissable. Ce modèle, dont le début peut être placé à la fin du IIIe siècle (Aphilas), est resté sensiblement permanent, quoique de toutes les monnaies parvenues jusqu'à nous, il n'en soit pas deux issues d'un même coin ; sur l'avers, le monarque tient à la main une sorte de longue lance, se raccourcissant, selon les exemplaires, jusqu'à n'être plus qu'une mince et courte épée ; au revers, la lance ou l'épée sont remplacées le plus souvent par une sorte de branche ou de palme. Les légendes sont presque toujours en grec déformé, dont les signes présentent de grandes difficultés de déchiffrement. Sur l'avers et le revers des monnaies d'or, les effigies sont pour ainsi dire serties entre deux épis circulaires se rejoignant au-dessus de la tête, avec ou sans monogramme. Les emblèmes apparents des monnaies sont de deux sortes : des croissants de lune et des croix. On admet avec assez de logique que les monnaies portant, au-dessus de la tête diadémée, le croissant caractéristique, avec un disque au centre, sont les plus anciennes. C'est le même emblème qui figure au haut de certaines stèles-obélisques et que nous considérons ci-dessus comme les armes des rois d'Aksum avant le Christianisme. Plus tard, précisément après que la dynastie fut devenue chrétienne, le croissant et le disque sont remplacés par des croix réparties en général, au nombre de quatre, par quartiers égaux, séparant les groupes de lettres dans la légende circulaire. Les monnaies frappées par le roi Ezana portent tantôt le croissant, tantôt la croix. On y a vu la preuve de sa conversion et c'est pour cette raison qu'il est considéré comme le premier roi chrétien. Sauf le cas d'Ezana et celui de Wazeba, (dans notre hypothèse qu'il ne se confond pas avec le premier), les monnaies d'un même souverain portent toujours exclusivement l'un des deux emblèmes, soit le croissant, soit la croix. Sur les types de bronze, postérieurs de plusieurs siècles en général, et même de très basse époque, les croix se multiplient : l'avers porte fréquemment la même effigie diadémée des monnaies d'or, mais le revers ne comporte que des croix et une inscription circulaire, équivalente à notre

« par la grâce de Dieu » qui se lit : Τοῦτο Αρέσει τῇ Χώρᾳ ; « que cela plaise à tout le pays ». La croix est plus souvent unique, tantôt petite au centre, tantôt occupant tout le champ ; quelquefois ce dernier comporte une sorte de large quadrilatère en arcs de cercle vers l'intérieur, portant aux quatre angles une petite croix.

Les principaux noms de rois reconnus avec certitude sur les monnaies sont ceux d'Aphilas (Aphidas), d'Ousanas, de Wazeba, d'Ezana et de Kaleb. Les autres noms sont exceptionnels ou hypothétiques, tel ce roi Bachaba, dont le nom, scindé en groupes de lettres, a été, depuis, interprété sur l'initiative de Littmann comme signifiant Βα (σιλεύς) Σαβα (σήνων) roi des Sabéens. Les autres noms lus avec plus ou moins de certitude sur les monnaies sont ceux de Esbael (qui se confondrait avec Kaleb), Gersem, Ousas, Mhigsn (?), (Zwas), Azael (?), Joël, Armah, Hataz, Ela Ats..., sans parler des formes nominales intermédiaires ou indéchiffrables. Les derniers noms visent des époques très tardives, peut-être allant jusqu'au VIIIe ou IXe siècle de notre ère. Une seule catégorie de monnaie porte des indications d'ordre successoral, c'est celle du roi Kaleb qui s'intitule fils de Thézena Υἱός Θεζενας. Nous avons eu l'occasion de voir que certains rois font, dans leur protocole, suivre leur nom de la mention : Bisi Alèn, Bisi Dimélé, noms qui ont été interprétés comme « fils de... » ou « de la race de... » ou « souverain de... ». Deux des monnaies originales que nous publions à l'annexe IV livrent des nouveaux noms de ce genre l'une en grec, Βισι Γισσες (Bici Guissès) et l'autre en viel abyssin Bisi ZGLY, c.-à-d. sans voyelles.

Il existe aussi quelques monnaies d'or et de bronze portant des légendes en caractères vieil-abyssins, sans signes de vocalisation. Ces types sont très rarement frappés en or. Cependant, la monnaie n° 17 de l'annexe IV, la plus caractéristique de celles appartenant au Cabinet des médailles de Paris, présente l'intérêt de reproduire à la fois le buste royal traditionnel des monnaies d'or aksumites et le nom du roi Wazeba, nom que nous trouvons sur d'autres monnaies en caractères grecs. Elle est intéressante aussi comme portant le croissant de la période antérieure au christianisme, tandis que la monnaie de Wazeba en caractères grecs porte la croix. C'est plutôt l'inverse qu'on eût attendu.



Pierre avec inscription en *nesri* trouvée à MOUNESSA, près du Lac Zuaï, 1[er] Janvier 1925.

A la fin de la dynastie aksumite, sans doute après le début de l'ère islamique, les monnaies, toutes de bronze, portent l'effigie du souverain de trois quarts ou de face, à la mode du Bas-Empire. Elles relèvent, cela est certain, d'une période de décadence qui sort du cadre de nos études. La frappe d'or a disparu. Celle-ci s'étend, dans la mesure où des précisions sont possibles, entre Aphilas et Kaleb-Ellesbaas ou ses successeurs immédiats, soit sur une période d'environ trois cents ans (275 à 575 après Jésus-Christ). Il est probable que seuls les grands souverains ont fait des émissions importantes et que la plupart des pièces d'or doivent être attribuées à ces mêmes grands souverains (1). Partout dans le monde, la frappe de l'or a précédé la frappe du bronze, et partout cette dernière a été réservée à la circulation locale tandis que la première jouait un rôle international dans la circulation des richesses.

---

(1) Nous prions le lecteur plus spécialement intéressé par la numismatique de bien vouloir se reporter à l'annexe IV. Les questions très minutieuses, soulevées par cette étude y sont reprises en détail à propos de chacune des vingt-trois monnaies que nous publions.

CONCLUSION

Les pages qui précèdent montrent qu'entre le milieu du Ier siècle avant notre ère et la fin du VIIe siècle, il exista en Abyssinie une puissance royale fortement constituée, respectée des feudataires et régnant sur l'ensemble du pays, guerrière et conquérante. Elle fit de nombreuses campagnes en Arabie, et remontant en quelque sorte vers ses origines, elle s'annexa les pays d'Asie dont elle était originaire. Elle connut le Haut-Nil, l'occupa, s'en proclama souveraine et détruisit le royaume de Méroé. Les noms de ses rois nous sont conservés, ainsi que beaucoup de leurs faits et gestes. Ils entrèrent en contact avec la civilisation grecque et en comprirent la supériorité. Pratiquant des cultes, une langue et des usages sémitiques, ils adoptèrent au milieu du IVe siècle le christianisme et en furent dès lors les adeptes exclusifs et intolérants. A partir de cette période, leurs contacts effectifs avec l'étranger furent limités au milieu alexandrin, auquel ils prirent sa religion, ses moines et son clergé.

Dans l'ordre de la civilisation ils eurent des villes dont une au moins fut brillante, glorieuse et dotée de beaux monuments civils et religieux. Leurs palais furent imposants et leurs forteresses redoutables. Ils eurent leur heure grandiose. Cette époque étonnante autant que fugitive se traduisit par l'élévation de ces torches de pierre menaçant les cieux qu'on appelle les stèles à étages, dont l'originalité est incontestable et que, seuls, des moyens techniques impeccables permirent de dresser sur leurs bases malheureusement trop fragiles.



Pierre avec inscription en *nesri* trouvée à MOUNESSA, près du Lac Zuaï,
1er Janvier 1925.

EXPÉDITION D'AELIUS GALLUS EN ARABIE (1)

L'expédition des Romains contre les Arabes, qui a tout récemment eu lieu de nos jours, sous les ordres d'Aelius Gallus, nous a fait connaître plusieurs des particularités de leur pays. César Auguste chargea ce général d'explorer ces contrées et celles de l'Ethiopie, voyant que la portion de la Troglodytique contiguë à l'Egypte en est voisine, et que la partie du golfe arabique qui sépare les Arabes des Troglodytes, est extrêmement resserrée.

Auguste avait donc conçu le projet de se concilier ces peuples ou de les soumettre ; et ce qui avait contribué à lui en donner l'idée, c'est qu'ils ont, de tout temps, passé pour posséder beaucoup de richesses, parce que, vendant leurs aromates et leurs pierres précieuses contre de l'or et de l'argent, ils ne laissent sortir du pays rien de ce qu'ils reçoivent en échange : il avait donc l'espoir, ou d'acquérir de riches amis, ou de vaincre de riches ennemis ; il était encore excité à cette entreprise par l'espérance qu'il fondait sur les Nabatéens ses alliés, qui lui promettaient de le seconder en tout.

Tels furent les motifs de l'expédition de Gallus. Mais ce général fut trompé par Syllaeus, ministre des Nabatéens : car, quoique cet homme lui eût promis de lui servir de guide dans la route, de le seconder en toute occasion et de lui fournir ce qui serait nécessaire, il se conduisit constamment avec perfidie ; au lieu d'indiquer les chemins sûrs et les rivages qu'on pouvait côtoyer sans danger, il lui fit prendre des routes impraticables, et l'entraîna, par mille détours, dans des lieux dénués de tout, sur des côtes escarpées, dépourvues de mouillages et hérissées d'écueils à fleur d'eau, ou remplies de bas-fonds : c'est surtout dans de tels lieux que le flux et le reflux causèrent à Gallus de grands dommages.

Au reste, la première faute que l'on commit, fut de construire des vaisseaux longs, quand il n'y avait point et qu'il ne devait point y avoir de guerre maritime ; car les Arabes, plus particulièrement occupés du trafic, ne sont pas très belliqueux sur terre, à plus forte raison sur mer : cependant Aelius Gallus n'en fit pas moins construire à Cleopatris (2), près de l'ancien canal dérivé du Nil, quatre-vingts birèmes, trirèmes

---

(1) Extrait de STRABON, XVI, VI, édition de l'Imprimerie Nationale, Paris, 1819, p. 293. Traduction de LA PORTE DU THEIL et CORAG.
(2) Sur le site actuel de Suez.

et vaisseaux longs. Reconnaissant ensuite son erreur, il fit construire cent trente bâtiments de transport, sur lesquels il embarqua environ dix mille hommes de pied, tant soldats Romains pris parmi ceux de l'Egypte, qu'auxiliaires, dont cinq cents Juifs et mille Nabatéens sous la conduite de Syllaeus.

Après avoir essuyé beaucoup d'accidents et de malheurs, et perdu beaucoup de ses bâtiments, dont quelques-uns périrent corps et biens dans le cours d'une navigation dangereuse, il parvint, au bout du quinzième jour, et sans avoir rencontré d'ennemis, à Leucè Comè, lieu très commerçant du territoire des Nabatéens. Ces malheurs eurent pour cause la perfidie de Syllaeus, qui prétendait que la route par terre jusqu'à Leucè Comè était impraticable pour une armée, tandis que les chameliers commerçants vont, avec toute sûreté et facilité, de Leucè Comè à Pétra, et de Pétra à Leucè Comè, en troupes si nombreuses, qu'elles ne diffèrent point d'une armée. Une autre chose y contribua encore ; ce fut la négligence que le roi Obodas (selon le défaut ordinaire des rois Arabes) mettait à l'administration publique, et particulièrement aux affaires de la guerre, car il laissait tout à la disposition du ministre Syllaeus : celui-ci, placé à la tête de l'armée, conduisait toutes les opérations d'après des intentions perfides. Je soupçonne, quant à moi, qu'il entrait dans ses vues de reconnaître le pays, de soumettre avec le secours des Romains quelques villes et quelques peuples, et ensuite de se déclarer maître de tout, après que les Romains auraient péri victimes de la faim, des fatigues, des maladies et des autres fléaux dont il les aurait environnés par ses artifices.

Gallus parvint donc à Leucè Comè avec son armée, déjà tourmentée de la stomacacé et de la scélotyrbé, maladies du pays, dont l'une affecte la bouche, l'autre est une espèce de paralysie des jambes ; elles furent causées par la mauvaise qualité des eaux et par les plantes dont les soldats s'étaient nourris. Aussi fut-il forcé de passer en cet endroit l'été et l'hiver pour refaire ses malades.

Les marchandises, comme je l'ai dit, se transportent de Leucè Comè à Pétra ; de Pétra à Rhinocolura, ville de Phénicie, voisine de l'Egypte ; et de là dans les autres pays. Quant à présent, la majeure partie de ces marchandises descend à Alexandrie par le Nil : arrivées de l'Arabie et de l'Inde à Myos-Hormos, elles sont mises sur des chameaux et transportées à Coptos, ville de la Thébaïde, située sur un canal dérivé du Nil ; de là, elles vont à Alexandrie.

Gallus repartit de Leucè Comè avec son armée ; par la perfidie de ses guides, il traversa des pays d'une telle aridité qu'on fut obligé de transporter, à dos de chameau, l'eau nécessaire ; aussi ce ne fut qu'après un grand nombre de jours qu'il arriva dans le pays d'Arétas, parent d'Obodas (1) ; cet Arétas l'accueillit en conséquence avec amitié et lui fit des présents. Mais la trahison de Syllaeus rendit ce pays même d'un passage difficile ;

(1) Probablement un stratège nabatéen de la région d'El Héger.

on employa trente jours à traverser, à cause du défaut de routes, cette contrée, qui ne produisait que de l'épeautre et quelques palmiers, et où l'on ne trouvait que du beurre au lieu d'huile.

On entra ensuite dans un pays possédé par des nomades, et absolument désert en grande partie ; on l'appelait Ararène ; Sabos en était roi : cinquante jours furent péniblement employés à le parcourir par les plus mauvais chemins, jusqu'à ce qu'on parvint à la ville et à la contrée paisible et fertile des Négranes (1). Leur roi prit la fuite, et la ville fut emportée d'assaut : de là, on vint en six jours sur le bord d'un fleuve. Les barbares en étant venus aux mains en cet endroit, leur perte fut environ de dix mille hommes ; les Romains ne perdirent que deux soldats, parce que ces peuples, entièrement étrangers à l'art de la guerre, ne savaient point se servir de leurs armes, qui consistaient en arcs, piques, épées et frondes ; la plupart d'entre eux avaient des haches à deux tranchants. La prise de la ville nommée Asca, également abandonnée par le roi, suivit immédiatement ce combat.

De là, Gallus parvint à la ville d'Athrulla, s'en empara sans coup férir, et y laissa garnison. Ayant fait des provisions de blé et de dattes pour la route, il poussa jusqu'à la ville de Marsyaba (2), appartenant à la nation des Rhamanites qui étaient gouvernés par Hasarus. Il l'assiégea pendant six jours ; mais la disette d'eau le contraignit à lever le siège : il était alors à deux journées du pays des aromates, selon ce que disaient les prisonniers.

Gallus consuma six mois dans les routes où la perfidie de ses guides l'entraîna : il s'aperçut, mais un peu tard, de leur trahison, et rebroussa chemin, en prenant, pour le retour, des routes différentes ; aussi parvint-il à gagner en neuf jours l'endroit du pays des Négranes où le combat s'était donné ; et de là, en onze jours, il vint aux Sept Puits, lieu ainsi appelé du nombre des puits qu'on y trouve; ensuite, après avoir traversé un désert, il atteignit une bourgade nommée Chaalla puis celle de Malothas, située sur une rivière. Une route à travers un pays inhabité, où l'on trouva quelque peu d'eau, le conduisit à Négra, bourgade située sur le bord de la mer, et dépendance de la domination d'Obodas. Il lui suffit de soixante jours en tout pour franchir, au retour, l'espace qu'en allant il avait mis six mois à parcourir. De Négra, il traversa la mer Rouge et, après onze jours de navigation, il débarqua à Myos-Hormos, d'où il se rendit par terre à Coptos, et de là à Alexandrie, avec ceux de ses soldats qui étaient en état de servir ; il perdit les autres presque uniquement par l'effet des maladies, des fatigues, de la faim, des mauvaises routes, puisqu'il n'en périt que sept dans les combats.

Telles sont les causes qui empêchèrent cette expédition d'avancer

---

(1) Sabos=Sabéen et l'on peut en conclure, si Strabon dit vrai, que la région de Negram, Najran était déjà chez les Sabéens.

(2) C'est Marib et non la Mecque, comme le croyaient les auteurs de la traduction.

beaucoup nos connaissances sur ces contrées : cependant elle ne fut pas tout à fait inutile.

Syllaeus fut l'auteur du malheureux succès de l'entreprise, mais il en porta la peine à Rome ; car, malgré ses protestations d'amitié, ayant été convaincu de perfidie en cette circonstance, et de quelques autres crimes encore, il fut décapité.



Pierre avec inscription en *nesri* trouvée à Mounessa, près du Lac Zuaï, 1er Janvier 1925.

GUERRES DES ROMAINS EN EGYPTE ET EN ETHIOPIE (1)

L'Egypte, dès les plus anciens temps, fut presque toujours en paix parce qu'elle se suffit à elle-même, et que, d'ailleurs, il est fort difficile d'y pénétrer du dehors, car elle est défendue au septentrion par la mer d'Égypte et par une côte dénuée de ports ; à l'orient et à l'occident, par des montagnes désertes : savoir, les montagnes Libyques et Arabiques, comme nous l'avons dit : le reste, c'est-à-dire la partie méridionale, est borné par les Troglodytes, les Blemmyes, les Nubiens et les Mégabares, nation éthiopienne qui habite au-dessus de Syéne. Or ces peuples sont nomades, en petit nombre, et peu guerriers, quoiqu'ils aient dû autrefois la réputation d'être belliqueux à leurs fréquentes incursions sur des cantons sans défense. Quant aux Ethiopiens, qui s'étendent au midi jusque vers Méroé, ils sont également peu nombreux ; leur population d'ailleurs n'est point concentrée, parce qu'ils habitent une vallée du fleuve, longue, étroite et tortueuse, que nous avons déjà décrite ; en outre, ils sont mal pourvus des moyens de faire la guerre ou de se livrer à tout autre genre de vie.

L'Egypte est encore maintenant dans le même état de paix : en veut-on la preuve ? Trois cohortes romaines, qui ne sont pas même au complet, suffisent pour garder le pays haut ; et quand les Ethiopiens ont osé faire quelque attaque, ils ont eu lieu de craindre pour leur propre pays. Les autres troupes romaines en Egypte ne sont pas très considérables ; encore les Romains ne les ont-ils pas une seule fois employées en totalité, car les Egyptiens, quoique très nombreux, n'ont pas l'humeur belliqueuse ; il en est de même des nations environnantes.

Aussi Cornélius Gallus (2), le premier gouverneur de l'Egypte, établi par César Auguste, réussit, avec peu de troupes, à s'emparer d'Héroopolis révoltée, et à mettre fin en peu de temps à une sédition qui s'était élevée dans la Thébaïde, à l'occasion des impôts. Dans la suite, Pétrone sut résister, avec les seuls soldats qui composaient sa garde, à toute l'immense population des Alexandrins, qui l'avaient attaqué, armés de pierres ; il en tua quelques-uns, et réduisit le reste.

Nous avons raconté aussi de quelle manière l'expédition que fit

---

(1) Extrait de STRABON, XXII, édition de l'Imprimerie Nationale de Paris, 1819, p. 432. Traduction de LA PORTE DU THEIL et CORAG.

(2) Ne se confond pas avec Aelius Gallus qui fit campagne en Arabie

Aelius Gallus en Arabie avec une partie de la garnison de l'Egypte, prouva que les Arabes étaient incapables de faire la guerre ; il aurait soumis toute l'Arabie Heureuse sans la trahison de Syllaeus. Pendant cette expédition, les Ethiopiens enhardis par le départ des corps de troupes qu'Aelius Gallus avait emmené contre les Arabes, tombèrent sur la Thébaïde et sur les trois cohortes qui gardaient les environs de Syéne. Dans cette attaque subite et imprévue, ils eurent le temps de s'emparer de cette ville, d'Eléphantine et de Philae, d'en faire prisonniers les habitants, et de renverser les statues de César Auguste ; mais Pétrone, survenant avec moins de dix mille fantassins et huit cents chevaux, attaqua leur armée composée de trente mille hommes, les força d'abord de s'enfuir à Pselchis, ville éthiopienne ; il leur envoya des députés pour redemander ce qu'ils avaient pris, et savoir la raison qui leur avait fait commencer la guerre. Sur leur réponse, qu'ils avaient à se plaindre des nomarques, il leur fit dire que César seul gouvernait l'Egypte, et non ces nomarques (1); ils demandèrent alors trois jours pour délibérer ; et comme, après ce temps Pétrone n'obtenait rien de ce qu'il exigeait, il les attaqua, les força de livrer bataille, et n'eut pas de peine à mettre en fuite des hommes mal disciplinés et mal armés, n'ayant pour se défendre que de larges boucliers de cuir de bœuf non préparé, et pour armes offensives que des haches, des épieux ou des sabres. Quelques-uns d'entre eux se jetèrent dans la ville de Pselchis ; d'autres s'enfuirent dans le désert ; il y en eut qui gagnèrent une île voisine, en traversant le fleuve à la nage ; car, dans cet endroit, il n'y a pas beaucoup de crocodiles à cause de la rapidité du courant. Dans le nombre se trouvaient les généraux de la reine Candace, qui régnait de notre temps sur les Ethiopiens ; cette femme d'un courage au-dessus de son sexe, était privée d'un œil. Pétrone traversa le fleuve sur des radeaux et des barques, prit vivants tous ceux qui s'étaient retirés dans l'île, et les envoya sur le champ à Alexandrie ; puis il attaqua Pselchis et l'enleva d'assaut. Si l'on ajoute le nombre des prisonniers avec celui des morts qui avaient péri dans le combat, on trouve qu'il dut en échapper très peu. De Pselchis, Pétrone, traversant les dunes de sable où l'armée de Cambyse fut engloutie par les vents, atteignit Premnis, ville dans une situation forte, l'emporta d'emblée et s'avança ensuite contre Napata, capitale du royaume de Candace, où son fils se trouvait alors ; quant à cette princesse, elle occupait un lieu voisin, d'où elle envoya demander la paix, en offrant de rendre les prisonniers qu'elle avait emmenés de Syéne, et les statues qu'elle y avait prises. Mais Pétrone, sans égard pour ces propositions, attaqua Napata, que le fils de la reine avait abandonnée, et fit raser cette ville, dont il emmena les habitants captifs ; ce fut alors qu'il rebroussa chemin avec son butin, jugeant la route trop difficile au delà ; il eut le soin toutefois de fortifier mieux Premnis, où il laissa quatre cents hommes de

(1) Chefs des nomes ou provinces.

garnison, avec des vivres pour deux ans, et repartit pour Alexandrie. Quant à ses prisonniers, les maladies en firent périr une partie ; il vendit le reste, sauf mille d'entre eux qu'il envoya à César Auguste, tout récemment revenu de son expédition contre les Cantabres.

Sur ces entrefaites, Candace, avec des forces considérables, s'avança contre la garnison de Premnis ; mais Pétrone vint au secours, réussit à se jeter dans la ville avant l'arrivée de la reine, et pourvut par plusieurs moyens de défense à la sûreté de la place. Candace envoya des parlementaires ; il leur ordonna de se rendre vers César Auguste, et comme ils prétendirent ne point savoir ce que pouvait être César, et quelle route ils devaient prendre pour se rendre vers lui, il leur donna une escorte. Ces députés arrivèrent donc à Samos, où César était alors, se disposant à se rendre de là en Syrie, et ayant envoyé déjà Tibère en Arménie. Il leur accorda tout ce qu'ils désiraient et même il les affranchit du tribut qu'il leur avait imposé.

ARABIE (1)

Au midi, sur la terre ferme, les Ansarites, puis un trajet de huit jours de marche à travers les montagnes : nations : les Larendans, les Catabanes, les Gébanites, avec plusieurs villes, dont les plus grandes sont Nagia et Tamna avec soixante-cinq temples, nombre qui témoigne de sa grandeur et un promontoire d'où l'on compte cinquante mille pas à la terre ferme des Troglodytes : les Foaniens, les Ascites, les Chatramotites, les Tomabéens, les Antidaléens, les Lexianes, les Agréens, les Cerbanes, les Sabéens les plus connus des Arabes à cause de l'encens, et dont les tribus *s'étendent sur l'une et l'autre mer.* Villes qui leur appartiennent sur le rivage de la mer Rouge : Narane, Marma, Corolia, Sabatha. Dans l'intérieur, les villes de Nascus, Cardava, Carnus et Tomala, où l'on apporte les parfums. Un district appartient aux Atramites dont la capitale est Sabatha, renfermant dans son enceinte soixante temples ; mais la ville royale est Mariaba. L'Atramitide (2) occupe un golfe de quatre-vingt quatorze mille pas, rempli d'îles où croissent les parfums ; aux Atramites, touchent dans l'intérieur des terre les Minéens ; sur le bord de la mer habitent les Elamites avec une ville du même nom. Leurs voisins sont les Cagulates, la ville de Sibi que les Grecs appellent Apate, les Arses, les Codans, les Vadéens, avec une grande ville, les Banasaséens, les Léchiens, l'île de Sygaros où les chiens n'entrent pas ; si on les y porte, ils hurlent sur les rivages et y meurent. Un golfe profond où sont les Leanites, qui lui ont donné leur nom ; leur capitale est Agra et dans le golfe Laeana, ou suivant d'autres Aelana (3), car le golfe lui-même a été appelé par les auteurs latins Aelanitique, par d'autres Aelenatique, par Artemidore Aelénitique, par Juba Laenitique. Le tour de l'Arabie depuis Chorax jusqu'à Laeana est, d'après les auteurs, de quatre millions sept cent soixante-dix mille pas. Juba pense que le tour en est d'un peu moins de quatre millions de pas. L'Arabie est la plus large au nord entre les villes de Héroum (4) et de Chorax (5).

---

(1) PLINE : *Description de l'Arabie*, dans son *Histoire naturelle*, VI, 32. Traduction LITTRÉ, Ier vol., p. 265.

(2) C'est l'Hadramaout.

(3) C'est le golfe d'Akaba.

(4) Héroopolis.

(5) Cette dernière à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, c'est-à-dire au Chatt El Arab.



Pierre avec inscription en *nesri* trouvée à MOUNESSA, près du Lac Zuaï, 1er Janvier 1925.

Maintenant énumérons ce qui reste dans l'intérieur. Selon les anciens, aux Nabatéens confinaient les Thimanéens. Maintenant ils ont pour voisins les Tavènes : suivent les Juellènes, les Arracènes, les Arènes, une ville qui est le rendez-vous de tout le commerce ; les Hémuates, les Amalites, les villes de Domatha et d'Egra, les Thamudènes ; la ville de Badanatha, les Carriens, la ville de Carriata, les Achoates, la ville de Phoda, les Minéens, tirant d'après l'opinion vulgaire leur origine de Minos, roi de Crète et auxquels appartiennent les Charméens ; une ville de quatorze mille pas. Mariaba des Baramalaques, qui elle-même n'est pas à mépriser ; la ville de Carnon, les Rhadaméens qui passent pour tirer leur origine de Rhadamante, frère de Minos, les Homérites, avec la ville de Massala ; les Hamiréens, les Gédranites, les Ampres, les Ilisanites, les Bachilites, les Samnéens, les Amathéens avec les villes de Nessa et Cennesseris, les Zamarènes avec les villes de Saiace, de Scantate et de Bacascamis ; la ville de Riphéarma, mot qui signifie orge dans la langue des indigènes ; les Antéens, les Raves, les Gyréens, les Mathatéens, les Helmodènes avec la ville d'Ebade, les Agactures dans les montagnes, avec une ville de vingt mille pas, où est la source Emischabales, nom signifiant ville des chameaux ; Ampélone, colonie des Milésiens ; la ville d'Actrida, les Calingiens, dont la ville s'appelle Mariaba, mot qui signifie maître de tous ; les villes de Pallon, de Vrannimal, auprès d'un fleuve par lequel on pense que l'Euphrate vient de sortir ; les nations des Agréens et des Ammoniens, la ville d'Athène (1), les Caurananes, mot qui signifie très riches en gros bétail ; les Coranites, les Caesanes, les Choanes. Il y eut aussi dans ces parages des villes grecques. Arethuse, Larisse, Chalcis ; elles ont été détruites dans différentes guerres.

---

(1) Aden, Arabia Eudaimôn

LES MONNAIES D'AKSUM DU CABINET DES MÉDAILLES

Depuis la savante étude de M. Schlumberger, parue en 1886 dans la *Revue de Numismatique* (1), aucun travail n'a plus été publié en France sur les monnaies de l'Abyssinie antique. A cette époque, le cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale ne possédait qu'une seule monnaie de cette série, en or, frappée au nom d'Aphilas, acquise en 1877 et qui n'a d'ailleurs pas été publiée. Deux autres, également en or, furent acquises en 1886, une quatrième en 1899 et les cinq dernières en 1912. Ces neuf monnaies sont de superbes aurei en très bon état de conservation. Les monnaies de bronze, au nombre de quatorze, proviennent (sauf une, entrée en 1907), de la collection Anzani et sont venues accroître notre collection nationale en 1915 (2).

Ces monnaies n'ont fait l'objet d'aucun examen d'ensemble et sont restées jusqu'ici inconnues du public, aussi bien que des numismates. Nous croyons combler une véritable lacune en publiant ci-dessous, comme complément au présent ouvrage, la totalité des monnaies abyssines antiques appartenant à l'Etat français (3), pour lesquelles nous proposons le classement provisoire suivant :

I. Monnaies a légendes grecques

A. Monnaies portant le symbole du croissant

APHILAS

1. ↻ ΑΦΙΛΑC ◡ ΒΑCΙΛΕΥC (4) Buste royal couronné, de profil à droite, entre deux épis se rejoignant au-dessus de la tête et faisant office de grènetis entre l'image et la légende ; traces de grènetis extérieur.

---

(1) *Loc. cit.*, p. 356-371.
(2) La pl. IV reproduit les principales monnaies connues il y a quarante ans, publiées par Drouin.
(3) Nous exprimons ici tous nos remerciements à MM. David, du Cabinet des médailles et Cohen, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (étiopien), qui ont bien voulu nous assister de leurs précieux conseils.
(4) La lecture se fait dans le sens de la flèche qui suit le n° de la monnaie.

L'oreille est ornée d'un long pendant ; les cheveux, tressés, retombent sur le cou en forme de catogan. Le manteau, drapé, laisse à découvert le bras droit qui tient une épée courte, mince et pointue. Au-dessus de la tête le croissant de lune séparant les deux mots grecs de la légende. Le croissant est presque complètement détruit par un trou ayant servi sans doute à transformer la monnaie en bijou.

℞ ΛΜUΠΙΤUИ BICIΔΙΠΝΛΗ Buste royal, de profil à droite, sensiblement de la même grandeur que le buste du droit, coiffé d'un casque rond, entre deux épis se rejoignant au-dessus de la tête et faisant office de grènetis. L'oreille est ornée d'un pendant ; les cheveux, tressés, retombent sur le cou en forme de catogan. Le manteau drapé et la tunique rayée à plis droits laissent à découvert le bras droit qui tient une sorte de palme à trois lanières terminée par de petites boules, ou un chasse-mouches. Au-dessus de la tête, séparant les deux mots grecs de la légende, le croissant de lune, détruit comme au droit.

AV. 15 mm. (nº K. 2177 du Cabinet des médailles, achat 1877), poids : 2 gr. 65. Voir la pl. XX, nº 1. Monnaie relativement épaisse et lourde.

L'inscription se lit :

Αφιλας Βασιλεύς,	Aphilas Roi
'Αξωμιτῶν Βισι Διμηλη	des Aksômites, de la race de Dimèlè

Le mot Βισι, correspondant sans doute à l'abyssin Béeseya, peut signifier « de la race de... », « l'homme de... », « de la province de... ». Διμηλη est le nom de cette race ou de cette province. On a trouvé sur plusieurs monnaies le Βισι suivi des noms suivants : Αξωμ, 'Αλην ou 'Αλενε, Δαχυν, Αναεεφον, au nº 3 ci-après Γισσης et au nº 17 ZGLY en abyssin. Ces noms n'ont pu jusqu'ici être ni identifiés ni expliqués d'une manière satisfaisante.

La monnaie ci-dessus ressemble beaucoup à la monnaie d'Aksum la plus anciennement publiée, sans être cependant de la même frappe (Rüppel, *loc. cit. II*, p. 344 et atlas, pl. VIII, reprise par de Longpérier, *Revue Num.* 1868, p. 30, pl. II, nº 1 ; Drouin, *Revue arch.*, 1882, p. 209, pl. XX, nº 1 et Prideaux, *Num. Chron.* 1884, p. 208, pl. X). Voir aussi pour les monnaies d'Aphilas publiées jusqu'ici, la discussion dans Littmann, *D. A. E.* I, p. 46.

Au droit, tous les A, faits comme des Λ sont soulignés d'un point pour les distinguer des Λ, précaution exceptionnelle dans la numismatique aksumite et qui n'a pas été prise au ℞. Le ξ de Αξωμιτων est fait comme un M, les M sont comme des π c'est-à-dire avec omission de jambage du milieu ; les ω comme des π renversés, sans point au milieu.

Aphilas régna vers 275 après Jésus-Christ, antérieurement à l'introduction du christianisme en Abyssinie.

OUSANAS

2. ◯ ⴰYCANAC Ƀ ⁖ ΛCIΛЄ YC même disposition générale et description que celle de la monnaie n° 1. Au-dessus de la tête, croissant avec un point ou disque au centre, deux petits points à droite et à gauche du disque ; sous le croissant quatre petits points disposés symétriquement. Un point sous la jonction des épis. La main tient non pas une épée, mais une lance ou un long sceptre incliné ; grènetis extérieur ; pas de grènetis intérieur.

◯ ℞ AƷUMITUIIBI ⁖ CIΓICCIIC même disposition générale et description que le ℞ n° 1 ; même croissant; un petit disque ou gros point au centre, entre deux petits points ; sous le croissant deux points disposés symétriquement, à droite et à gauche : un point très effacé au-dessous de la jonction des épis. Lance remplacée comme au ℞ n° 1 par une palme à cinq ou six lanières, terminées par des boules minuscules ; un point assez gros en face de la main.

Æ. 18 millimètres (n° N. 3.363 du Cab. des médailles, achat 1912), poids 2 gr. 19.

Voir la pl. XX, n° 2.

L'inscription se lit :

Ουσανας Βασιλευς	Ousanas, roi
'Αξωμιτῶν Βισι Γισσης	des Aksômites, de la race des Guissès

Sur le sens du mot Βισι, voir les observations du n° 1. Le nom de Γισσης n'était pas connu jusqu'à présent. A remarquer aussi la disposition des points autour du croissant, et leur nombre qui n'est pas le même au droit et au revers. Cette disposition n'avait été jusqu'ici signalée sur aucune monnaie.

Le nom du roi Ousanas ne figure dans aucune des inscriptions ni sur aucune des monnaies abyssines publiées jusqu'ici. La lecture serait sûre, mais on sait à quel point les noms des rois sont polymorphes. Voir ci-dessus, p. 97, les noms portés par Ellesbaas et Dhu Nuwas. On doit tenir compte aussi de l'absence des voyelles dans le vieil-abyssin écrit, ce qui n'a pas manqué de se traduire par le plus grand flottement dans la transcription en grec des noms propres, effectuée probablement par des graveurs peu lettrés, et ignorant le grec. Enfin les erreurs de lettres, les caractères mal faits ou bizarres sont très nombreux dans cette numismatique.

On pourrait être tenté d'assimiler Ousanas et Ezanas, dont les monnaies sont fort semblables. Une telle assimilation serait cependant imprudente, en raison du nom de race Γισσης, différent de celui que prend Ezana (voir plus loin, les n°s 3, 4 et 5). Il n'y a pas d'exemple, jusqu'ici, qu'un même souverain ait fait suivre dans son protocole le mot de Βισι de plu-



Gisement de SODDO (Wallamo).

sieurs noms de race ou de province. Ainsi le nom qui suit Βισι paraît caractéristique de chaque roi et porté exclusivement par lui.

Aphilas se dit Βισι Διμηλη
Ezana — Βισι Αλην ou Αλενε
Endubys — Βισι Δαχυν
Ousanas — Βισι Γισσης

Le Wazeba du n° 17 ci-dessous se dit Βισι ZGLY.

Si cette interprétation est admise, l'assimilation d'Ousanas avec Wazeba ne serait pas plus possible que celle d'Ousanas avec Ezana.

La conclusion est qu'il s'agit ici d'un souverain nouveau, dont le nom n'a pas encore été rencontré. Sur la place qu'il convient de lui assigner dans la série, l'observation essentielle est que, portant le croissant, il est antérieur au christianisme, donc antérieur à Ezana. Serait-il antérieur à Aphilas ? Probablement non : sa monnaie se rapproche plus comme module et poids de celles d'Ezana : Nous placerions volontiers Ousanas peu avant Ezana.

EZANAS

HZANACB ACIΛE YC même dispositions générale et description que le n° 1. Au-dessus de la tête le croissant ; au-dessus du croissant, un point assez effacé ; sous le croissant, deux points symétriques, à droite et à gauche. Pas de point sous la jonction des épis. La main tient une lance ou un assez long sceptre incliné. Un grènetis extérieur, pas de grènetis intérieur. Les deux dernières lettres Y C séparées des autres par la lance ou le sceptre. Les deux premières lettres de HZANAC sont très empâtées mais occupent la place normale de ces deux caractères.

℞ AƷWULITWN BICIΛ'ΛEN E La dernière lettre est douteuse et peut n'être que la terminaison d'une palme.

Même disposition générale que le ℞ du n° 4, croissant et points comme au droit ; point au dessous de la jonction des épis ; la main droite tient une palme moins divisée que celle du n° 2.

AV. 18 mm. (n° N. 3.364 du Cab. des médailles, achat 1912), sensiblement même largeur et même poids que la précédente : poids 2 gr. 12.

Voir la pl. XX, n° 3.

L'inscription se lit :

Ηζανας Βασιλεύς	Ezanas, roi.
'Αξωμιτῶν Βισι 'Αλενε	des Aksômites, de la race de Halène.

Cette monnaie ressemble beaucoup au n° 2, sauf que le nom est

Ηζανας au lieu de Ουσανας. La mention Βισι Γισσης est remplacée par celle de Βισι 'Αλενε, déjà connue par diverses monnaies publiées et par des inscriptions abyssines. Une sorte d'apostrophe ou d'esprit doux, placé entre l'A et le Λ, aurait sans doute dû précéder le A.

On connaît plusieurs monnaies d'Ezanas. C'est le souverain le mieux représenté dans la numismatique, mais les monnaies d'Ezanas avec l'emblème du croissant sont plus rares que celles avec l'emblème de la croix. Pour les premières, voir la reproduction d'une monnaie du Cab. de Berlin (*D. A. E.*, I, p. 60, n° 1, qui ressemble à celle-ci ; voir aussi une monnaie d'argent de Prideaux (n° 14), d'ailleurs d'interprétation difficile comme l'explique Littmann (*D. A. E.*, I, p. 50). Voir aussi la monnaie de l'expédition allemande, n° 5 (*ibid.*, p. 50).

B. Monnaies portant le symbole de la Croix ou en tout cas chrétiennes

EZANAS

4. ☊ +HZA+HAC+BACI+ΛЄΥC même disposition générale et description de l'effigie que le n° 1. La légende circulaire est divisée en quartiers égaux par quatre croix séparant les groupes de lettres ; pas de points ; grènetis intérieur, cercle extérieur, épée courte n'empiétant pas sur la légende, comme au n° 1.

☊ ℞ AƷΩ + WITΩN + BICI + A'ΛЄNЄ même disposition générale et description de l'effigie qu'au ℞ du n° 1. La légende circulaire est divisée par quatre croix séparant les groupes de lettres en quartiers égaux ; pas de points ; grènetis intérieur, cercle extérieur ; la main tient une palme comme dans les monnaies à croissant ; trois brins ou lanières à petites boules.

AV. 17 mm. (n° N. 3.365 du Cab. des médailles, achat 1912) Voir la pl. XX, n° 4. Poids 2 gr. 07.

L'inscription se lit :

Ηζανας Βασιλεύς	Ezanas, roi,
'Αξωμιτῶν Βισι 'Αλενε	des Aksômites, de la race de Halène.

Cette monnaie appartient à la série bien connue des monnaies d'Ezanas avec croix, c'est-à-dire de la période chrétienne de ce roi. L'inscription est la même que sur la monnaie précédente n° 3 (Ezanas avec croissant).

Voir Prideaux, p. 215 et pl. X, n°s 10 et 11 ; *D. A. E.*, I, p. 50 et 60, n° 3 ; Hill, *Num. Chron.*, 1917, p. 27, pl. III, n° 8, et 1922, p. 174, pl. VII.

5. +HZA + HAC + BACI + ΛЄΥC même disposition générale et description de l'effigie que le n° 1 : légende circulaire presque identique à celle du n° 4, croix par quartiers, un point à la jonction des barbes des épis, Epée longue n'empiétant pas sur la légende : forme des A très complète.

℞ AӠω + ꟿITωИ + BICI + A'ΛЄNЄ même disposition générale et description de l'effigie que le n° 1, légende circulaire presque identique à celle du n° 4 ; les croix ne sont pas exactement par quartiers. La traduction est la même.

A/. 16 mm. (n° N. 3.366 du Cab. des médailles, achat 1912), poids 1 gr. 98. Se lit comme le n° 4. Voir la pl. XX, n° 5.

Exemplaire en parfait état, belle frappe ; à signaler la forme particulière de l'M dans Αξωμιτῶν. L'esprit doux entre A et Λ de Αλενε est très net.

Mêmes références que pour le n° 4.

ESBAEL

6. + CΛC + CIИ + CΛX + ΛCΛ même disposition générale et description que le n° 1 pour l'effigie et que le n° 4 pour la légende et les croix ; la main tient une épée courte et mince ; au-dessus de la tête, sous le grènetis, est un H très net, sans doute un monogramme ; pas de point à la jonction des épis ; trois points entre les dents de la couronne.

℞ + ⅃⅃ ? + ΛИΛ + BΛ⅃ + ΛBΛ même disposition générale et description que le n° 1 pour l'effigie et que le n° 4 pour les légendes et les croix. La main ne tient pas de palme et l'épi de droite paraît en sortir. Pas de monogramme, pas de point à la jonction des épées.

A/. 16,5 mm. (n° L. 974 du Cab. des médailles, achat 1886), poids 1 gr. 6. Voir la pl. XX, n° 6.

La lecture, malgré certains signes très nets, est des plus incertaines et difficile à interpréter, surtout au droit. Cette monnaie appartient à la série de celles qu'on attribuait autrefois à un roi Bachasa à l'existence duquel il faut renoncer. Drouin, Prideaux, Schlumberger lisaient au droit BAC + CIN + BAX + ACA. Littmann a suggéré une interprétation beaucoup plus ingénieuse. Il propose, au droit (*D. A. E.*, I, p. 50 et 53) : Βα(σιλεὺς) Σι(ῶν) βα(σιλεὺς) Χαβα(σηνῶν) Roi de Sion, roi des Habasat (d'Afrique). D'après lui les rois d'Aksum ont porté dès

l'introduction du christianisme (c'est-à-dire depuis Ezana) le titre de rois de Sion. D'autre part, au Tigré, l'on désigne encore aujourd'hui le nord de l'Abyssinie sous le nom de Kabasa.

Au ℞ sa lecture donne :

EΣ(B)AHΛ BAΣABA, Εσβαηλ Βα(σιλεὺς) Σαβα(σηνῶν) : Esbaël Ba (sileus) des Sabéens.

Les suggestions de Littmann appellent les considérations suivantes :

1° Elles nous obligent à commencer la lecture à un autre canton que sur les monnaies précédentes. Il est logique que cette lecture commence en haut ou en bas, mais moins normal qu'elle commence au milieu du côté gauche.

2° Il est étrange que dans le mot Siôn ce soit précisément le son ων, le plus caractéristique, qui soit supprimé, mais on doit compter aussi avec la maladresse des artisans.

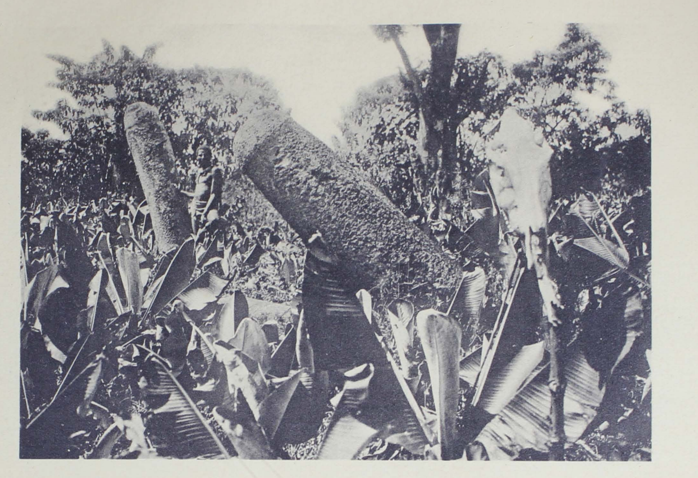
3° Le nom du souverain est au ℞ et non plus, comme sur toutes les autres et comme le voudrait la logique, au droit.

Sous ces réserves la lecture au ℞ serait relativement facile, sans être sûre.

Dans le nom Esbaël, la troisième et la cinquième lettre sont douteuses, la première et la deuxième aussi d'ailleurs. Le deuxième groupe du nom pourrait faire ANA, terminaison assez fréquente chez les rois d'Aksum. On pourrait alors proposer pour les trois premières lettres NEZ, car NEZANA a été lu au revers d'une monnaie portant la formule βαχασα et des croix par Drouin (*loc. cit.*, pl. XX, n° 7). Voir aussi la monnaie n° 4 de Berlin (*D.A.E.*, I, p. 50) et Schlumberger, p. 368. On peut songer encore à Θιεζενα, père de Kaleb, quoique nous ne sachions pas s'il a vraiment régné. On pourrait enfin proposer le nom de Σεζανα, frère d'Ezana, car la légende pourrait à la rigueur se lire ΣEΔANA ou ΣEZANA Ce personnage a joué un rôle dans les campagnes d'Ezana et a peut-être été co-souverain avec lui (v. ci-dessus p. 15, note 3). Cela permettrait d'expliquer les croix. On peut enfin songer à assimiler le souverain de la monnaie n° 6 à Ezana lui-même. Le monogramme en H serait dans ce sens, mais les monogrammes, très fréquents dans les usages abyssins, ont tendance à n'omettre aucune des syllabes du nom abrégé. L'H se trouve d'ailleurs aussi dans les monnaies de Kaleb. Cf. n°s 8 et 9.

On peut se demander s'il ne vaudrait pas mieux commencer la lecture à un autre canton. Si l'on tentait la lecture du droit en commençant par le bas, on arriverait à ΛEΛ + ΣΛΣ + ΣIN + ΣΛX où l'on pourrait lire au début AΣAEΛ, Hazaël, qui pourrait être le nom de roi qu'on lit sur les monnaies n°s 9 et 10 de Drouin, placé normalement dans la légende, mais les autres lettres resteraient inexpliquées. Nous ne serions pas beaucoup plus avancés, car il faudrait renoncer à trouver un autre nom de roi au ℞, qui resterait inexpliqué.

Finalement, nous n'avons pas mieux à proposer que l'explication de Littmann qui ne nous satisfait guère, d'après laquelle toutes les



Gisement d'ABERA (Sidamo).

monnaies de ce type avec la légende BAXABA devraient être attribuées à Esbaël, lequel ferait figurer au droit son titre de roi des Habasat d'Afrique, et au ℞, celui de roi des Sabéens. Esbaël, dans l'opinion générale, se confond avec Ellesbaas qui est aussi Kaleb et ce dernier a des monnaies nettement différenciées de celles d'Esbaël, fait qui reste difficile à expliquer.

Relevons une autre différence avec les monnaies précédentes : Aphilas, Ousanas, Ezanas font suivre leur nom « de roi des Aksômites » et de Bisi avec un nom propre ; Esbaël, (si l'on admet l'explication de Littmann) mentionne sa royauté africaine et sa royauté arabique, et Kaleb, quoique se confondant avec le précédent, se borne à se dire roi et fils de Thézenas sans indiquer le pays qu'il régit (voir plus loin n° 8).

La conclusion est que nous ne possédons aucune explication satisfaisante pour Bachaba-Esbaël-Hazaël.

Cf. pour ce qui précède, principalement : Langlois, p. 148 ; Prideaux, p. 213-214 ; Schlumberger, p. 363 ; Drouin, p. 212 ; Hill : *Num. Chron.*, 1917, p. 28, et surtout Littmann : *D. A. E.*, I, p. 50.

+ CΛC + CYN + CΛX + ΛCΛ même disposition générale et description que le n° 6 ; la main ne tient pas d'épée ; au-dessus de la tête sont deux jambages coupant la jonction des barbes des épis et ressemblant à un H (sans la barre de jonction), pas de point entre les dents de la couronne.

℞ + CCC + ΛИΛ + BΛƆ + ΛBΛ même disposition générale et description que le ℞, du n° 6 ; la main ne tient pas de palme ; l'épi semble en sortir ; pas de monogramme au-dessus de la tête.

AV. 17 mm. (n° M. 2.740 du Cab. des médailles, achat 1899), voir pl. XX, n° 7, poids, 1 gr. 6.

La lecture du droit peut donner la même succession de lettres qu'au n° 6, sauf qu'au deuxième groupe, le I de CIN est remplacé par un Y ; sur d'autres monnaies, ce groupe a été lu CIN, CYN, CNI, INC. La traduction serait la même qu'au n° 6.

La lecture du ℞ donne des résultats précis, les lettres étant nettes, mais difficiles à interpréter. Un des groupes est composé de 3 C non renversés dont la frappe est remarquablement lisible. Ils donnent si l'on veut Ξ C B . Ainsi le nom d'Esbaël serait très lisible, quoique disposé autrement que dans le n° 6.

Pour la plupart des détails, le n° 7 ressemble au n° 6.

Cette impression est renforcée par le monogramme en H.

Il peut y avoir identité entre les souverains des n°s 6 et 7.

KALEB

8. ·H·XAΛHBBAϽIΛ>Y même disposition générale et description que le n° 1; à noter cependant l'absence de croix ; au milieu de la légende un large H dont le haut a disparu, entre deux points. Un point à la jonction des épis. Pas d'épée ni de lance, un beau grènetis bien net entre la figure et la légende.

℞ YIOϽ ΘϿ..NA même disposition générale et description que le ℞ n° 1 ; pas de croix, pas de point à la jonction des épis ; pas de palme à la main.

AV. 16,5 mm. (n° L. 975 du Cab. des médailles, achat 1886), poids 1 gr. 6.

Voir pl. XX, n° 8.

L'inscription se lira :

Χαληβ Βασιλεύς	Kaleb, roi
	(précédé d'un monogramme grec)
Ὑιος Θεξενα	Fils de Thézena
	(précédé d'un monogrmme en abyssin).

Pour les monnaies du roi Kaleb, voir Littmann (*D. A. E.*, I, p. 53), qui en cite cinq, dont quatre en or, sur lesquelles trois sont sûres. Voir aussi Hill : *Num. Chron.*, 1917, p. 27. Notre n° 8 ressemble beaucoup à celle des monnaies de Kaleb publiée par Schlumberger (p. 359-60, pl. XIX, n° 1. Elle porte notamment au ℞ le même monogramme en vieil-abyssin que Littmann (p. 53), a lu KLB. Le K est à gauche, le L est à droite et le B est représenté par le trait figurant une liaison entre les deux lettres. Ici le monogramme est plus net que chez Schlumberger et permet d'identifier la seconde lettre pour un Lè et non pour un simple L . On obtient = Kaleb.

Ce n'est pas le seul cas d'une monnaie à légende en caractères grecs avec un monogramme en abyssin. On trouve en effet au ℞ du n° 7 de Drouin (pl. XX), au-dessus de la tête, un trait horizontal —, dont le sens n'est pas élcairci. Le droit de la même monnaie porte près du menton le caractère = M.

Les trois monnaies sûres de Kaleb portent la mention : fils de Thézéna, ce qui permet de restituer à notre n° 8 les deux lettres manquantes.

Tout le monde admet que Kaleb est Esbaël, c'est-à-dire Ellesbaas, qui fit la guerre en Arabie (voir le chap. XII, ci-dessus). Il est bien difficile de contredire cette opinion qui repose sur de très bons arguments. Mais on est obligé alors d'admettre que les monnaies de Kaleb circulant en Abyssinie n'étaient pas les mêmes que celles d'Esbaël circulant en

Arabie, comme on l'a vu au n° 6, car les deux types monétaires ne se ressemblent guère. Celles d'Esbaël n'ont pas de monogramme en abyssin et portent une indication de filiation. Celles de Kaleb ne portent ni la mention des royaumes telle qu'elle est proposée par Littmann, ni l'indication de sa filiation. Nous livrons cette difficulté aux recherches des numismates.

OUAZEBA

9. +OYAZHBA.+..CIΛCYC Monnaie de bronze, buste royal au droit, très analogue au type du ℞ du n° 1, entre deux épis. La tête n'est pas couronnée, la frappe est bonne et la monnaie en bon état.

℞ TOYTO APECHTHXωPA Buste royal plus petit qu'au droit dans un cercle ou grènetis écrasé mais net ; tête peu distincte, se détachant sur un champ conservant de larges traces d'or ; pas de bras, pas d'épée ou sceptre, pas d'épi.

Æ. 16 mm. (n° Z. 911 du Cab. des médailles, provient de la collection Anzani, 1915), poids 1 gr. 65.

Voir la pl. XX, n° 9.

L'inscription se lit :

Ουαζηβα(ς) Βασιλεύς Ouazébas, roi.

Τούτο ἀρέσῃ τῇ χώρᾳ Que ceci plaise (ou : cela plaira) au pays.

La formule du ℞ est bien connue et portée par presque toutes les monnaies de bronze d'Aksum, à légende grecque, avec un équivalent sur celles à légendes abyssines ; cela correspond à peu près à notre « par la grâce de Dieu ». Cette formule n'a pas été trouvée jusqu'ici sur des monnaies d'or et paraît tardive.

Quant au nom du roi figurant au droit, il est connu. Cf. Prideaux : *J. Asiatique du Bengale*, 1881, pl. V, n° 8, où figure OYAZHBAC qu'il faut assurément lire OUAZHBAC. Cf. aussi Littmann (*D. A. E.*, I, p. 55,) qui préfère la lecture Ουαζηνας. Il cite 4 monnaies où l'on peut déchiffrer ce nom, dont deux il est vrai, avec une terminaison illisible, et deux avec celle en NAC. Dans notre n° 9, le β de Ουαζεβα est particulièrement net. Mais la discussion du n° 9 ne peut être isolée de celle du n° 17, où le nom du roi est Wazeba (b très net) en vieil-abyssin, et du n° 18, où la lecture donne Wazena (n très net) en vieil-abyssin.

Les monnaies de bronze sont tardives ; du moins la preuve n'est pas faite qu'elles aient été frappées aussi anciennement que les monnaies d'or. La présence des croix indique, dans l'opinion générale très logique, la preuve qu'il s'agit d'un souverain chrétien postérieur à Ezana ; la légende τούτο... etc..., est également une forte présomption en faveur d'une époque tardive. La conclusion serait toute simple si la monnaie n° 17, un superbe

aureus, portait aussi le signe de la croix : on les classerait toutes deux logiquement après Ezana. Mais la monnaie n° 17 porte l'emblème du croissant !

Jusqu'ici Ezana était le seul souverain connu pour avoir frappé des monnaies à croissant et des monnaies à croix. On ne connaissait pas davantage de monnaies d'or avec des légendes en abyssin : tous les aurei avaient des légendes en grec. Et cependant des inscriptions lapidaires trilingues nous ont donné la preuve qu'à l'époque de l'introduction du christianisme, les Abyssins employaient concurremment comme langue officielle le sabéen, l'abyssin et le grec.

Les hypothèses qu'on peut faire pour élucider le cas des monnaies de Wazeba ne permettent pas des conclusions certaines.

La première et la plus simple consiste à admettre que le Wazeba du n° 9 est un roi chrétien postérieur à Ezana, ne se confondant pas avec le Wazeba païen du n° 17, mais pouvant à la rigueur se confondre avec le Wazena chrétien du n° 18. En faveur de cette explication, est le fait que la monnaie n° 17 porte le mot de Bισι, traditionnel dans les monnaies d'Aphilas, Ousanas, Ezanas, donc normalement antérieur à ce dernier. En outre la lecture de la légende n° 9 ne commence pas au même canton que celle du n° 17. Il reste à expliquer (ce n'est d'ailleurs pas une impossibilité) pourquoi la légende est en abyssin au n° 17 à une époque où toutes les autres sont en grec. Sous cette réserve, rien ne s'oppose à ce que le n° 9 soit d'un Wazeba chrétien, de cent cinquante ans postérieur au premier et employant la formule τοῦτο.....

La seconde hypothèse est d'admettre que :

Ousana = Ezana.
Wazena = Ezana.
Wazena = Wazeba.

Tous ces noms n'en feraient qu'un ; dès lors ce serait un seul et même roi qui, sous des noms différents ou mal orthographiés, aurait frappé à la fois des monnaies à croissant et des monnaies à croix. Cette hypothèse n'est pas sans soulever des difficultés que nous avons signalées sous le n° 2, tirés du nom de race qui, suivant, pour chacun, le mot de Bισι paraît être chaque fois spécifique.

La troisième hypothèse, moins vraisemblable encore, serait qu'il se fut produit en Abyssinie un événement analogue à l'accession au trône de Julien l'Apostat, restaurateur du paganisme. Une réaction, plus ou moins longtemps après Ezana, aurait donné la couronne à un souverain d'abord chrétien, puis renégat, qui aurait repris les emblèmes d'avant le christianisme. Un retour historique de ce genre se produisit en 1632 quand le catholicisme auquel s'était converti le roi Socinios, fut extirpé d'Abyssinie ; son successeur fit retour à la religion jacobite. Mais une telle hypothèse, pour la période du début du christianisme, est contredite par les traditions religieuses abyssines.

La dernière hypothèse (et nous osons à peine la formuler), serait que le croissant n'est pas un symbole absolu du paganisme en Abyssinie et qu'il est conciliable avec la croix (dont la signification par contre n'est pas douteuse) ; que la formule « Seigneur du ciel », employée dans l'inscrip-



Gisement de SODDO, Capitale de la Province du Wallamo.

tion 11 d'Ezana (v. ci-dessus, p. 95), peut tout aussi bien viser l'ancien Dieu Ishtar, Astar, que le Dieu des chrétiens, dont au surplus cette formule n'est pas une qualification normale chez les chrétiens.

S'il en était ainsi, l'on serait moins surpris de trouver au nom d'un même souverain des monnaies à croix et des monnaies à croissant.

Finalement l'explication que nous retenons, est que la monnaie n° 9 est celle d'un Wazeba chrétien postérieur à Ezana, et même à Kaleb, probablement tardif, et que ce nom, suivant l'usage dynastique universellement répandu, fut porté, par plusieurs souverains : Aucun nom des listes royales ne répond aux conditions ci-dessus, le Wakena des dites listes appartenant à la période païenne.

ROIS ANONYMES

10. CΛXX ÇXΛ Buste couronné à droite dans le même style que les précédents ; sceptre portant une croix.

℞ TOUTO APECH TH XΩPA. Croix perforée au centre d'un cercle, traces d'or au centre de la croix.

Æ. 15 mm. (n° Z, 912, du Cab. des médailles, provient de la collection Anzani, 1915).

Voir la pl. XX, n° 10.

Bronze très vert, très abîmé, analogue aux n°s 9 et 10 de Drouin, date tardive, probablement VIIe ou VIIIe siècle.

Pour la lecture du revers, voir le n° 9.

11. Autre exemplaire, très fruste, de la monnaie n° 10.

Æ. (n° Z. 913 du Cab. des médailles), même provenance 1915.

12. BACI ΛEYC, Buste à droite, très effacé.

℞. TOUTO APECH TH XΩPA Avec une croix non perforée au centre, légende très nette.

Æ. (n° 914 du Cab. des monnaies, même provenance 1915).

Roi anonyme, monnaie très connue, pareille à celle de Drouin, n° 12. V. pl. XX, n° 12.

13. Autre exemplaire de la monnaie n° 12, brisé à gauche.

Æ. (n° Z. 915 du Cab. des médailles, même provenance 1915). V. pl. XX, n° 13.

14. Autre exemplaire, fruste, de la monnaie n° 12.

Æ. (n° Z 916 du Cab. des médailles, même provenance 1915).

15. Autre exemplaire, fruste, de la monnaie n° 12.

Æ. (n° Z 917 du Cab. des médailles, même provenance 1915).

ANAEB (?)

16: ΑΗΑ C.Β Buste couronné à droite. Légende inscrite des deux côtés de la tête et non circulaire.

℞ BA CI ΛΕ YC, lettres réparties deux par deux dans les cantons d'une croix recroisettée, centrée d'un losange.

Æ. 14 mm. (n° Z. 910 du Cab. des médailles, provient de la collection Anzani, 1915).

Voir pl. XX, n° 16.

Au droit presque toutes les lettres sont douteuses. Cf. Littmann (*D. A. E.*, I, p. 56, Hataza). Au ℞ la lettre terminale de Βασιλευς ressemble à un grand B. Lecture au droit peu sûre. Lecture au ℞ certaine. Cette forme très reconnaissable des divisions du ℞ se retrouve dans Drouin, n°s 18, 20, 22, mais avec tête de face et non de profil. Cette monnaie, de période tardive, probablement postérieure aux précédentes, est la même que celle de Hill, de même provenance d'ailleurs, qu'il lit au droit ANA EB Anaëb (*Num. Chron.*, 1917, p. 29, pl. III, n° 13). Anaëb est inconnu ; d'ailleurs il y a entre les deux dernières lettres, sur notre n° 16, un point qui doit jouer un rôle dans la lecture. Celle de Anaëb est plus que douteuse.

II. — Monnaies a légendes en vieil-abyssin

A. Monnaies portant le symbole du croissant

WAZEBA

17. ወዘበነጉሠአከሰ ☾ መበሰየዘገለየ
W(a) Z(e) B(a)N(e)G(u) Sh A K S(a) M B (e)[1] S Y Z G L Y

Buste royal couronné de profil à droite, même disposition générale et description que le n° 1 pour la tête, la couronne, la draperie et le bras : la main tient une épée mince empiétant sur la légende. Les deux épis forment grènetis jusqu'au monogramme très net surmontant la tête et la séparant du croissant. Sous ce dernier, deux points dissimétriques très petits. Le monogramme est composé d'un large H dont le jambage de g. serait surmonté d'une barre formant une sorte de T, fermée à droite et à gauche. Cette barre est surmontée elle-même d'une autre barre et d'un trait horizontal.

Toutes les lettres très nettes. Le አ et le ሰ précédant le croissant sont coupés ou usés dans le haut au droit.

---

(1) Ceci est une voyelle qui se prononce à peine du fonds de la gorge et qu'on représente d'habitude par un apostrophe.

℞ Même légende coupée autrement et très lisible, la dernière lettre d'Aksum est à gauche du croissant et non à droite. Le ⋏ et le ┰ coupés comme au droit. L'effigie est entourée d'une espèce de grènetis serré formant auréole comme pour un saint ; au delà, les deux épis forment en se rejoignant un second grènetis jusqu'au monogramme très large surmontant la tête et la séparant du croissant. Cette disposition ne s'est trouvée jusqu'ici sur aucune monnaie.

AV 17 mm. (n° N. 3.458 du Cab. des médailles, achat 1912), poids 2 gr. 04. Voir pl. XX, n° 17.

La légende se lirait, au droit comme au revers :

Wazeba Negus Aksum Bisi ZGLY.

Il n'y a aucun doute sur la lecture des trois premiers mots : le Bisi, en abyssin paraît être le même que celui qui figure en grec sur les monnaies d'Aphilas, d'Ousanas et d'Ezana. Quant au nom de race ou de pays, faute de voyellisation, il est impossible de compléter les lettres ZGLY, lesquelles ne se retrouvent pas dans les noms propres figurant dans les grandes inscriptions d'Aphilas ou d'Ezana.

Cette pièce est très intéressante et jusqu'ici unique : l'auréole du ℞ surtout, sort des séries connues.

Le monogramme est relativement facile à expliquer. Il se décompose ainsi :

1° ወ = W (a) placé sur le haut de la hampe de gauche de l'H.

2° H = Z (e).

3° La partie inférieure de H constitue un Π = B (a).

On a donc : ወH = ወ H Π = Wazeba.

Pour l'identification du roi Wazeba, voir ce qui a été dit sous le n° 9. La présence du croissant nous ramène à un souverain païen, antérieur à Ezana. Le mot Bisi confirme qu'il s'agit d'une frappe très ancienne de la fin du IIIe ou du début du IVe siècle. En outre la légende se lit de gauche à droite en partant du bas de la monnaie, comme celle des monnaies d'Aphilas d'Ousana et d'Ezana (nos 1 à 5), tandis que les monnaies postérieures se lisent autrement, celles d'Esbaël à partir du quartier suivant du cadran (nos 6 et 7), celles de Kaleb à partir du haut (n° 8). Voir le sens de la flèche sur ces diverses monnaies. La monnaie n° 17 est superbe et sent la période d'apogée de la dynastie. Le seul argument (d'ailleurs pas déterminant) contre cette attribution est que la légende est écrite en vieil-abyssin et non en grec. On pourrait penser que les pièces à légendes grecques étaient destinées plus spécialement aux escales de la mer Rouge en liaison avec la Méditerranée et que les monnaies à légendes abyssines servaient à la circulation du royaume d'Aksum proprement dit.

La conclusion est qu'il s'agit d'une pièce d'un Wazeba païen antérieur à Ezanas. On pourrait penser à Wakena de la liste de Salt, placé (un peu au jugé) en 274 avant Jésus-Christ, et précédant de très peu

d'années El Asfeh, lequel est peut-être Aphilas. Ce Wakena n'aurait régné que deux jours !

Ceux qui ne s'arrêteront pas à la spécialité du « Bisi » pourront admettre l'identité de Wazeba avec Ezana, et placer cette frappe avant la conversion de ce dernier.

B. Monnaies portant le symbole de la croix

WAZENA

18. L(a) (e) Hh(e)Z B Y D L — au peuple qu'il plaise.

Buste à droite portant le casque sphérique, main tenant un épi dressé, empiétant sur la légende en Abyssin.

℞ Z(a) W(e) Z(e) N(e) Z(e) N(e) G(u) Sh — de Wezena du roi.

Caractères inscrits deux par deux dans les cantons d'une croix terminée par des croisettes, avec rayons plus courts entre les deux branches.

Æ. 18 mm. (n° Z. 922. du Cab. des médailles, provient de la collection Anzani, 1915).

Voir pl. XX, n° 18.

L'inscription se lirait : qu'il plaise au Peuple, de Wezena le Roi.

L'inscription au droit n'est autre que la répétition en abyssin de la formule grecque τούτο ἀρέση τῇ χώρᾳ.

Au ℞, le ζα est un mot de liaison désignant le génitif. Le troisième caractère du nom de Wazena est nettement un N et non un B comme au n° 17. La lecture est certaine. Le type monétaire est nettement tardif et ne paraît pas pouvoir être attribué au même souverain que le n° 17. Peut-il l'être au Wazeba du n° 9 à légende grecque ? Oui, s'il se confond avec un Wazeba. Voir ce qui a été dit à ce sujet sous les numéros 9 et 17. Mais cela est douteux ; l'allure des deux monnaies, toutes deux de bronze, est trop différente ; la dernière seule emploie le Ζα de liaison. Nous serions tenté d'y voir le nom d'un troisième souverain, Wazena, plus tardif que le Wazeba du n° 9, lequel devrait être compris entre Ezana et Kaleb. Pièce peut-être du VIe ou VIIe siècle.

Une pièce presque identique a été publiée par Drouin n° 23.



Gisement d'ALATA (Sidamo).

ARMAH ou ARMAKH

9 ↺ N(e) G(u) Sh (A)' R M(a) Hh Negus Armakh. Personnage royal couronné, assis sur une chaise basse à dossier évasé, tenant un haut sceptre vertical surmonté d'une croix, type différent du type représenté dans les monnaies précédentes, où ne figurent que des bustes à mi-corps. Quatre caractères à gauche, trois à droite, lisibles.

℞ ↻ F Š H L Y K N L ' Ḥ Z B Que joie soit au peuple. La légende est circulaire. Au centre une croix évidée se prolongeant en bas par une tige surmontée d'un rond coupant la légende. Croix entourée de deux épis du type traditionnel des monnaies d'or.

Æ. 20 mm. (n° Z. 919 du Cab. des médailles, provient de la collection Anzani 1915).

Voir pl. XX, n° 19.

Cette monnaie est la même que trois de celles reproduites par Drouin n° 16 (*loc. cit.*. pl. XX). Armakh, roi tardif du VII[e] ou VIII[e] siècle figure sur les listes royales. Voir aussi *D. A. E.*, I, p. 56. Le Cabinet de Berlin en possède trois.

Æ. Autre exemplaire, moins bon, du n° 19 (n° Z. 920 du Cab. des médailles, provient de la collection Anzani, 1915).

IY O'EL

N(e) G(u) Sh Negush. Buste couronné à droite, la couronne surmontée d'une croix, une croix à droite de la tête et peut-être une seconde à gauche à la hauteur de la couronne. Ni sceptre, ni épée, buste sans bras, large bord plat.

℞ ' Y(e) ' L Iy o'el, large croix cantonnée à branches égales, prenant tout le champ. Dans les quatre cantons, les lettres du nom royal dont les trois premières très lisibles et la dernière douteuse : pourrait aussi se lire en coupant autrement 'B 'Y (al(a)ay(e).

Æ. 14 mm. (n° M. 6.542 du Cab. des médailles, acquise en 1907).

Voir pl. XX, n° 21.

(1) Voir la note 1 de la p. 166.

La lecture serait : Negush Iyo'el. La pièce a une large fente à droite. Drouin a publié (*loc. cit.*, n° 22, pl. XX) une monnaie dont le droit est exactement le même. La tête y est entre deux croix. Longpérier, 1868, p. 41-42, pl. II, n° 9, a publié une monnaie de bronze de la collection Lejean, très analogue, avec quatre lettres au droit qu'il lit Ela Ats, un roi sans doute postérieur à Armah. Voir aussi Littmann *D. A. E.*, I, p. 55.

Le roi Iyo'el est tardif, VIIe ou VIIIe siècle.

22. Autre exemplaire de la monnaie n° 21, ou très analogue : droit abîmé, effigie disparue, revers en meilleur état. La lecture pourrait être 'syl Asyel : à rapprocher de Hazaël, voir observations du n° 6.

Æ. 13 mm. (n° Z., 918, du Cab. des médailles, provient de la collection Anzani, 1915).

Voir pl. XX, n° 22.

HATAR OU HATAZA

23. ኀ 7 W
N(e) G(u) Sh
Negus Khataz. Buste de face, couronné, type tardif. La lecture impossible, établie par comparaison avec les monnaies analogues publiées.

℞ ɯ U ∩ ∩ ʌ ሐ H ∩ (que) la prospérité (soit) au peuple.
Š H L L ' Hh Z B

Au centre un carré formant une croix à branches évasées.

Æ. 16 mm. (n° Z.. 921 du Cab. des médailles, provient de la collection Anzani, 1915).

Pièce très abîmée, entamée sur les bords, ressemble beaucoup à celle publiée par Drouin n° 21 (pl. XX). On en connaît plusieurs exemplaires. Voir aussi *D. A. E.*, I, p. 56.

Annexe V

MONUMENTS MÉGALITHIQUES ET NÉOLITHIQUES D'ABYSSINIE

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES DU R. P. AZAIS

La civilisation étudiée au cours de ce livre n'a pu, cela est évident, surgir brusquement du néant, inspirée seulement par la proximité d'autres civilisations. Des pays voisins, en effet, le seul qui ait joui d'une très antique culture, supérieure et antérieure à celle de l'Abyssinie, est l'Egypte. Or, au temps des Pharaons, aucun contact intime ne peut être retracé entre le Nil et les montagnes d'Aksum. Si les hiéroglyphes parlent de l'Ethiopie, ils veulent dire la Nubie et nullement l'Abyssinie. Ce n'est que bien plus tard que des relations s'établirent, non pas d'ailleurs avec l'Egypte elle-même, mais avec le pays de Méroé sous la dynastie libyo-éthiopienne qui la gouvernait, ou plutôt sous celles qui lui succédèrent, de culture nilotique abâtardie. C'était peu de temps avant l'ère chrétienne.

De l'Arabie méridionale, l'Abyssinie ne put recevoir que la civilisation qui y fleurissait alors, assez imprégnée des apports sémitiques, araméens et juifs, venus par la Nabatène et relativement supérieure à celle des nomades du Hedjaz, grâce à un climat moins défavorable. L'influence de la Grèce, d'autre part, ne s'exerça que par la mer et sous la forme assez atténuée de la navigation ptolémaïque dans l'Erythrée. L'influence romaine fut nulle. Du moins elle ne fut perceptible qu'au Bas-Empire et se traduisit seulement par quelques contacts avec les Byzantins.

Cependant, et nous y avons fait allusion à l'avant-propos, des monolithes très curieux ont été trouvés par le R. P. Azaïs au cours de ses voyages de 1922 à 1925, à une latitude bien plus méridionale que celle d'Aksum, lesquels ne sauraient être attribués qu'à des civilisations tout à fait différentes, antérieures ou postérieures mais infiniment plus frustes. Pour rester dans la logique de l'histoire, nous aurions dû en faire l'objet d'un chapitre préliminaire ; si nous avons préféré les réserver pour une annexe, c'est que le moment n'est pas venu de faire la somme de nos connaissances sur un sujet insoupçonné il y a moins de trois ans ; nous nous contentons de l'effleurer pour être complet et donner aux chercheurs l'occasion d'exercer leur sagacité.

En réalité, il n'y a aucun lien démontré entre la civilisation aksumite et les traces de l'âge néolithique et de l'âge de bronze dont il s'agit, pas plus qu'entre les cromlecks de Karnak et les monuments gallo-romains.

Un considérable intervalle de temps peut séparer les dolmens et menhirs abyssins de la période dite historique, mais on peut être d'un avis différent. En tout cas, nous ne pouvons encore songer à leur assigner une date précise. Quant aux monuments des séries postérieures, les plus larges suppositions sont possibles. On peut les attribuer à la période de la pierre taillée ou à celle du bronze. Il est loisible aussi de les placer à une époque relativement tardive. On peut enfin les rattacher à un art nègre rudimentaire, dont, dans certaines contrées de l'Afrique, le règne s'est prolongé jusqu'à nos jours, empiétant par suite largement sur les siècles historiques que nous avons décrits. Ces monuments portent des signes gravés, notamment des haches, des épées, des emblèmes analogues à d'autres inscrits sur des monuments trouvés dans des pays très éloignés de l'Abyssinie, comparables par exemple à ceux découverts en Italie, en Espagne et dans le sud de la France, et qu'on assigne à des temps préhistoriques ou protohistoriques. Mais on pourrait tout aussi facilement établir ici un lien, une transition qui les placerait au siècle immédiatement antérieur à l'essor d'Aksum. Et d'aucuns n'ont pas craint de les rattacher au souvenir d'événements militaires datant à peine du XVIe siècle.

Disons quelques mots des circonstances dans lesquelles ces découvertes ont été faites :

Le P. Azaïs s'est initié aux travaux archéologiques pendant la grande guerre. Il eut, comme aumônier militaire à l'armée de Salonique, l'occasion de faire des fouilles en Thrace. Intéressé par ses travaux, il pensa, au moment de reprendre son activité dans les pays où depuis vingt ans il exerçait son ministère, à entrer en rapport à Paris avec des savants spécialistes, et notamment avec M. Pottier, membre de l'Institut, Conservateur au Musée du Louvre. C'est ainsi que fut élaboré un programme méthodique de recherches dans des régions de l'Abyssinie où la pénétration des étrangers est pour ainsi dire nulle, et où les indigènes lui signalaient la présence de monuments singuliers. Son premier grand voyage eut lieu à l'automne de 1922. Parti de Harrar, d'abord vers le désert Somali à l'est, puis vers le sud, il parcourut en soixante-dix jours plus de trois cents kilomètres. C'est à cent cinquante kilomètres à vol d'oiseau au sud-est de Harrar, vers le pays des Ogaden, dans le voisinage de grands tumuli plus récents, qu'il a recensé, photographié et relevé sommairement un assez grand nombre de dolmens bien conservés, la plupart très beaux, comme le prouve, par exemple, la pl. XXI. On peut constater leur parfaite ressemblance avec les mégalithes analogues de France qui ne diffèrent pas eux-mêmes des autres dolmens trouvés un peu partout, aussi bien dans les pays scandinaves qu'en Afrique du Nord. Un des dolmens a été fouillé et a fourni, outre des ossements humains, des fragments de poterie, un anneau d'argent et un gros grain de collier de métal massif, très lourd (octobre 1922).

M. Pottier, qui a examiné les photographies envoyées par le P. Azaïs, lesquelles viennent de paraître dans *L'Illustration* (1), ne pense pas

(1) N° du 30 mai 1925.

Gisement de WATADERA (Sidamo).

possible d'assigner une date aux dolmens d'Abyssinie. Ils peuvent d'après lui, être beaucoup plus récents que ceux de France, qu'on place à la fin de la période néolithique et au début de la période du bronze, vers le second millénaire avant Jésus-Christ.

On a pu voir, d'autre part, que, dans la banlieue même d'Aksum, il existe des champs entiers de pierres dressées, plus ou moins dégrossies, les plus informes n'étant autre chose que des menhirs, tandis que les meilleures sont les magnifiques stèles obélisques monolithiques, s'élevant jusqu'à trente-quatre mètres de hauteur et soigneusement sculptées. Toutes les transitions se trouvent là entre les premières et les dernières, et certaines pierres dressées encore très frustes portent déjà le symbole du croissant caractéristique de la dynastie d'Aksum à son apogée. Il faut donc admettre que les pierres dressées brutes ne sont pas trop antérieures aux monolithes à architecture en étage, décrits à la p. 128. Nous ne pensons pas qu'ils soient de plus de deux ou trois siècles plus âgés que l'ère chrétienne. De là à admettre une relation de parenté, même étroite, entre les dolmens du Harrar et les menhirs d'Aksum, il n'y a qu'un pas, si bien que ces dolmens n'auraient pas besoin d'être reculés plus loin que le V[e] ou VI[e] siècle avant Jésus-Christ. Rappelons d'ailleurs que les menhirs sont beaucoup plus fréquents que les dolmens. Ils se rencontrent partout, et en particulier dans les pays où ont vécu plus tard les races sémitiques pour qui la pierre dressée a été longtemps le véritable Dieu originel, avant de devenir le bétyle (qui n'est qu'une pierre dressée petite et portative) et de se transformer en néfec, c'est-à-dire en cippe funéraire, lequel au lieu de représenter un Dieu, n'est plus que le symbole et la figuration d'un mort. Les menhirs sont innombrables en Transjordanie et, sans quitter la route, nous en avons vus des champs complets entre Es-Salt et Amman dans les montagnes du Moab.

La seconde campagne du P. Azaïs, au printemps de 1924, s'est déroulée au sud-ouest du Harrar, jusque vers le lac Zouaï, au pays des Soddo (à l'ouest du lac) et à celui des Gouragué (à l'ouest et au nord du même lac). Dans ces régions, que plusieurs voyageurs ont déjà décrites, le P. Azaïs a découvert ou visité à nouveau une série de monuments tout à fait différents des dolmens et certainement moins anciens, quoique caractéristiques. Ces monuments se composent principalement de petites pierres dressées, de petits menhirs dégrossis, de forme assez régulière mais non géométrique, portant une décoration faite de dessins ou traits sculptés représentant des sortes de glaives romains, reproduction assez exacte d'une arme portative encore en usage chez les populations Galla aujourd'hui. Ce qui est difficile à préciser c'est le métal duquel elles étaient faites, car le fer, d'un emploi général aujourd'hui n'était peut-être pas en usage au début des temps historiques. Des pierres de cette forme, d'abord difficiles à tailler, se seraient cassées au premier choc brutal. Il est donc probable que ces armes furent d'abord en bronze. Sur certaines de ces pierres, en forme de stèles (deux mètres cinquante de hauteur en général sur un mètre de largeur), le glaive est dressé et unique, avec au-dessous, symétriquement, deux gros points, un motif comme un

caractère, et, plus bas encore, une espèce d'upsilon à forme spéciale. Sur d'autres, il y a deux et jusqu'à trois rangées de glaives affrontés, les pointes comme imbriquées les unes dans les autres, toujours avec le même upsilon. La plus caractéristique de ces stèles présente une rangée inférieure de sept glaives, se touchant, dressés, et une rangée supérieure avec six glaives la pointe pendante. Les pl. XXII et XXIII donnent une série de ces dessins sculptés avec un faible relief. Certaines stèles portent en outre un emblème ressemblant étrangement à celui de nos artilleurs, composé de deux tubes croisés qu'on pourrait prendre pour des canons et la ressemblance est encore accentuée par des gros points rappelant, si l'on veut, des boulets. On y trouve enfin comme un sigma, droit ou renversé, symétriquement placé sous les points ou boulets.

L'ère d'extension de ces petits monolithes, toujours frustes et non équarris, n'est pas très grande. Ils sont pour la plupart à une journée de marche au nord du lac Zouaï. Leur nombre, une trentaine, implique en tout cas une certaine suite dans les idées de leurs auteurs et plus qu'un accident. Les points où le P. Azaïs les a signalés s'appellent Silté, Maska, Thya, tous en pays Soddo.

Les monuments de cette série sont déjà connus. M. Cohen, directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes (pour l'éthiopien) y a fait allusion dans le rapport de sa mission en Abyssinie de 1910-1911 (1). Il a publié un petit monolithe cylindrique et uni, et rappelé en même temps que plusieurs autres ont été décrits et publiés par le lieutenant Cholet et M. Neuville (2) et par Lincoln de Castro qui les a vus à Guandaltit (3). Aux lieux nommés Sommbo et Sedène, le lieutenant Cholet en a dessiné quelques-uns ornés de glaives, sur lesquels il a relevé les mêmes signes se ramenant toujours à ● ⪤ > ξ ϒ . Il a même fouillé une tombe de ces nécropoles, qui, encore exactement recouverte d'un lit d'éclats de pierres provenant de la taille de ces monolithes, n'avait pu être violée. Il ne s'y trouvait même pas un ossement, fait à la rigueur explicable par la nature de ces roches qui, se délitant aux moindres pluies, produisent des liquides acides parfaitement capables de dissoudre les phosphates des os.

Il n'est pas temps de proposer encore des interprétations définitives. A toutes époques le glaive a été le symbole du guerrier. Soit qu'il représente un ex-voto offert par le vainqueur à son Dieu, soit qu'il figure l'arme parlante et la glorification du mort, il témoigne d'une civilisation

---

(1) Marcel Cohen : *Rapport sur une mission scientifique en Abyssinie*, dans les *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires* publiées par le Ministère de l'Instruction Publique, nouv. série, 1912, fasc. 63.

(2) Chollet et Neuville : *Notes préliminaires sur les mégalithes observés dans les Soddo. Bull. Soc. Philomatique*, Paris, VII, 1905.

(3) Lincoln de Castro : *Un'escursi ne al monte Suquala, al lago Zuaï e nei Soddo.* Dans *Boll. Soc. Geografica Italiana*, 1908, fasc. I et II, plus spécialement p. 129-134.

belliqueuse, ce qui, d'ailleurs, ne veut pas dire grand'chose, toute civilisation préhistorique ou simplement du début de l'histoire ayant forcément pour principale industrie et pour moyen de vie presque exclusif la guerre et l'asservissement des voisins. On peut d'ailleurs se refuser à accorder à ces monolithes la haute antiquité de l'âge de bronze. C'est ce que n'a pas manqué de faire Lincoln de Castro pour lequel ils ne sont que les tombeaux des officiers de l'armée du fameux chef musulman Mohamed Granje. Celui-ci, fondateur au XVIe siècle, d'un royaume indigène dont le centre était à cent kilomètres au sud de Harrar, envahit, parcourut, conquit, ravagea l'Abyssinie et faillit rayer du nombre des royaumes en existence celui du fameux Prêtre Jean. Le berceau du pouvoir de ce conquérant était précisément chez les Galla et les Soddo. De Castro a pris prétexte des canons croisés signalés sur ces stèles pour en faire le symbole de l'artillerie de Granje, aux canons de laquelle on attribua la destruction des grandes stèles d'Aksum. Les contacts de cet envahisseur avec l'extérieur furent plus intenses qu'on ne croit et se firent par Zeilla (Golfe d'Aden, à l'est de la baie de Tadjoura) et par la côte de Barbarie. Il soutint contre les Portugais, alliés des Abyssins, une véritable guerre (1). La supposition du voyageur italien repose aussi sur la légende populaire ; celle-ci appelle ce genre de monuments les « pierres de Granje le gaucher » ; elle lui prête d'en avoir dressé une de sa main gauche unique à chacune de ses étapes pour y attacher son cheval. Ajoutons que les indigènes donnent le nom de Granje à tout ce qui est grand, puissant, imposant, tant est resté vivant chez eux le souvenir de leur seule épopée connue.

S'il n'est pas bien certain que Granje ait disposé d'artillerie (d'où lui serait-elle venue ?) les Portugais en firent usage contre lui et il en eut au moins la connaissance. Mais cet argument est loin d'être convaincant, car les stèles ne portent aucune inscription. Or, on trouve dans les mêmes régions des stèles coufiques dénotant une culture littéraire arabe d'au moins sept à huit siècles antérieure à Granje, culture qui aurait d'autant moins pu disparaître avec ce dernier pour faire place à des dessins primitifs, que le même pays porte partout des restes, quelquefois fort bien conservés, de grandes mosquées du XVIe siècle et l'écriture arabe y était parfaitement en usage. A notre avis, les pierres dont il s'agit ici, sont bien antérieures. Elles se rattachent aux temps des stèles d'Aksum et même les ont précédées.

Le P. Azaïs a envoyé aussi des photographies que nous avons le privilège de reproduire, grâce à l'obligeance de M. Pottier, de stèles rappelant plus ou moins bien la forme humaine, recouvertes de riches arabesques, dont quelques-unes à dessins géométriques. Ces dessins gravés devraient, selon M. Pottier, représenter des vêtements brodés (fig. XXIII à XXV). Peut-être ne sont-ils que le développement et

---

(1) Nous racontons sommairement ces événements dans un article qui va paraître dans le *Bull. de la Soc. Royale de Géographie du Caire.*

l'épanouissement de ceux qui portent le symbole du glaive. L'on y retrouve sinon l'upsilon lui-même, du moins un symbole analogue, une espèce de double upsilon. Ceci n'est pas sans intérêt. On a pu, en effet, prétendre que le symbole de cet upsilon spécial, à branches supérieures recourbées, n'est autre chose que celui de la figure humaine : les deux branches incurvées du haut étant les sourcils, le jambage droit étant le nez et le petit trait horizontal du bas la bouche. Cette explication n'est pas acceptable pour le double upsilon, qui, cependant, est plus qu'une arabesque ou un dessin dû au hasard. Il n'est nullement prouvé que ces stèles à arabesques remontent à une haute antiquité et soient aussi anciennes que les stèles à glaives. Elles peuvent se rattacher à des civilisations chamitiques nègres. Elles peuvent aussi concerner les époques musulmanes du pays Galla. Un argument en faveur de leur jeunesse relative est le motif représenté par une des stèles reproduite par l'*Illustration* du 30 mai 1925. On y voit une série des trous reportés sur deux lignes superposées. Ils ne sont que la figuration fort exacte d'un *gabata*, jeu national abyssin apparenté à celui de la « boule aux trous » de nos collégiens, comportant des poches creusées dans la pierre, dans lesquelles il s'agit de projeter, avec habileté des boules. Ce jeu est encore en pleine vogue. Il serait dans ces conditions, hasardeux de donner aux dites stèles plus de 2.000 ans d'âge.

Parmi les autres monuments visités par le P. Azaïs, il faut citer encore des stèles dressées, (plusieurs sont gisantes) grossièrement taillées en figures humaines avec une tête se rapprochant un peu des têtes globulaires des tombeaux ou turbés musulmans. Elles ont des bras et une sorte de bourrelet de pierre sur la poitrine ou même sur la tête. Les pieds ne sont qu'indiqués. Ce sont des silhouettes grotesques élémentaires, relevant probablement de l'art nègre. Certaines, trouvées dans de véritables cimetières, ne peuvent remonter à une haute antiquité et se rattachent tout au plus au début de la période musulmane, mais d'autres, isolées, sont plus impressionnantes. Elles ont déjà comme des attitudes. Certaines stèles ont les épaules relevées et les têtes ont disparu. De Castro a publié une de ces silhouettes singulières, reproduite d'une photographie de l'ingénieur Ilg (1). Nous en publions d'autres où figurent deux dessins grotesques à forme humaine (pl. XXVI et XXVII).

Toutes ces pierres sont d'ordre funéraire, et avant de se prononcer sur leurs dates d'attribution, il conviendrait de se livrer à des fouilles sérieuses, d'en explorer les tombes qu'elles recouvrent, d'excaver leurs chambres sépulcrales, et d'en extraire les mobiliers funéraires, si humbles soient-ils !

Le P. Azaïs a rapporté aussi des photographies de stèles couvertes d'inscriptions de caractères arabes anciens. Celles provenant de sa première campagne contenaient une seule inscription en caractères coufiques. Elle a fait l'objet déjà d'une étude de la part du savant Eno Littmann.

---

(1) *Loc. cit.*, p. 133.



Gisement d'ALATA (Sidamo).

Les autres, publiées par M. Ravaisse dans *La France Illustrée* (1) et en partie traduites, sont écrites en *nesri*, c'est-à-dire en caractères arabes courants des grammairiens arabes. Plusieurs appartiennent à la période du début de l'Islam. Leur déchiffrement est rendu difficile par le fait que, si les caractères sont arabes, ils transcrivent des langues pleines d'apports tirés d'idiomes africains n'ayant que des parentés ou des ressemblances avec l'Arabe. Ces stèles sont largement postérieures à la période aksumite étudiée dans ce livre. Les plus anciennes peuvent remonter, au VIIe ou VIIIe, les plus récentes aux Xe ou XIe siècle, à une époque où dans le royaume abyssin plus au nord, toujours en vie mais en pleine décadence, on n'employait à aucun degré ni le coufique ni l'arabe. Nous reproduisons à la pl. XXVIII une des stèles en *nesri* du P. Azaïs. Elle est en beaux caractères parfaitement sculptés. Les pl. XXXIII à XXXIX montrent d'autres stèles découvertes par lui au cours de sa 3e campagne du printemps de 1925, non loin des précédentes, à Mounessa, à 10 km. à l'est du lac Zouaï. Elles font partie d'une nécropole où 105 pierres analogues ont été recensées, réparties deux par deux à la tête et aux pieds de chaque mort (2). Leurs inscriptions ne comportent que des maximes musulmanes sans grand intérêt, tracées assez grossièrement en arabe proprement dit ; ils sont l'œuvre d'Arabes et non pas d'Abyssins : beaucoup de mots sont parfaitement lisibles. Celle de la pl. XXXIII, moins élémentaire, fait encore penser à l'allure générale de l'écriture nabatéenne abâtardie de la période précédant immédiatement l'Islam.

Notre compatriote décidément heureux dans sa moisson archéologique, a signalé un peu partout, principalement au sud du Harrar, de grandes mosquées en ruines, traces relativement grandioses de l'empire musulman du XVIe siècle, au milieu d'un pays où la civilisation a subi une nette régression. On a vu qu'elles peuvent témoigner de la puissance éphémère de Granje qui ne paraît pas avoir eu de continuateur.

Il y a aussi dans ces régions beaucoup de grands tumuli de plusieurs centaines de mètres de tour et d'une quinzaine de mètres de hauteur, recouverts de pierres taillées amoncelées et éboulées, ayant fait partie de constructions. Aucun de ces tumuli n'a été fouillé (pl. XXVIII). Certains d'entre eux ont pu être des forteresses, car il y en eut beaucoup et les Abyssins aimèrent les pics fortifiés. C'est un d'entre eux qui vit, à Magdala, l'effondrement de la puissance et le suicide du Negus Théodoros sous les coups de Lord Napier en 1868.

Le P. Azaïs a enfin visité en 1922 une grande grotte à Goro Lafto, avec des étages superposés, dans un site et avec un escalier naturel assez vertigineux. La description qu'il en donne ne permet pas jusqu'ici, des conclusions bien précises.

---

(1) Article de M. Ravaisse dans *La France Illustrée* du 27 oct. 1923.

(2) Dimensions moyennes : 1 m. 25 au-dessus du sol sur 0 m. 75 à 1 m. de large. Les deux faces sont écrites. Celles exposées au nord sont le plus souvent abîmées ou recouvertes de mousse.

Voici en quels termes enthousiastes le P. Azaïs appréciait dans son rapport sur son avant dernière mission (1924), les résultats de ses courtes mais fructueuses explorations :

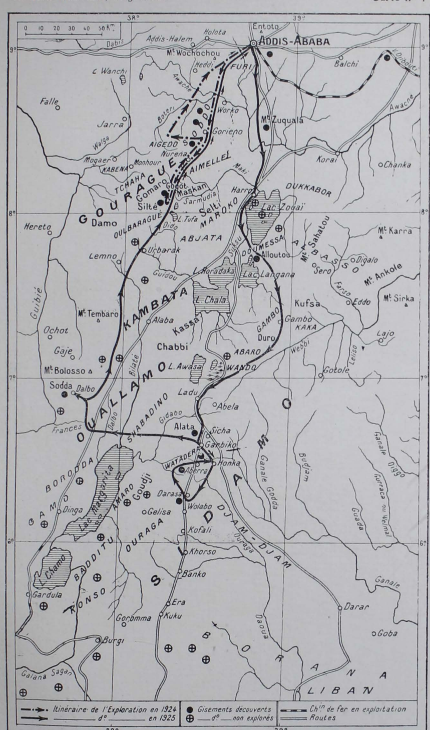
« Un simple coup d'œil sur cette diversité de pierres suffit pour y distinguer trois catégories : 1° représentations humaines et d'animaux (Silté et Maska) ; 2° représentations d'objets très divers ; 3° motifs d'ornement.

« Parmi les représentations humaines, on est frappé par la différence des spécimens et des types, depuis l'image grossière et schématique des gisements de Saden et d'Ambent, jusqu'aux statues richement ouvragées de Silté, qui semblent dénoter une civilisation assez avancée.

« Certaines de ces pierres ne feraient-elles pas penser aux statues-menhirs trouvées dans le midi de la France ? ou aux statues anthropomorphes de l'âge du bronze découvertes à Tivizzano (Gênes) ou aux dalles de Defesa (Estramadure) qui portent aussi des sculptures de sabres et d'armes. D'autres de ces pierres sculptées, au relief puissant, décorées de motifs originaux et symboliques, ne permettent-elles pas, par l'art que révèle leur exécution, la nature et la riche variété des objets sculptés, quelque rapprochement avec les travaux égyptiens, au moins dans la protohistoire ? Quoi qu'il en soit, les fouilles viendront un jour autoriser les rapprochements et expliquer peut-être le symbolisme des motifs variés, et des signes sculptés sur ces dalles de l'Abyssinie méridionale.

« Une remarque de la plus haute importance et que m'autorise de faire la réussite de cette exploration archéologique qui, dans un mois à peine a donné de si bons résultats, c'est que, dans cette Ethiopie méridionale où des experts avaient conclu à l'absence de toute pierre écrite, gravée ou sculptée, il existe au contraire une mine infiniment féconde de trouvailles préhistoriques et protohistoriques pouvant jeter une lumière nouvelle sur l'histoire de cette énigmatique Ethiopie qui pourrait bien être, du nord au sud, le berceau de civilisations dont l'épanouissement se serait effectué autre part. D'après les renseignements précis que j'ai recueillis auprès des chefs abyssins qui m'ont aidé dans la recherche de ces monuments du passé, ces mêmes pierres sculptées avec mêmes motifs et ornements, se trouvent tout le long de cette grande faille des lacs d'Abyssinie méridionale qui commence au lac Zouaï et se poursuit jusqu'au lac Rodolphe (1), embrassant par conséquent, avec la province de Choa, celle du Gouragué, du Ouallamo, du Kambata, du Sidamo, du Borana. C'est dans tous ces pays d'immense étendue, qu'une moisson abondante de trouvailles analogues nous est promise. Ces trouvailles ne sont le fruit que d'une exploration rapide de cinquante kilomètres. Il est donc à présumer que ce n'est pas une simple colonisation passagère à laquelle nous avons ici à faire, mais qu'en réalité un établisse-

(1) En effet, LINCOLN DE CASTRO, *loc. cit.*, p.133, dit que son compatriote COLLI DI FELIZZANO a rencontré, au cours d'un voyage au lac Rodolphe en 1902-1903 des monuments dénotant une civilisation qui n'existe plus.



Régions explorées en Abyssinie par le R. P. Azaïs au cours de ses deux dernières campagnes.

Certains noms figurant sur cette carte ne se trouvent pas sur les atlas et permettent de donner sur l'Abyssinie des précisions nouvelles.

ment stable, une civilisation, peut-être même une superpositions de civilisation, s'est établi à travers les âges sur toute la superficie de cet immense territoire formé par la faille des lacs éthiopiens. Il me semble que nous sommes sur la piste de découvertes intéressant à la fois la science archéologique et l'histoire de l'Ethiopie, en même temps que l'histoire du monde et, puisque l'Ethiopie a donné sa confiance à la France, pour atteindre ce grand but, il serait regrettable qu'on épargnât les peines, les efforts, et aussi les sacrifices pécuniaires. »

Depuis, le P. Azaïs a justifié son optimisme par de nouvelles découvertes plus surprenantes encore. Enhardi par ses précédents voyages, il est retourné vers le lac Zouaï au cours du 1er trimestre 1925 et s'est avancé bien plus loin vers le sud. Le croquis de la carte n° 4 (1) permettra de suivre son itinéraire jusqu'aux parages du Lac Margherita à travers le pays Sidamo. Il est rentré à Addis-Ababa par le Ouallomo et le Gouragué. C'est dans le sud qu'il a fait la découverte, aux localités de Wando, Abela, Alata, Watadera, Aberra, Derasa, d'énormes menhirs phalliques, pouvant atteindre, d'après ses descriptions jusqu'à 6 mètres de hauteur avec un diamètre de 0 m. 70. L'inspection des planches XXXIV à XLV renseignera le lecteur sur cette variété de bétyles absoluemnt inédits jusqu'ici, quoiqu'il s'en trouve, dit-on, dans les forêts du Yucatan, restes des anciennes civilisations mexicaines. Les mégalithes africains de cette catégorie n'ont aucun rapport avec les statues phalliques dont sont encombrés les temples de certaines religions de l'Inde. Beaucoup de ces pierres dressées sont en basalte, un plus grand nombre encore en granit. Le P. Azaïs en a recensé en tout plus de 1.200 rien qu'au pays Sidamo, la plupart gisantes, mais beaucoup sont toujours dans leur place primitive. D'après les renseignements fournis par les indigènes, il s'en trouverait un peu partout, sur le pourtour de la cuvette du lac Margherita, à des distances moyennes de 50 kilomètres du lac, et à des altitudes variant entre 1.500 et 2.000 mètres. Leur nombre finalement serait immense. Aucun auteur n'avait signalé jusqu'ici le culte particulier de ces pierres extraordinaires, dans ce pays où bien peu d'Européens ont pénétré. Les indigènes n'en fournissent aucune explication et n'ont à cet égard ni souvenirs ni tradition. Les mégalithes ne sont accompagnés ni de monuments, ni de ruines, ni de tombes proprement dites, quoique sans doute se rattachant à des rites funéraires (car en certains endroits ils sont pressés comme des sépultures dans un cimetière, au point de former dans leur chute de véritables entassements.) On ne les rencontre pas dans les agglomérations urbaines, mais sur le haut des collines, sur les éperons montagneux et dans les sites naturellement beaux. Peut-être même surmontaient-ils, dans certains cas, des sanctuaires car il a semblé au P. Azaïs que les tertres de certaines nécropoles résonnaient sous ses pas, laissant soupçonner de grands vides, hypothèse qu'il n'a pas eu le

(1) Reproduit de l'*Illustration* du 30 mai 1925.

temps de vérifier. Souvent aussi les colonnes monolithes sont isolées et s'élèvent au milieu de terres aujourd'hui couvertes de palmiers-musa (pl. XXXV).

Les cultes phalliques, depuis l'aurore de l'humanité, ont toujours été nombreux, et, sous une forme plus ou moins grossière, se sont perpétués jusqu'à des temps fort récents. Les prostitutions sacrées de l'antiquité méditerranéenne n'en sont qu'une des déformations les moins brutales. Peut-être est-il possible de mettre en corrélation avec les monolithes dont il est question ici, les pratiques signalées par le voyageur allemand Biber comme encore générales il y a très peu d'années, à 2 ou 300 kilomètres à peine à l'ouest du lac Zouaï, dans le pays Kafa, où tous les chefs portent sur la tête un phallus en bois, leur roi se réservant même un emblème triphallique.

Il est incontestable que la confection de ces mégalithes représente une main-d'œuvre considérable et a dû se prolonger pendant les âges sur une aire étendue. Cette impression est confirmée s'il est exact, comme l'affirme le P. Azaïs, que beaucoup de ces monolithes en basalte sont dressés dans des pays où le basalte manque. On devrait alors faire entrer en ligne de compte le problème des transports.

Les pierres phalliques du pays Sidamo sont dépourvues de toute inscription. Par contre dans certains sites, notamment à Alata, plusieurs d'entre elles portent des signes gravés assimilés par le P. Azaïs à des symboles solaires (nous avouons ne pas partager son opinion à cet égard. Il en donne des croquis sommaires (pl. XLIV) difficiles à reconnaître sur les photographies (pl. XLI et XLII). Toutefois on pourrait dans une certaine mesure rapprocher de la pl. XLI l'upsilon dont il est question à la p. 173 ci-dessus et ce rapprochement se justifie encore mieux si l'on songe qu'Alata n'est qu'à 150 kilomètres des pierres gravées portant l'upsilon.

Sur la question de l'antiquité des pierres phalliques, nous ne pouvons que répéter ce qui a déjà été dit ci-dessus à propos des autres stèles. Toute conclusion est prématurée. Nous ne possédons pas de fil conducteur pour marquer les étapes des civilisations non-méditerranéennes et non-sémitiques. Il est vrai que la taille de ces mégalithes paraît dépasser de beaucoup la technique et l'art nègres. Mais de là à les placer comme le propose le P. Azaïs, vers 2.000 ans av. J.-C., il y a loin. L'examen, de l'état des pierres, toujours en matériaux très durs, ne nous renseigne pas davantage sur leur âge. Attendons les résultats de la quatrième campagne que notre compatriote est en train d'accomplir vers les lacs méridionaux de l'Abyssinie.

Aucune des catégories de monuments que nous venons de décrire ne ressemble à ceux de la civilisation aksumite. De même, aucune trace n'a pu être découverte jusqu'ici de la civilisation ou de l'art aksumite dans l'Abyssinie centrale et méridionale. La dynastie dont nous avons sommairement tracé l'histoire paraît ainsi n'avoir exercé son pouvoir qui fut grand, que sur les confins nord de l'Abyssinie actuelle et dans les pays devenus la colonie italienne de l'Erythrée.



Pierre gravée : Gisement d'Alata (Sidamo).

INDEX ALPHABETIQUE
DES NOMS PROPRES ET GEOGRAPHIQUES

(Les grands chiffres renvoient aux pages, les petits aux notes des mêmes pages)

B

D

E



Pierre gravée : Gisement d'ALATA (Sidamo).



Gisement d'Alata (Sidamo).

T



Gisement d'ALATA (Sidamo).

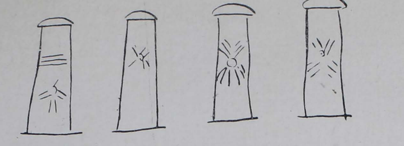
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

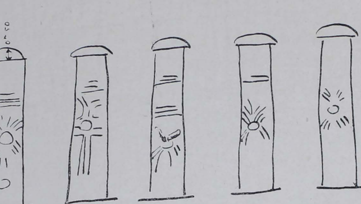
CHAPITRE VI

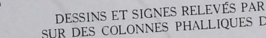
CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX







DESSINS ET SIGNES RELEVÉS PAR LE R. P. AZAIS
SUR DES COLONNES PHALLIQUES DU PAYS SIDAMO

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV



Gisement d'ALATA (Sidamo).

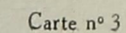
TABLE DES ILLUSTRATIONS ET CARTES

ILLUSTRATIONS

CARTES

IMPRIMERIE ALENÇONNAISE, 9-11-13, RUE DES MARCHERIES, ALENÇON (ORNE)

des rois
par El,
édente.
pu être
placée
preuve
a n'est
n dieu
uteurs
moins
émées
avons
en est
oit de
piques



LE ROYAUME DE MÉROÉ, LE ROYAUME D'AKSUM ET L'ARABIE MÉRIDIONALE

Les noms des villes méroïtiques relevés sur les inscriptions, mais non identifiés sont :
KARAZA
KATARUDI
MESHA
TALUWDIMA
TARAMENUW
SAKASAKADI

0 50 100 200 300 kil
1 : 3.000.000.

Grandes majuscules	noms de peuples.
Petites majuscules	noms antiques de localités.
Minuscules	noms modernes de localités.
Minuscules soulignées	sites méroïtiques dont le nom antique est inconnu.
Majuscules soulignées	sites méroïtiques d'après leurs noms antiques.
-------	frontières politiques modernes.